

# ANTHOLOGIE désordonnée

(mais la poésie doit-elle répondre à un ordre ?)

recueillant des poèmes  
pouvant être appréciés par les enfants  
même s'ils n'ont pas toujours été écrits  
pour eux

proposée par Bernard Bretonnière

Cette anthologie intègre délibérément des textes non écrits à destination *spécialisée* des enfants, l'artisan de cette petite collecte considérant que leur faculté de compréhension et leur faculté de sentir vont bien au delà de ce que nous, adultes, pensons trop rapidement. Ce modeste travail (à poursuivre) entend donc, en partie, sortir des sempiternels choix communs à la plupart des anthologies existantes qui se recopient indéfiniment les unes les autres, sans fantaisie, originalité, ni vraie curiosité. Bref, comme dit Valérie Rouzeau, créatrice et animatrice de *Dans la lune*, « revue de poésie destinée aux enfants de cinq, six, sept à cent, cent dix-sept ans », on pourra voir là une volonté de « décaréméliser » (*exit* Maurice Carême) la poésie. Reste que cette anthologie ne fait pas l'impasse sur certains poèmes célèbres et souvent proposés aux enfants pour la richesse inépuisable qu'ils offrent.

Malgré tout le soin que le petit artisan de cette anthologie a voulu lui apporter, quelques fautes et inexactitudes de toute nature pourront y apparaître, qui auront échappé à ses relectures ; aussi en appelle-t-il à l'indulgence de ceux qui bondiront en les voyant.

REMERCIEMENTS.- Cette anthologie a pu être en partie établie à la faveur d'une résidence artistique à Combourg (octobre-décembre 2017) accueillie par la communauté de communes Bretagne romantique et organisée par la Maison de la poésie Rennes - Région Bretagne. Le thème choisi pour cette résidence concernait les migrations, élargi à la formule « La poésie ne connaît pas de frontières ».

## **POÉSIE : ART DE L'INSURRECTION** (extraits librement organisés)

Qu'est-ce que la poésie ? Vent qui couche les herbes, qui hurle aux clôtures disjointes.

La poésie est ce qui existe entre les lignes.

La poésie consiste à faire quelque chose à partir de rien, elle peut être à propos de rien et pourtant vouloir dire quelque chose.

La poésie est à la fois la pâte et le levain.

La poésie c'est l'anarchie des sens qui fait sens.

C'est un Arabe qui porte des tapis bariolés et des cages à oiseaux dans les rues de Bagdad.

La poésie est l'argot des anges et des démons.

C'est un bateau de bois amarré à l'ombre d'un saule pleureur, dans une courbe de la rivière.

C'est le bourdonnement des papillons qui tournent autour de la flamme.

C'est la lune qui pleure parce qu'elle doit laisser la place au jour.

C'est la colombe du matin qui pleure l'amour, et rien ne crie comme le cri du cœur.

La poésie est un condensé du rire liquide de la jeunesse.

La poésie est le conducteur principal de l'émotion.

C'est la consolation des solitaires – en soi la solitude est poétique.

Poésie, le cri du cœur qui éveille les anges et tue les diables.

La poésie est le cri que l'on pousserait en s'éveillant dans une forêt obscure au milieu du chemin de notre vie.

La poésie, ce sont des cris lointains, très lointains, sur une plage au soleil couchant.

Poésie, le dernier phare sur la mer qui monte.

Poésie, la distance la plus courte entre deux humains.

C'est la distillation des animaux parlants qui s'interpellent d'un bord à l'autre d'un immense fossé.

La poésie devrait être de l'émotion remémorée dans l'émotion.

La poésie c'est l'essence des idées avant qu'on les distille en pensée.

La Poésie est une forme de folie lyrique.

C'est un fragment palpitant de la vie intérieure, une musique affranchie.

C'est un fredonnement, une lamentation, un rire, un soupir à l'aube, un rire sauvage et doux.

La poésie est un frisson sur la peau de l'éternité.

C'est un gamin noir qui danse la nuit autour d'un bananier dans un patio de Toulouse Street.

La poésie c'est le graffiti éternel dans le cœur de chacun.

La poésie est la Grande Mémoire, et chaque mot une métaphore vivante.

La poésie est la guillotine des idées reçues.

C'est une haute maison où résonnent toutes les voix qui ont un jour dit quelque chose de fou ou de merveilleux.

La poésie est l'Hôte Inconnu dans la maison.

Poésie, une impulsion innée vers le vrai et le beau.

La poésie est un jeu à la fois sacré et païen.

La poésie est le jeu le plus utopique.

La poésie est le jeu ludique de l'*homo ludens*.

C'est l'énergie de l'âme, si l'âme existe.

C'est une libellule qui s'enflamme.

La poésie est un livre de lumière dans la nuit, dispersant les nuages de l'ignorance.

C'est la luciole de l'imagination.

C'est la lumière au bout du tunnel et l'obscurité intérieure.

C'est la lumière marine de Grèce, la lumière diamantine de Grèce.

La poésie est une méditation qui apaise la solitude du nageur au long cours.

Méditation entre la réalité quotidienne et nous.

Poésie, une mélodie muette dans la tête de tout animal sourd.

Moyen de transport public vers des lieux plus élevés où d'autres roues ne vont pas.

Murmure des éléphants.

La poésie est l'œil du cœur, le cœur de l'esprit.

C'est l'ombre jetée par nos imaginations réverbères.

La poésie c'est l'oreille de Van Gogh qui résonne de tout le sang du monde.

La poésie ce sont les pages perdues du jour et de la nuit.

La poésie est le papier d'argent de l'imagination qu'on agit.

La poésie est le parfum de la résistance.

La poésie n'est pas un « produit ». Elle est en soi une particule élémentaire.

C'est un phare qui balaie la mer de son mégaphone.

Poésie, un plain-chant qui s'élève du cœur muet des ténèbres.

Plante qui pousse la nuit pour donner un nom au désir.

La poésie est plus que de peindre la lumière du soleil au flanc d'une maison.

La poésie est une présence radicale qui nous aiguillonne constamment.

C'est aussi la prière impuissante des passagers qui dans l'avion attachent leur ceinture pour la descente finale.

La poésie est une procession d'oiseaux marins en vol, mêlée à des accidents moteurs.

La poésie est un pur univers parallèle.

La poésie, ce sont des quiscales à longue queue qui chantent, dans le soleil couchant, au sommet des jacarandas, sur la place à San Miguel de Allende.

C'est un raid subversif sur le langage oublié de l'inconscient collectif.

La poésie est la redécouverte de soi contre la tribu.

La vie est un rêve réel et la poésie le rêve.

Poésie, révolte perpétuelle contre le silence l'exil et la duperie.

La poésie est le soleil qui ruisselle à travers les mailles du matin.

C'est une solitude intime devenue publique.

C'est le son de l'été dans la pluie, et des gens qui rient derrière des volets clos dans une ruelle la nuit.

Poésie : le sous-vêtement de l'âme.

Syllabes des rêves.

La poésie est la terre qui tourne et tourne, avec les humains qui chaque jour retournent dans l'ombre ou la lumière.

La poésie est un tic-tac intemporel, un battement de cœur dans l'éternité.

La poésie est toute chose pourvue d'ailes qui chante.

Transport en commun.

Poésie, l'ultime illusion à vivre.

La poésie est l'ultime refuge intime.

Elle est l'ultime Résistance.

La poésie est la vérité qui révèle tous les mensonges, le visage sans mascara.

La poésie c'est une vision brillante qui s'assombrit, une vision assombrie qui s'illumine.

Voix de la Quatrième Personne du Singulier.

La poésie est la voix du dissident contre le gaspillage des mots et la folle pléthore de l'imprimerie.

Voix perdue qui rêve, porte flottant sur l'horizon.

La poésie est le vrai sujet de la meilleure prose.

Un poème est un canot qui s'en va sur la mer quand le bateau de la société donne de la bande.

Un poème est toujours un coup frappé à la porte de l'inconnu.

Le plus grand poème n'est autre que la vie lyrique elle-même.

Un poème est une fenêtre par laquelle tout ce qui passe peut être vu sous un nouveau jour.

Un poème est la fleur d'un instant d'éternité.

Arbre aux feuilles vivantes fait de mots entassés comme des bûches.

Arc enflammé.

Bouée de sauvetage quand ton bateau chavire.

Exagération, avec sobriété.

Flèche de désir.

Chaque poème, une folie momentanée, et l'irréel est réaliste.

Instant phosphorescent qui illumine le temps.

Luminaire.

Miroir qu'on promène le long d'une grand-rue pleine de délices visuels.

Un poème est l'ombre d'un avion qui glisse sur le sol comme une croix échappée d'une église.

C'est la réalisation du subjectif, la vie intérieure de l'être.

Un poème : un regard perçant au cœur même des choses.

Le poème est un télescope attendant que le poète fasse le point.

Le poète est un barbare subversif aux portes de la ville, qui lance un défi non-violent au statu quo toxique

Le poète est une chanteuse des rues qui recueille les chats errants de l'amour.

Les grands poètes sont l'antenne de leur race, mieux que des oreilles de lapin.

Un poète est un danseur en transe dans la Dernière Valse.

Le poète : une membrane pour filtrer la lumière et y disparaître.

Le poète pickpocket de la réalité.

Tout poète est son propre prêtre et son propre confesseur.

Lawrence FERLINGHETTI,  
*Poésie : Art de l'insurrection*, traduction Marianne Costa,  
MaelstrÖm reEvolution, 2012

## **IL ÉTAIT UNE FOIS**

- T'as pas une histoire pour les enfants ?
- Mais c'est une histoire pour les enfants.
- J'y comprends rien.
- Alors, c'est que t'es pas encore devenu un enfant.

André SCHETRITT  
*Eux autres, moi-je et le monde*, Donner à voir, 2005

un poème  
qui fait le bruit d'une mobylette  
est une mobylette

\*

écrire un poème  
s'est toujours  
CRIER  
sans faire aucun bruit

\*

Le poète n'a pas de métier  
(surtout pas le métier de poète)  
(mais il doit vivre quand même)

\*

Le poète est amoureux  
(surtout pas d'une femme précise)  
(surtout ne pas le dire)

\*

le poète s'adresse  
au monde entier  
(ou presque)

\*

s'il se fait un jour  
une anthologie  
des poètes ratés  
j'espère (au moins)  
qu'on ne m'oubliera pas

(sic)

ARMAND LE POÈTE  
dans *Dans la lune* n° 21 & 22, janvier 2011

## [RONDEAU]

Le temps a laissé son manteau  
De vent, de froidure et de pluie,  
Et s'est vêtu de broderie,  
De soleil luisant clair et beau.

Il n'y a bête, ni oiseau,  
Qu'en son jargon ne chante ou crie :  
Le temps a laissé son manteau !

Rivière, fontaine et ruisseau  
Portent, en livrée jolie,  
Gouttes d'argent d'orfèvrerie,  
Chacun s'habille de nouveau :  
Le temps a laissé son manteau.

CHARLES D'ORLÉANS (1394-1465)

[https://www.youtube.com/watch?v=GjNPN\\_kRWWs](https://www.youtube.com/watch?v=GjNPN_kRWWs)

Michel Polnareff, notamment, a mis en musique et chanté les deux premières strophes de ce poème prodigieusement harmonieux.

<https://www.youtube.com/watch?v=zIKI0bFotDE>

## SONNET EN X\*

Ses purs ongles très-haut dédiant leur onyx,  
L'Angoisse, ce minuit, soutient, lampadophore,  
Maint rêve vespéral brûlé par le Phénix  
Que ne recueille pas de cinéraire amphore

Sur les crédences, au salon vide : nul ptyx,  
Aboli bibelot d'inanité sonore,  
(Car le Maître est allé puiser des pleurs au Styx  
Avec ce seul objet dont le Néant s'honore.)

Mais proche la croisée au nord vacante, un or  
Agonise selon peut-être le décor  
Des licornes ruant du feu contre une nixe,

Elle, défunte nue en le miroir, encor  
Que, dans l'oubli fermé par le cadre, se fixe  
De scintillations sitôt le septuor.

Stéphane MALLARMÉ,

*Poésies*, Nouvelle Revue française, 1914

Bien sûr, le vocabulaire de ce poème est difficile, son sens plutôt obscur, voire indéchiffrable, mais l'intérêt est d'y remarquer que le son l'emporte sur le sens (cf. cette phrase de Paul Valéry, ami de Stéphane Mallarmé : « Le poème – cette hésitation prolongée entre le son et le sens ») et que son auteur joue, notamment, avec les assonances et les allitérations. Lu à haute voix, ce poème se révèle rien de moins que réjouissant ! Ainsi, Yvon Le Men note-t-il : « Je ne comprends pas le vers de Mallarmé mais je l'entends. »

\*Appellation généralement donnée à ce poème non titré par Mallarmé.

## L'ÉMIGRÉ

Tragique et pitoyable est le destin de l'émigré.  
Amertume et chagrin sa vie ; il est comme en prison.  
Partout où il s'en va, errant en pays étranger  
Nul ne connaît, nul ne fait attention à l'émigré.

Là il ne trouve ni parents, ni êtres chers ni frères,  
Personne pour le secourir, pour avoir compassion.  
Même fils de baron et d'une éclatante beauté,  
On traite partout l'émigré de madré vagabond.

Le pain de l'émigré est amer comme du poison,  
L'eau qu'il boit elle aussi est âpre et mélangée de larmes.  
Même s'il est nourri d'amandes et de sucreries  
Sans cesse il soupire et son cœur perd son sang.

Le cœur de l'émigré est endeuillé et inconsolable  
À chaque soupir son cœur se tord dans sa poitrine  
Et quand il pense à tous les êtres chers qu'il a laissés,  
C'est du sang qui s'écoule de ses yeux sur son visage.

L'émigré n'a plus son esprit, sa raison vagabonde.  
Même s'il égalait par la sagesse Salomon  
Si chacun de ses mots étaient de pierre précieuse,  
On lui dirait : « Tu n'es qu'un imbécile, un ignorant ! »

Les jours de l'émigré ne sont que chagrin et tourments,  
Chaque nuit le sommeil fuit sans espoir de retour.  
Son esprit torturé ne peut jamais trouver le calme :  
« Qu'advient-il de moi, pauvre captif, demain, à l'aube ? »

C'est un malheur pour l'émigré de connaître la faim.  
Courbant la tête, il parcourt les rues, demandant l'aumône  
Quand on lui ferme la porte au nez, il s'assied et il pleure  
Même une goutte d'eau, tout le monde la lui refuse.

La misère de l'émigré était des plus pénibles.  
Humilié par tous il n'avait aucune ressource.  
Il était étranger, errant en pays étranger.  
S'il voulait de l'argent, nul ne voulait lui en prêter.

L'émigré n'osait pas entrer dans la maison des autres,  
Il avait peur du maître de maison comme un chien.  
Quand on l'apercevait on l'injurait, on le chassait,  
Et l'émigré s'en retournait, pleurant et affligé.

Sur bien des tables on pouvait voir rassemblés mille mets.  
Si l'émigré venait, s'il pénétrait timidement,  
Il n'y avait pour lui que mots d'injure, cris d'insulte :  
C'était à contre-cœur qu'on lui donnait un bout de pain.

L'émigré était misérable et il tombait malade,  
Il demeurait prostré dans la boue des rues étrangères.  
Bien qu'il eût beaucoup d'êtres chers, là il n'avait personne.  
Visage à terre, impuissant, abandonné, il pleurait.

.....  
Le jour de sa mort arrivé, pleurant amèrement,  
Il rendait l'âme en sanglotant, et son corps restait là,  
Seul dans la rue. Personne ne venait voir l'émigré :  
Et les pleureuses ne s'assemblaient pas autour de lui.

Pitoyable vie, pitoyable mort de l'émigré :  
Personne n'était là pour croiser les mains sur son cœur.  
Et riant on l'a pris, on l'a jeté au cimetière  
Et personne n'était présent pour son enterrement.

Mkertitch NAGHACHE (1390-1450),  
traduction d'Armand Monjo  
dans *La Poésie arménienne, anthologie*.

## LES HIBOUX

Sous les ifs noirs qui les abritent  
Les hiboux se tiennent rangés,  
Ainsi que des dieux étrangers,  
Dardant leur œil rouge. Ils méditent.

Sans remuer ils se tiendront  
Jusqu'à l'heure mélancolique  
Où, poussant le soleil oblique,  
Les ténèbres s'établiront.

Leur attitude au sage enseigne  
Qu'il faut en ce monde qu'il craigne  
Le tumulte et le mouvement ;

L'homme ivre d'une ombre qui passe  
Porte toujours le châtiment  
D'avoir voulu changer de place.

Charles BAUDELAIRE,  
*Les Fleurs du mal*, 1857

## ZÈBRE

Le zèbre pétulant aux ruades bizarres  
Me fait l'effet d'un âne ôté vivant d'un gril  
Quand le fer l'eut marqué d'ineffaçables barres  
Et qui se souviendrait de ce cuisant péril.

Il a des soubresauts d'être fuyant la flamme  
Et des hennissements étranges de brûlé.  
Les bons anciens croyaient et de toute leur âme  
Qu'on ne le domptait pas. Quel beau rêve envolé !

Le zèbre – un oublié de la faune héraldique –,  
Le zèbre n'est pas plus indomptable que vous  
Et moi. Sous le harnais il blanchit, tout l'indique.

Tout l'indique à présent que devenu très doux  
S'acclimatant au plus rafraîchissant usage,  
Le zèbre attelé traîne... un tonneau d'arrosage

Ernest d'HERVILLY (1839-1911)

Le ciel est, par-dessus le toit,  
Si bleu, si calme!  
Un arbre, par-dessus le toit,  
Berce sa palme.

La cloche, dans le ciel qu'on voit,  
Doucement tinte.  
Un oiseau sur l'arbre qu'on voit,  
Chante sa plainte.

Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là  
Simple et tranquille.  
Cette paisible rumeur-là  
Vient de la ville.

— Qu'as-tu fait, ô toi que voilà  
Pleurant sans cesse,  
Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà,  
De ta jeunesse ?

Paul VERLAINE,  
*Sagesse*, Société générale de librairie catholique, 1881.

Ce poème a été écrit en prison, à Bruxelles ; Verlaine médite dans la solitude qui lui est ainsi imposée.

## CHANSON D'AUTOMNE

Les sanglots longs  
Des violons  
De l'automne  
Blessent mon cœur  
D'une langueur  
Monotone.

Tout suffocant  
Et blême, quand  
Sonne l'heure,  
Je me souviens  
Des jours anciens  
Et je pleure

Et je m'en vais  
Au vent mauvais  
Qui m'emporte  
Deçà, delà,  
Pareil à la  
Feuille morte.

Paul VERLAINE,  
*Poèmes saturniens*, 1866

Les deux premières strophes de ce très célèbre poème sont reproduites sur la pièce commémorative de 2 euros émise à l'occasion de la célébration du 70<sup>e</sup> anniversaire du débarquement de Normandie car Radio Londres avait utilisé la première strophe, le 5 juin 1944, afin d'informer un réseau de résistance que ce débarquement aurait lieu dans les heures suivantes. Ce poème est souvent reproduit à tort avec les mots « bercent mon cœur ». Ainsi, Charles Trenet chante-t-il « bercent mon cœur », mais Georges Brassens, reprenant sa chanson, a rectifié la faute du Fou chantant. Dans sa composition, Léo Ferré chante également « bercent » dans le premier couplet, mais « blessent » dans sa reprise en fin de chanson.

## POUR LE POÈTE

Pour le poète rien de plus naturel  
que les îles aient des ailes  
ou que les vieilles tours  
se changent en tourterelles

Que le soleil s'épuise  
sur des rivières lentes  
où se baignent des arbres

Que la peau des collines  
montées de la terre  
soit douce aux pas tranquilles

Rien de plus naturel  
aussi de comprendre  
les choses que vers lui se tendent

L'arbre vermoulu  
sous la pierre les cloportes  
le chant des feuilles mortes  
des saisons révolues.

Georges BONNET,  
*Coquerets et coquerelles*, Le dé bleu, 2003

## ROMAN

### I

On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans.  
– Un beau soir, foin des bocks et de la limonade,  
Des cafés tapageurs aux lustres éclatants !  
– On va sous les tilleuls verts de la promenade.

Les tilleuls sentent bon dans les bons soirs de juin !  
L'air est parfois si doux, qu'on ferme la paupière ;  
Le vent chargé de bruits – la ville n'est pas loin –  
A des parfums de vigne et des parfums de bière...

### II

– Voilà qu'on aperçoit un tout petit chiffon  
D'azur sombre, encadré d'une petite branche,  
Piqué d'une mauvaise étoile, qui se fond  
Avec de doux frissons, petite et toute blanche...

Nuit de juin ! Dix-sept ans ! – On se laisse griser.  
La sève est du champagne et vous monte à la tête...  
On divague ; on se sent aux lèvres un baiser  
Qui palpite là, comme une petite bête...

### III

Le cœur fou robinsonne à travers les romans,  
– Lorsque, dans la clarté d'un pâle réverbère,  
Passe une demoiselle aux petits airs charmants,  
Sous l'ombre du faux col effrayant de son père...

Et, comme elle vous trouve immensément naïf,  
Tout en faisant trotter ses petites bottines,  
Elle se tourne, alerte et d'un mouvement vif...  
– Sur vos lèvres alors meurent les cavatines...

### IV

Vous êtes amoureux. Loué jusqu'au mois d'août.  
Vous êtes amoureux. – Vos sonnets La font rire.  
Tous vos amis s'en vont, vous êtes mauvais goût.  
– Puis l'adorée, un soir, a daigné vous écrire !...

– Ce soir-là..., – vous rentrez aux cafés éclatants,  
Vous demandez des bocks ou de la limonade...  
– On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans  
Et qu'on a des tilleuls verts sur la promenade.

Arthur RIMBAUD

Douzième des vingt-deux poèmes du *Cahier de Douai*, écrit le 28 septembre 1870.  
L'auteur a donc écrit ce poème un mois avant son seizième anniversaire.

Ce poème a été mis en musique en 1986 par Léo Ferré :  
<https://www.youtube.com/watch?v=XuMmdj2kjjwY>

## LES EFFARÉS

Noirs dans la neige et dans la brume,  
Au grand soupirail qui s'allume,  
Leurs culs en rond,

À genoux, cinq petits, – misère ! –  
Regardent le boulanger faire  
Le lourd pain blond...

Ils voient le fort bras blanc qui tourne  
La pâte grise, et qui l'enfourne  
Dans un trou clair.

Ils écoutent le bon pain cuire.  
Le boulanger au gras sourire  
Chante un vieil air.

Ils sont blottis, pas un ne bouge,  
Au souffle du soupirail rouge,  
Chaud comme un sein.

Et quand, pendant que minuit sonne,  
Façonné, pétillant et jaune,  
On sort le pain ;

Quand, sous les poutres enfumées,  
Changent les croûtes parfumées,  
Et les grillons ;

Quand ce trou chaud souffle la vie ;  
Ils ont leur âme si ravie  
Sous leurs haillons,

Ils se ressentent si bien vivre,  
Les pauvres petits pleins de givre !  
– Qu'ils sont là tous,

Collant leurs petits museaux roses  
Au grillage, chantant des choses  
Entre les trous.

Mais bien bas, – comme une prière...  
Repliés vers cette lumière  
Du ciel rouvert,

– Si fort qu'ils crèvent leur culotte  
– Et que leur linge blanc tremblote  
Au vent d'hiver...

Arthur RIMBAUD,  
poème écrit le 20 septembre 1870,  
première publication dans *Les Poètes maudits* de Paul Verlaine, Léon Vanier  
libraire-éditeur, 1884.

Certains mots et le découpage des paragraphes varient selon les éditions.

## LE DORMEUR DU VAL

C'est un trou de verdure où chante une rivière  
Accrochant follement aux herbes des haillons  
D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,  
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,  
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,  
Dort ; il est étendu dans l'herbe sous la nue,  
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme  
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :  
Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;  
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine  
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

Arthur RIMBAUD,  
poème écrit en octobre 1870, première publication  
dans *Anthologie des poètes français*, tome IV, Lemerre, 1888.

## SALTIMBANQUES

Dans la plaine les baladins  
S'éloignent au long des jardins  
Devant l'huis des auberges grises  
Par les villages sans églises

Et les enfants s'en vont devant  
Les autres suivent en rêvant  
Chaque arbre fruitier se résigne  
Quand de très loin ils lui font signe.

Ils ont des poids ronds ou carrés  
Des tambours, des cerceaux dorés  
L'ours et le singe animaux sages  
Quêtent des sous sur leur passage

Guillaume APOLLINAIRE,  
*Alcools*, Mercure de France, 1913

## POUR FAIRE UN POÈME DADAÏSTE

Pour faire un poème dadaïste  
Prenez un journal  
Prenez des ciseaux  
Choisissez dans ce journal un article ayant la longueur que vous  
comptez donner à votre poème.  
Découpez l'article.  
Découpez ensuite avec soin chacun des mots qui forment cet  
article et mettez-les dans un sac.  
Agitez doucement.  
Sortez ensuite chaque coupure l'une après l'autre dans l'ordre  
où elles ont quitté le sac.  
Copiez consciencieusement.  
Le poème vous ressemblera.  
Et vous voici un écrivain infiniment original et d'une sensibilité  
charmante, encore qu'incomprise du vulgaire.

Tristan TZARA,  
*Sept manifestes Dada*, 1924

## LEVER DU JOUR EN ALABAMA

Quand je serai devenu compositeur  
J'écrirai pour moi de la musique sur  
Le lever du jour en Alabama  
J'y mettrai les airs les plus jolis  
Ceux qui montent du sol comme la brume des marécages  
Et qui tombent du ciel comme la rosée douce  
J'y mettrai des arbres très hauts très hauts  
Et le parfum des aiguilles de pin  
Et l'odeur de l'argile rouge après la pluie  
Et les longs cous rouges  
Et les visages couleur de coquelicot  
Et les gros bras bien bruns  
Et les yeux pâquerettes  
Des Noirs et des Blancs des Noirs des Blancs et des Noirs  
Et j'y mettrai des mains blanches  
Et des mains noires des mains brunes et des mains jaunes  
Et des mains d'argile rouge  
Qui toucheront tout le monde avec des doigts amis  
Qui se toucheront entre elles ainsi que des rosées  
Dans cette aube harmonieuse  
Quand je serai devenu compositeur  
Et que j'écrirai sur le lever du jour  
En Alabama.

Langston HUGHES,  
dans *Langston Hughes : poèmes*,  
traduction François Dodat, Seghers, 1955

## J'AIME L'ÂNE

J'aime l'âne si doux  
marchant le long des houx.

Il prend garde aux abeilles  
et bouge ses oreilles ;

et il porte les pauvres  
et des sacs remplis d'orge.

Il va, près des fossés,  
d'un petit pas cassé.

Mon amie le croit bête  
parce qu'il est poète.

Il réfléchit toujours.  
Ses yeux sont en velours.

Jeune fille au doux cœur,  
tu n'as pas sa douceur :

car il est devant Dieu  
l'âne doux du ciel bleu.

Et il reste à l'étable,  
fatigué, misérable,

ayant bien fatigué  
ses pauvres petits pieds.

Il a fait son devoir  
du matin jusqu'au soir.

Qu'as-tu fait jeune fille ?  
Tu as tiré l'aiguille...

Mais l'âne s'est blessé :  
la mouche l'a piqué.

Il a tant travaillé  
que ça vous fait pitié.

Qu'as-tu mangé petite ?  
T'as mangé des cerises.

L'âne n'a pas eu d'orge,  
car le maître est trop pauvre.

Il a sucé la corde,  
puis a dormi dans l'ombre...

La corde de ton cœur  
n'a pas cette douceur.

Il est l'âne si doux  
marchant le long des houx.

J'ai le cœur *ulcéré* :  
ce mot-là te plairait.

Dis-moi donc, ma chérie,  
si je pleure ou je ris ?

Va trouver le vieil âne,  
et dis-lui que mon âme

est sur les grands chemins,  
comme lui le matin.

Demande-lui, chérie,  
si je pleure ou je ris ?

Je doute qu'il réponde :  
il marchera dans l'ombre,

crevé par la douceur,  
sur le chemin en fleurs.

Francis JAMMES,  
*De l'Angelus de l'aube à l'Angelus du soir*,  
Mercure de France, 1898

### LE HARENG SAUR

Il était un grand mur blanc — nu, nu, nu,  
Contre le mur une échelle — haute, haute, haute,  
Et, par terre, un hareng saur — sec, sec, sec.

Il vient, tenant dans ses mains — sales, sales, sales,  
Un marteau lourd, un grand clou — pointu, pointu, pointu,  
Un peloton de ficelle — gros, gros, gros.

Alors il monte à l'échelle — haute, haute, haute,  
Et plante le clou pointu — toc, toc, toc,  
Tout en haut du grand mur blanc — nu, nu, nu.

Il laisse aller le marteau — qui tombe, qui tombe, qui tombe,  
Attache au clou la ficelle — longue, longue, longue,  
Et, au bout, le hareng saur — sec, sec, sec.

Il redescend de l'échelle — haute, haute, haute,  
L'emporte avec le marteau — lourd, lourd, lourd,  
Et puis, il s'en va ailleurs — loin, loin, loin.

Et, depuis, le hareng saur — sec, sec, sec,  
Au bout de cette ficelle — longue, longue, longue,  
Très lentement se balance — toujours, toujours, toujours.

J'ai composé cette histoire — simple, simple, simple,  
Pour mettre en fureur les gens — graves, graves, graves,  
Et amuser les enfants — petits, petits, petits.

Charles CROS  
*Le Coffret de santal*, 1873

## LE HARENG SAUR

avec les conseils (en italiques) du comédien Coquelin cadet sur  
« l'art de dire » ce poème

*Criez « Le Hareng saur » d'une voix forte. Ne bougez pas le corps, soyez d'une immobilité absolue. En disant ce titre, il faut que le public ait le sentiment d'une ligne noire se détachant sur un fond blanc.*

Il était un grand mur blanc — nu, nu, nu,

*Qu'on sente le mur droit, rigide, et comme il serait ennuyeux et aussi monotone que cela, rompez la monotonie : allongez le son au troisième « nu », cela agrandit le mur, et en donne presque la dimension à ceux qui vous écoutent.*

Contre le mur une échelle — haute, haute, haute,

*Même intention et même intonation que pour la première ligne, et pour donner l'idée d'une échelle bien haute, envoyez en voix de fausset (note absolument imprévue) le dernier mot haute, ceci fera rire et vous serez en règle avec la fantaisie.*

Et, par terre, un hareng saur — sec, sec, sec.

*Indiquez du doigt la terre, et dites hareng saur sec avec une physionomie pauvre qui appelle l'intérêt sur ce malheureux hareng, la voix sera naturellement très sèche pour dire les trois adjectifs sec, sec, sec.*

Il vient, tenant dans ses mains — sales, sales, sales,

*Soutenez la voix et qu'on sente le rythme dans les autres strophes comme dans la première. « Il » c'est le personnage, on ne sait pas qui c'est « Il ». Qu'on le voie, montrez-le, cet « Il » qui vous émeut, vous acteur, et peignez le dégoût qu'inspire un homme qui ne se lave jamais les mains en disant sales, sales, sales.*

Un marteau lourd, un grand clou — pointu, pointu, pointu,

*Baissez une épaule comme si vous portiez un marteau trop lourd pour vous, et montrez le clou, en dirigeant l'index vers les spectateurs et appuyez bien sur « pointu, pointu, pointu » pour que le clou entre bien dans l'attention générale.*

Un peloton de ficelle — gros, gros, gros.

*Écartez les mains, éloignez-les des hanches par degré à chaque gros, gros, gros. Il est chargé, un marteau lourd, un grand clou pointu, et un énorme peloton, ce n'est pas peu de chose, il faut montrer cette charge sous laquelle ploie le pauvre.*

Alors il monte à l'échelle — haute, haute, haute,

*Même jeu pour les haute que précédemment, la note aiguë à la fin, cette insistance peut faire rire. Musical.*

Et plante le clou pointu — toc, toc, toc,

*Gestes d'un homme qui enfonce un clou avec un marteau, faire résonner les toc avec force, sans changer le son.*

Tout en haut du grand mur blanc — nu, nu, nu.

*Gardez le ton de voix très solide, allongez de nouveau le dernier nu, et faites un geste plat de la main pour montrer l'égalité du mur.*

Il laisse aller le marteau — qui tombe, qui tombe, qui tombe,

*Baissez le diapason par degré pour donner l'idée d'un marteau qui tombe. Vous regardez le public au premier qui tombe, aussi au second vous envoyez un regard par terre avant le troisième, et un autre regard au public en disant le troisième qui tombe et attendez l'effet qui doit se produire.*

Attache au clou la ficelle — longue, longue, longue,

*Allongez par degré le son sur longue, et que le dernier longue soit d'une longueur immense, un couac au milieu de l'intonation finale donnera un ragoût très comique au mot.*

Et, au bout, le hareng saur — sec, sec, sec.

*Appuyez d'un air de plus en plus piteux sur le troisième sec.*

L'emporte avec le marteau — lourd, lourd, lourd,

*Pliez sous le faix en vous en allant. Vous êtes brisé, vous n'en pouvez plus, ce marteau est très lourd, ne l'oubliez pas.*

Et puis, il s'en va ailleurs — loin, loin, loin.

*Graduez les loin, au troisième vous pourrez mettre votre main comme un auvent sur vos yeux pour voir Il à une distance considérable, et après l'avoir aperçu là-bas, là-bas, vous direz le dernier loin.*

Et, depuis, le hareng saur — sec, sec, sec,

*De plus en plus pitoyable.*

Au bout de cette ficelle — longue, longue, longue,

*Allongez d'un air très mélancolique la voix sur les longue, toujours avec couac ; ne craignez pas, c'est une scie.*

Très lentement se balance — toujours, toujours, toujours.

*Bien triste. Et geste d'escarpolette à toujours, toujours, toujours. Terminez bien en baissant la voix le troisième*

*toujours, car le récit est fini. La dernière strophe n'est pour l'auditoire qu'un consolant post-scriptum.*

J'ai composé cette histoire — simple, simple, simple,

*Appuyez sur simple, pour faire dire au public : « Oh ! oui ! simple ! »*

Pour mettre en fureur les gens — graves, graves, graves,

*Très compassé ; qu'on sente les hautes cravates blanches officielles qui n'aiment pas ce genre de plaisanterie. Ouvrez démesurément la bouche au troisième grave, comme un M. Prudhomme très offensé.*

Et amuser les enfants — petits, petits, petits.

*Très gentiment avec un sourire, baissez graduellement la main à chaque petits pour indiquer la hauteur et l'âge des enfants. Saluez et sortez vite.*

Alexandre Honoré Ernest Coquelin (1848-1909), dit Coquelin cadet pour le distinguer de son frère Constant, dit Coquelin aîné, était un acteur et un écrivain français, pensionnaire et sociétaire de la Comédie-Française.

J'ai une Sœur chez nous,  
Une autre, une haie plus loin.  
Une seule est recensée,  
Mais les deux sont miennes.

L'une a suivi mon chemin —  
Et porté ma vieille robe —  
L'autre, comme un oiseau son nid,  
A bâti dans nos cœurs.

Elle ne chantait pas comme nous —  
L'air était différent —  
Elle était sa propre musique  
Comme un Bourdon de juin.

Aujourd'hui est loin de l'Enfance —  
Mais par monts et par vaux  
Je n'en ai serré que plus fort sa main  
Qui abrégait les lieues —  
Et toujours son murmure  
Au long des ans  
Leurre le Papillon ;  
Toujours dans son Œil  
Luisent les Violettes  
Mortes après tant de Mai.

J'ai renversé la rosée —  
Mais saisi le matin —  
Choisi cette seule étoile  
Dans les multitudes de la nuit vaste —  
Sue — pour l'éternité !

Emily DICKINSON,  
*Y aura-t-il pour de vrai un matin ?*  
traduction Claire Malroux, José Corti, 2008

## LE BONHEUR

Le bonheur est dans le pré. Cours-y vite, cours-y vite.  
Le bonheur est dans le pré. Cours-y vite. Il va filer.

Si tu veux le rattraper, cours-y vite, cours-y vite.  
Si tu veux le rattraper, cours-y vite. Il va filer.

Dans l'ache et le serpolet, cours-y vite, cours-y vite.  
Dans l'ache et le serpolet, cours-y vite. Il va filer.

Sur les cornes du bélier, cours-y vite, cours-y vite.  
Sur les cornes du bélier, cours-y vite. Il va filer.

Sur le flot du sourcelet, cours-y vite, cours-y vite.  
Sur le flot du sourcelet, cours-y vite. Il va filer.

De pommier en cerisier, cours-y vite, cours-y vite.  
De pommier en cerisier, cours-y vite. Il va filer.

Saute par-dessus la haie, cours-y vite, cours-y vite.  
Saute par-dessus la haie, cours-y vite. Il a filé !

Paul FORT, *Ballades françaises*

Ce poème, écrit en 1917 par « le Prince des Poètes », évoque en réalité les soldats de la Grande Guerre, les Poilus, qui sautent non par dessus la haie, mais en dehors des tranchées sous le flot des balles ennemies. Aussi, derrière une apparence de comptine légère est-ce un texte puissant et engagé.

## JAMAIS JE NE POURRAI

Jamais je ne pourrai  
Jamais jamais je ne pourrai dormir tranquille aussi longtemps  
que d'autres n'auront pas le sommeil et l'abri  
ni jamais vivre de bon cœur tant qu'il faudra que d'autres  
meurent qui ne savent pas pourquoi  
J'ai mal au cœur mal à la terre mal au présent  
Le poète n'est pas celui qui dit Je n'y suis pour personne  
Le poète dit J'y suis pour tout le monde  
Ne frappez pas avant d'entrer  
Vous êtes déjà là  
Qui vous frappe me frappe  
J'en vois de toutes les couleurs  
J'y suis pour tout le monde

Pour ceux qui meurent parce que les juifs il faut les tuer  
pour ceux qui meurent parce que les jaunes cette race-là c'est  
fait pour être exterminé  
pour ceux qui saignent parce que ces gens-là ça ne comprend  
que la trique pour ceux qui triment parce que les pauvres c'est  
fait pour travailler  
pour ceux qui pleurent parce que s'ils ont des yeux eh bien c'est  
pour pleurer  
pour ceux qui meurent parce que les rouges ne sont pas de bons  
Français  
pour ceux qui paient les pots cassés du Profit et du mépris des  
hommes

Claude ROY  
« Les Circonstances » dans *Poésies*, Gallimard, 1970

[...]

ET POURQUOI NE DIRAIS-JE PAS QUE CE PETIT GARÇON  
FAIT DES TROUS AU PLAFOND  
AVEC LE MORCEAU DE SOLEIL QU'IL A VOLÉ  
PUISQU'UN POÈME DOIT MOULER LA VÉRITÉ  
Whou Whou Whou Whou Whou Whou Whou Whou  
LE CHIEN QUI PASSE PAR-DESSUS LA FORÊT  
IL AURAIT PU ALLER TRÈS LOIN CAR IL ÉTAIT BIEN LANCÉ  
MAIS IL A RENCONTRÉ LE TRAMWAY  
QUEL ENCOMBREMENT IL Y A PAR MOMENTS AU-DESSUS  
QUE D'ÉCRASEMENTS DONT ON NE PARLE POINT  
PARCE QU'ILS SONT DE LA COULEUR DU CIEL

JE VOUDRAIS AVOIR UN PAS DE PLOMB POUR MIEUX AIMER LA TERRE  
ET JE VOUDRAIS LA PORTER À BRAS TENDU COMME UNE GRUE  
MAIS LE SOL NE FAIT PAS ATTENTION QUAND JE  
MARCHE  
JE VOUDRAIS AUSSI COMME UN OISEAU  
RÉFLÉCHIR À L'AVENIR ASSIS SUR UN FIL TÉLÉGRAPHIQUE  
IL ARRIVE TOUJOURS UN MOMENT OÙ LA ROUTE EST FATIGUÉE  
D'ALLER TOUT DROIT  
JE VOUDRAIS ÊTRE PERSÉVÉRANT COMME LA MER  
QUI NE SE LASSE JAMAIS DE FAIRE DES VAGUES QUI SE BRISENT  
TOUJOURS  
Hip hip hip Hurra Hip hip hip Hurra  
LE CIEL A FINI SA TOILETTE  
VOILÀ QUE LES PIERRES VONT SE METTRE À CHANTER  
Hip hip hip Hurra Hip hip hip Hurra  
N'OUBLIEZ PAS QUE NOUS DEVONS COURIR LE MONDE  
COMME UN BEAU CHIEN DE CHASSE  
LA QUEUE EN L'AIR

LE CIEL EST AUJOURD'HUI BEAU COMME UN VASE DE CHINE  
C'EST UN JOUR À FAIRE DU SOLEIL AVEC LES MOTS  
ET D'EN HAUT LA TERRE DOIT ÊTRE BELLE COMME UN POÈME DE JOIE  
MAIS NE CROYEZ PAS QUE CEUX QUI AGITENT LE PLUS LEURS BRAS ET  
LEURS JAMBES  
SOIENT CEUX QUI PARCOURENT LE CHEMIN LE PLUS LONG  
HOHE LES CRIS SONT DES PONTS QUE L'ON JETTE  
ET SUR LESQUELS ON NE PASSE PAS TOUJOURS  
LES CLOCHES AUSSI JETTENT DES PONTS  
POUR FAIRE LE CHEMIN PLUS COURT À CEUX QUI VONT PRIER  
IL NE FAUT JAMAIS SE RETOURNER  
POUR VOIR LE MOI QU'ON LAISSE QUAND ON S'EN VA

[...]

Pierre ALBERT-BIROT,  
*La Joie des sept couleurs*, SIC, 1919

## L'OISEAU DU COLORADO

L'oiseau du Colorado  
Mange du miel et des gâteaux  
Du chocolat et des mandarines  
Des dragées des nougatines  
Des framboises des roudoudous  
De la glace et du caramel mou.

L'oiseau du Colorado  
Boit du champagne et du sirop  
Suc de fraise et lait d'autruche  
Jus d'ananas glacé en cruche  
Sang de pêche et navet  
Whisky menthe et café.

L'oiseau du Colorado  
Dans un grand lit fait un petit dodo  
Puis il s'envole dans les nuages  
Pour regarder les images  
Et jouer un bon moment  
Avec la pluie et le beau temps.

Robert DESNOS,  
*La Ménagerie de Tristan*, posthume, Gallimard, 1978

## LE CHAT QUI NE RESSEMBLE À RIEN

Le chat qui ne ressemble à rien  
Aujourd'hui ne va pas très bien.

Il va visiter le Docteur  
Qui lui ausculte le cœur.

Votre cœur ne va pas bien  
Il ne ressemble à rien,

Il n'a pas son pareil  
De Paris à Créteil.

Il va visiter sa demoiselle  
Qui lui regarde la cervelle.

Votre cervelle ne va pas bien  
Elle ne ressemble à rien,

Elle n'a pas son contraire  
À la surface de la terre.

Voilà pourquoi le chat qui ne ressemble à rien  
Est triste aujourd'hui et ne va pas bien.

Robert DESNOS,  
*La Ménagerie de Tristan*, posthume, Gallimard, 1978

## L'ALLIGATOR

Sur les bords du Mississippi  
Un alligator se tapit.  
Il vit passer un négriillon  
Et lui dit : « Bonjour, mon garçon. »  
Mais le nègre lui dit : « Bonsoir,  
La nuit tombe, il va faire noir,  
Je suis petit et j'aurais tort  
De parler à l'alligator. »  
Sur les bords du Mississippi  
L'alligator a du dépit,  
Car il voulait au réveillon  
Manger le tendre négriillon.

Robert DESNOS,  
*Chantefables*, 1944,  
publication posthume, *Chantefables et chantefleurs*, Gründ, 1970

## LE LÉOPARD

Si tu vas dans les bois,  
Prends garde au léopard.  
Il miaule à mi-voix  
Et vient de nulle part.

Au soir, quand il ronronne,  
Un gai rossignol chante  
Et la forêt béante  
Les écoute et s'étonne,

S'étonne qu'en ses bois  
Viennent le léopard  
Qui ronronne à mi-voix  
Et vient de nulle part.

Robert DESNOS,  
*Chantefables*, 1944,  
publication posthume, *Chantefables et chantefleurs*, Gründ, 1970

## LE TAMANOIR

— Avez-vous vu le tamanoir ?  
Ciel bleu, ciel gris, ciel blanc, ciel noir.  
— Avez-vous vu le tamanoir ?  
Œil bleu, œil gris, œil blanc, œil noir.  
— Avez-vous vu le tamanoir ?  
Vin bleu, vin gris, vin blanc, vin noir.

Je n'ai pas vu le tamanoir !  
Il est rentré dans son manoir  
Et puis avec son éteignoir  
Il a coiffé tous les bougeoirs.  
Il fait tout noir.

Robert DESNOS,  
*Chantefables*, 1944,  
publication posthume, *Chantefables et chantefleurs*, Gründ, 1970

## CHANT DE NOËL

(extraits)

Noël ! Noël !  
Des clochetons !  
Noël ! Noël !  
Tous les bourdons  
Sautent en chœur jusqu'à la lune,  
Noël ! Noël !  
Il neige doux,  
Noël ! Noël !  
Des anges flous,  
Emmitouflés, dans la nuit brune,  
Sonne, sonnez, sonne, allez donc,  
Mes belles cloches, dig, ding, dong !

[...]

Sans but ni choix,  
Ris et paroles,  
Tous à la fois  
En suites folles  
Font des zigzags de papillons.  
Noël ! Noël !  
Le cœur nous saute,  
Noël ! Noël !  
Dans la nuit haute,  
Jusqu'au battant des carillons...  
L'esprit des belles maisonnées  
Rit au faîte des cheminées.

La mère rit,  
Le père joue,  
Le tout petit  
Court, se secoue.  
Mais notre beau soldat s'assoit  
Tout rouge et bleu  
Près de grand-mère ;  
Le Roi du feu  
Les considère  
Et s'esclaffe de ce qu'il voit.  
Mais il cherche... « Où me l'a-t-on mise ?... »  
Avec son promis la promise.

Heu ! crois-je pas  
Qu'en l'ombre on cause ?  
Que dit-on bas ?  
Vers ou bien prose  
D'un cantique du temps passé ?  
L'air est joyeux,  
Les mots sont tendres,  
Plus neufs, plus vieux  
Que flamme et cendres...  
Bûche, menons aux fiancés,  
Braises, petites voix bénies,  
Le chœur léger des bons génies...

Des clochetons !  
Noël ! Noël !  
Tous les bourdons  
Sautent en chœur jusqu'à la lune,  
Noël ! Noël !  
Il neige doux,  
Noël ! Noël !  
Des anges flous,  
Emmitouflés, dans la nuit brune,  
Sonne, sonnez, sonne, allez donc,  
Mes belles cloches, dig, ding, dong !

[...]

Des clochetons !  
Noël ! Noël !  
Tous les bourdons  
Sautent en chœur jusqu'à la lune,  
Noël ! Noël !  
Il neige doux,  
Noël ! Noël !

[...]

Marie NOËL,  
*Les Chansons et les Heures*, Gallimard, 1920

### L'ÉCOLIER

J'écrirai le jeudi j'écrirai le dimanche  
quand je n'irai pas à l'école  
j'écrirai des nouvelles j'écrirai des romans  
et même des paraboles  
je parlerai de mon village je parlerai de mes parents  
de mes aïeux de mes aïeules  
je décrirai les prés je décrirai les champs  
les broutilles et les bestioles  
puis je voyagerai j'irai jusqu'en Iran  
au Tibet ou bien au Népal  
et ce qui est beaucoup plus intéressant  
du côté de Sirius ou d'Algol  
où tout me paraîtra tellement étonnant  
que revenu dans mon école  
je mettrai l'orthographe mélancoliquement

Raymond QUENEAU,  
*Battre la campagne*, Gallimard, 1968

## IXATNU SIOFNNUT I AVAY

Y avait une fois un taxi  
taxi taxi taximètre  
qui circulait dans Paris  
taxi taxi taxi cuit

il amait tant les voyages  
taxi taxi taximètre  
qu'il allait jusqu'en Hongrie  
taxi taxi taxi cuit

et qu'il traversait la Manche  
taxi taxi taximètre  
en empruntant le ferry  
taxi taxi taxi cuit

un beau jour il arriva  
taxi taxi taximètre  
dans les déserts d'Arabie  
taxi taxi taxi cuit

il y faisait tellement chaud  
taxi taxi taximètre  
que sa carrosserie fondit  
taxi taxi taxi cuit

et de même le châssis  
taxi taxi taximètre  
et tous les pneus y compris  
taxi taxi taxi cuit

chauffeurs chauffeurs de taxi  
taxi taxi taximètre  
écoutez cette morale  
taxi taxi taxi cuit

lorsque vous quittez Paris  
taxi taxi taximètre  
emportez un parapluie  
taxi taxi taxi cuit

parapluie ou bien ombrelle  
taxi taxi taximètre  
un mot est bien vite dit  
taxi taxi taxi cuit

Raymond QUENEAU,  
*Courir les rues*, Gallimard, 1967

## REFUS

Il m'est bien plus agréable  
de regarder les étoiles  
que de signer une condamnation à mort

Il m'est bien plus agréable  
d'écouter les voix des fleurs  
qui murmurent « c'est lui ! »  
quand je passe dans le jardin

que de voir les fusils  
qui tuent ceux qui veulent  
me tuer

Voilà pourquoi jamais  
JAMAIS  
je ne serai un homme de pouvoir !

Vélimir KHLEBNIKOV,  
*Œuvres 1919-1922*,  
traduites par Yvan Mignot, Verdier, 2017

## LE CORBEAU ET LE RENARD

Maître Corbeau sur un arbre perché,  
Tenait en son bec un fromage.  
Maître Renard par l'odeur alléché  
Lui tint à peu près ce langage :  
Et bonjour, Monsieur du Corbeau.

Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !  
Sans mentir, si votre ramage  
Se rapporte à votre plumage,  
Vous êtes le Phénix des hôtes de ces bois.  
À ces mots le Corbeau ne se sent pas de joie :  
Et pour montrer sa belle voix,  
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.  
Le Renard s'en saisit, et dit : « Mon bon Monsieur,  
Apprenez que tout flatteur  
Vit aux dépens de celui qui l'écoute ».  
Cette leçon vaut bien un fromage sans doute.  
Le Corbeau honteux et confus  
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Jean de LA FONTAINE,  
*Fables*, premier recueil, 1668

## LE MOUTON ET LE CORBEAU

Un jeune mouton  
Tout blanc, tout blanc,  
Et un vieux corbeau  
Tout noir, tout noir  
Devisaient sagement  
Dans un pré accueillant.  
« Je rêve d'avoir des ailes  
Comme toi, dit le mouton.  
Je pourrais à volonté  
Me rouler dans le ciel  
Sans crainte, ni surprise. »  
« Moi, dit le corbeau, je hais  
Le ciel pour trois raisons.  
D'abord il est vide et trop haut,  
Ensuite parce que, le plus souvent,  
Il est couvert d'épais nuages  
Et, enfin, parce qu'aucun oiseau  
Ne peut s'y tenir debout.  
Veux-tu savoir de quoi je rêve ?  
D'un tendre fromage de chèvre. »  
Et, sans un mot d'adieu, s'envola  
Vers le vaste pays de l'oubli,  
Un pays d'air, de vent, de neige, de pluie  
Mais aussi de soleil, à ses meilleurs moments.  
Abandonnant le mouton, tout interdit,  
A son champ délimité, aux couleurs  
De paresse et de mélancolie.

Edmond JABÈS,  
*Petites poésies pour jours de pluie et de soleil*, Gallimard, 1991

**PARFOIS**  
(extraits)

*Parfois,*  
un merle, six fleurs.

*Parfois,*  
le soleil est dans la lune.

*Parfois,*  
on reprend deux fois  
du pain bis.

*Parfois,*  
sur ses cahiers d'écolier, le petit Paul Éluard écrivait des  
prénoms de filles.

*Parfois,*  
après la tempête,  
on entend  
la peupleraie pleurer.

*Parfois,*  
un sultan  
insultant  
un sultan.

*Parfois,*  
à Copenhague,  
les touristes font la queue pour voir celle de la petite sirène.

*Parfois,*  
à Ixelles (Belgique),  
on ne trouve plus  
que des grandes tailles.

*Parfois,*  
le commissaire Maigret  
ne filait que la métaphore.

*Parfois,*  
la femme du boulanger  
n'a même pas lu Pagnol.

*Parfois,*  
on se décide à publier  
les inédits de Zidane.

*Parfois,*  
le corbeau hait le renard.

Jean-Claude TOUZEIL,  
*Parfois, L'idée bleue, 2004*

## LES JONQUILLES

J'errais solitaire comme un nuage  
Qui flotte au-dessus des vallées et des monts,  
Quand tout à coup je vis une nuée,  
Une foule de jonquilles dorées ;  
À côté du lac, sous les branches,  
Battant des ailes et dansant dans la brise.

Drues comme les étoiles qui brillent  
Et scintillent sur la Voie lactée,  
Elles s'étendaient en une ligne sans fin  
Le long du rivage d'une baie :  
J'en vis dix mille d'un coup d'œil,  
Agitant la tête en une danse enjouée.

Les vagues dansaient à leurs côtés ; mais  
Elles surpassaient les vagues étincelantes en allégresse :  
Un poète ne pouvait qu'être gai,  
En une telle compagnie :  
Je les contemplais, les contemplais mais pensais peu  
Au présent qu'elles m'apportaient :

Car souvent, quand je m'allonge dans mon lit,  
L'esprit rêveur ou pensif,  
Elles viennent illuminer ma vie intérieure  
Qui est la béatitude de la solitude ;  
Et mon cœur alors, s'emplit de plaisir  
Et danse avec les jonquilles.

William WORDSWORTH, 1815,  
traduction Catherine Réault-Crosnier

## DAFFODILS

I wandered lonely as a cloud  
That floats on high o'er vales and hills,  
When all at once I saw a crowd,  
A host, of golden daffodils ;  
Beside the lake, beneath the trees.  
Fluttering and dancing in the breeze.

Continuous as the stars that shine  
And twinkle on the milky way,  
They stretched in never-ending line  
Along the margin of a bay :  
Ten thousand saw I at a glance,  
Tossing their heads in sprightly dance.

The waves beside them danced ; but they  
Out-did the sparkling waves in glee :  
A poet could not but be gay,  
In such a jocund company :  
I gazed – and gazed – but little thought  
What wealth the show to me had brought :

For oft, when on my couch I lie  
In vacant or in pensive mood,  
They flash upon that inward eye  
Which is the bliss of solitude ;  
And then my heart with pleasure fills,  
And dances with the daffodils.

William WORDSWORTH, 1815

## VOLER

*Pour Daniel Fano*

Il faut voler un œuf  
pour devenir une vache aux yeux lents,  
une vache qui rumine avec un regard triste,  
une panse donnée à toutes les mamans du monde,  
une vache bien large qui sait tout,  
avec des cornes pour rigoler.  
Il suffit de voler un œuf pour comprendre  
que les vaches sont érotiques  
et que leur patience laiteuse  
nous pardonne les meurtres.  
Elles sont menues dans leur timidité,  
et certaines s'excusent pour l'odeur,  
pour les mouches et le reste.  
Comme s'il ne fallait pas puer quand on pardonne.

Lucien NOULLEZ,  
*Les Travaux de la nuit*, Éditions du Païry, 2018.

## LA CIGALE ET LA FOURMI

La Cigale, ayant chanté  
[Tout l'été,  
Se trouva fort dépourvue  
Quand la bise fut venue.  
Pas un seul petit morceau  
De mouche ou de vermisseau.  
Elle alla crier famine  
Chez la Fourmi sa voisine,  
La priant de lui prêter  
Quelque grain pour subsister  
Jusqu'à la saison nouvelle.  
« Je vous paierai, lui dit-elle,  
Avant l'août, foi d'animal,  
Intérêt et principal. »  
La Fourmi n'est pas prêteuse :  
C'est là son moindre défaut.  
« Que faisiez-vous au temps chaud ?  
Dit-elle à cette emprunteuse.  
Nuit et jour à tout venant  
Je chantais, ne vous déplaie.  
Vous chantiez ? j'en suis fort aise :  
Et bien ! dansez maintenant. »

Jean de LA FONTAINE,  
*Fables*, premier recueil, 1668

## LA FOURMI ET LA CIGALE

Une fourmi fait l'ascension  
d'une herbe flexible  
elle ne se rend pas compte  
de la difficulté de son entreprise

elle s'obstine la pauvrete  
dans son dessein délirant  
pour elle c'est un Everest  
pour elle c'est un mont Blanc

ce qui devait arriver arrive  
elle choit patatratement  
une cigale la reçoit  
dans ses bras bien gentiment

eh dit-elle point n'est la saison  
des sports alpinistes  
(vous ne vous êtes pas fait mal j'espère ?)  
et maintenant dansons dansons  
une bourrée ou la matchiche.

Raymond QUENEAU,  
*Battre la campagne*, Gallimard, 1968.

## PATACHOU ET LA RIME

Patachou a découvert la rime...

Comme je lui lisais *La Cigale et la Fourmi*, il a remarqué des sons qui revenaient et que si la fourmi n'était pas prêteuse, la cigale était emprunteuse. Il répète : Teuse, teuse... Il me regarde. Il est fort étonné ; puis :

« C'est comme dans les chansons... »

Il avait entendu bien des chansons que l'on fredonnait naguère encore pour l'endormir :

*C'est la poule noire  
Qui est dans l'armoire*

et la poule verte, qui courait dans l'herbe, et la poule blanche, qui est dans la grange, et toutes les autres poules, qui sont de toutes les couleurs et que l'on rencontre dans les endroits les plus étonnants — poule violette... dans la boîte aux lettres. Mais Patachou était bercé par la musique ou la musiquette et n'avait pas vu que, de temps en temps, certains mots se saluaient entre eux en enlevant le même chapeau.

« Il en a de la chance, ce Monsieur La Fontaine ! me dit-il. Suppose qu'on n'entende les cigales qu'en hiver ; il aurait dû dire :

*La Cigale ayant chanté  
Tout l'hiver*

Cela n'aurait pas du tout marché.

Nous sommes sortis, et voici que, dans la rue, il tombe en arrêt devant une boutique.

« C'est la maison d'un poète ! Des vers ! s'écrie-t-il.  
— Peste ! Toute une strophe !... »

Et Patachou lit :

*Pâtisserie  
Confiserie  
Vins  
Fins*

Tristan DERÊME,  
*Patachou petit garçon*, Émile Paul, 1929

## CIEL ET TERRE

Un chien bleu  
Avec des poils gris.  
Un chat gris,  
Avec des yeux bleus.

Un mur blanc et chaud.  
Le chat dessus, le chien dessous.  
Et un oiseau s'amusant bien  
Tout là-haut. Tout là-haut.

Ciel bleu. Terre grise.  
Pour les vivants, point de surprise.  
Le monde sera toujours ce qu'il est,  
Comme le chien et comme le chat,  
Comme l'autruche et le chameau,  
Comme l'aube et le crépuscule  
Et comme le rêve de ce bel été

Qui recule.

Edmond JABÈS,  
*Petites poésies pour jours de pluie et de soleil*, Gallimard, 1991

## LA SOURIS ET LA ROSE

Une souris  
Hors de son nid  
Voit une rose épanouie,  
Flaire des pétales,  
Éternue,  
Aussitôt détale.  
Ô fi ! Elle crie,  
Quelle peur bleue.  
Une souris rouge  
Qui n'a point de queue !

Eliezer STEINBARG (1880-1932)

## POÈME SUR LES CHATS

Ô bêtes qui avez si peu de museau,  
deux narines fraîches et le corps le plus doux qui puisse se  
trouver dans cette contrée de la vie où je suis en train lentement  
de mourir,  
nocturne, rêveur, pudique, vous dissimulez  
jusqu'à l'urine sous le sable,  
fraternels et pourtant indomesticables,  
vous ne souffrez aucune définition.

Sans aucune définition  
il faut appeler  
un chat  
un chat  
sans aller plus avant dans le langage, que le chat ne méconnaît  
pas,  
mais qu'il récuse.  
Tellement plus singulier que les hommes, qui vivent en familles,  
puis en groupes, puis en nations, peuvent l'être,  
vous restez seul dans votre coin,  
vous restez seul sur le bord de votre toit,  
sur la tuile chaude,  
sur l'ardoise brûlante,  
vous restez seul,  
sur la marche de la cuisine,  
dans le rayon que le soleil lance par hasard.

Pascal QUIGNARD  
*La Suite des chats et des ânes*, Presses Sorbonne nouvelle, 2013

Bout-belette-fais la bouille-patapouf-crapotin  
et si ondule un instant, sophistique une étincelle  
la chaleur de ton petit corps délicatement accompli  
bout-belette-fais la bouille-patapouf-crapotin  
(fruit d'un amour vertigineux)

Sandra MOUSSEMPÈS,  
« Poèmes à Virgile » dans *Dans la lune* n° 10, novembre 2007

## LE FAON

Si je touche cette boîte  
En bois de haute futaie  
Un faon s'arrête et regarde  
Au plus fort de la forêt.

Beau faon, détourne la tête,  
Poursuis ton obscur chemin.  
Tu ne sauras jamais rien  
De ma vie et de ses gestes.

Que peut un homme pour toi,  
Un homme qui te regarde  
À travers le pauvre bois  
D'une boîte un peu hagarde.

Ton silence et tes beaux yeux  
Sont clairières dans le monde,  
Et tes fins petits sabots,  
Pudeur de la terre ronde.

Un jour tout le ciel prendra  
Comme un lac, par un grand froid,  
Et fuiront, d'un monde à l'autre,  
De beaux faons, les miens , les vôtres.

Jules SUPERVIELLE  
*Le Forçat innocent*, Gallimard, 1930,

## PAQUEBOT

L'Atlantique est là qui, de toutes parts, s'est généralisé depuis quinze jours,  
avec son sel et son odeur vieille comme le monde,  
qui couve, marque les choses du bord,  
s'allonge dans la chambre de chauffe, rôde dans la soute au charbon,  
enveloppe ce bruit de forge, s'annexe sa flamme si terrestre,  
entre dans toutes les cabines,  
monte au fumoir, se mêlant aux jeux de cartes,  
se faufilant entre chaque carte,  
si bien que tout le navire,  
et même les lettres qui sont dans les enveloppes cinq fois cachetées de rouge au fond des sacs postaux,  
tout baigne dans une buée, dans une confirmation marine,  
comme ce petit oiseau des îles dans sa cage des îles.

La voici la face de l'Atlantique dans cette grande pièce carrée si fière de ses angles en pleine mer,  
ce salon où tout feint l'aplomb et l'air solidement attaché de graves meubles sur le continent,  
mais souffre d'un tremblement maritime  
ou d'une quiétude suspecte,  
même la lourde cheminée avec ses fausses bûches éclairées à l'électricité  
qui joue la cheminée de château assise en terre depuis des siècles.

Que prétend ce calendrier, fixé, encadré, et qui sévèrement annonce samedi 17 juillet,  
ce journal acheté à la dernière escale et qui donne des nouvelles des peuples,  
ce vieux billet de tramway retrouvé dans ma poche et qui me propose de renouer avec la Ville ?

Que témoignent toutes ces têtes autour de moi, tous ces agglomérés humains,  
qui vont et viennent sur le pont de bois mouvant entre ciel et vagues,  
promenant leur bilan mortel,  
leurs chansons qui font ici des couacs aigrelots,  
et prétendent qu'il faudrait à cette mer qui prend toujours et se refuse,  
quelques cubes en pierre de taille avec fenêtres et pots de géranium,  
un coteau dominé par la gare d'un funiculaire et un drapeau tandis que sur le côté,  
des recrues marcheraient ; une, deux, une, deux,  
sur un terrain de manœuvre.

Mais sait-elle même qu'il existe  
l'homme qui fume ses cigares  
accoué au bastingage,  
le sait-elle, la mer, cette aveugle de naissance,  
qui n'a pas compris encore ce que c'est qu'un noyé  
et le tourne et le retourne sous ses interrogations ?

Jules SUPERVIELLE,  
*Débarcadères*, 1956

## PAYSAGE FRANÇAIS

La rivière sans se dépêcher  
Arrive au fond de la vallée

Assez large pour qu'un pont  
La traverse d'un seul bond

Le clocher par-dessus la ville  
Annonce une heure tranquille

Le dîner sera bientôt prêt  
Tout le monde l'attend, au frais,

On entend les gens qui causent  
Les jardins sont pleins de roses

Le rose propage et propose  
L'ombre rouge à l'ombre rose

La campagne fait le pain  
La colline fait le vin

C'est une sainte besogne  
Le vin, c'est le vin de Bourgogne !

Le citoyen fort et farouche  
Porte son verre à sa bouche

Mais la poule pousse affairée  
Sa poulaille au poulailler

Tout le monde a fait son devoir  
En voilà jusqu'à ce soir.

Le soleil dit :  
Il est midi.

Paul CLAUDEL,  
1935, *Poésies diverses*, 1952

## MA LIBERTÉ

Ma liberté  
Longtemps je t'ai gardée  
Comme une perle rare  
Ma liberté  
C'est toi qui m'a aidé  
À larguer les amarres  
Pour aller n'importe où  
Pour aller jusqu'au bout  
Des chemins de fortune  
Pour cueillir en rêvant  
Une rose des vents  
Sur un rayon de lune.

Ma liberté  
Devant tes volontés  
Mon âme était soumise  
Ma liberté  
Je t'avais tout donné  
Ma dernière chemise  
Et combien j'ai souffert  
Pour pouvoir satisfaire  
Toutes tes exigences  
J'ai changé de pays  
J'ai perdu mes amis  
Pour gagner ta confiance.

Ma liberté  
Tu as su désarmer  
Toutes Mes habitudes  
Ma liberté  
Toi qui m'as fait aimer  
Même la solitude  
Toi qui m'as fait sourire  
Quand je voyais finir  
Une belle aventure  
Toi qui m'as protégé  
Quand j'allais me cacher  
Pour soigner mes blessures.

Ma liberté  
Pourtant je t'ai quittée  
Une nuit de décembre  
J'ai déserté  
Les chemins écartés  
Que nous suivions ensemble  
Lorsque sans me méfier  
Les pieds et poings liés

Je me suis laissé faire  
Et je t 'ai trahi pour  
Une prison d 'amour  
Et sa belle geôlière  
Et je t 'ai trahi pour  
Une prison d 'amour  
Et sa belle geôlière.

Georges MOUSTAKI

Cette chanson a été créée en 1967 par Serge Reggiani, puis reprise par de nombreux artistes, tels Chimène Badi (2012) et Yuri Buenaventura (2015) :

<https://www.youtube.com/watch?v=G4TBIPc18SM>

<https://www.youtube.com/watch?v=xgObWWy-sMQ>

<https://www.youtube.com/watch?v=oJfquHbUVx0>

[https://www.youtube.com/watch?v=hryBB\\_AQC54](https://www.youtube.com/watch?v=hryBB_AQC54)

### COUCHERS DE SOLEIL

Tout le monde parle des couchers de soleil  
Tous les voyageurs sont d 'accord pour parler des couchers de  
soleil dans ces parages  
Il y a plein de bouquins où l 'on ne décrit que les couchers de  
soleil  
Les couchers de soleil des tropiques  
Oui c 'est vrai c 'est splendide  
Mais je préfère de beaucoup les levers de soleil  
L 'aube  
Je n 'en rate pas une  
Je suis toujours sur le pont  
À poils  
Et je suis toujours seul à les admirer  
Mais je ne vais pas les écrire les aubes  
Je vais les garder pour moi seul

Blaise CENDRARS

*Feuilles de route, Au Sans Pareil, 1924*

L 'HOSPITALITÉ, ROMANCE.  
(Maastricht, année 1780)

Il pleut, il pleut, bergère,  
Presse tes blancs moutons ;  
Allons sous ma chaumière,  
Bergère, vite, allons :  
J 'entends sur le feuillage,  
L 'eau qui tombe à grand bruit ;  
Voici, voici l 'orage ;  
Voilà l 'éclair qui luit.

Entends-tu le tonnerre ?  
Il roule en approchant ;  
Prends un abri, bergère,  
À ma droite, en marchant :  
Je vois notre cabane...  
Et, tiens, voici venir  
Ma mère et ma sœur Anne,  
Qui vont l 'étable ouvrir.

Bonsoir, bonsoir, ma mère ;  
Ma sœur Anne, bonsoir ;  
J 'amène ma bergère,  
Près de vous pour ce soir.  
Vas te sécher, ma mie,  
Auprès de nos tisons ;  
Sœur, fais-lui compagnie.  
Entrez, petits moutons.

Soignons bien, ô ma mère !  
Son tant joli troupeau ;  
Donnez plus de litière  
À son petit agneau.  
C 'est fait : allons près d 'elle.  
Eh bien ! donc, te voilà ?  
En corset, qu 'elle est belle !  
Ma mère, voyez-là.

Soupons : prends cette chaise ;  
Tu seras près de moi ;  
Ce flambeau de mélèze  
Brûlera devant toi :  
Goûte de ce laitage ;  
Mais tu ne manges pas ?  
Tu te sens de l 'orage ;  
Il a lassé tes pas.

Eh bien ! voilà ta couche,  
Dors-y jusques au jour ;  
Laisse-moi sur ta bouche  
Prendre un baiser d 'amour.  
Ne rougis pas, bergère,  
Ma mère, et moi, demain,  
Nous irons chez ton père  
Lui demander ta main.

FABRE D 'ÉGLANTINE,  
*Laure et Pétrarque*, opéra-comique en un acte, 1780

## IL PLEUT

Il pleut sur la bergère  
il pleut sur les moutons  
j 'entends la locotièrre  
et j 'entends les wagons

dans le fond du vallon  
tout juste une prairie  
j 'aperçois un wagon  
une locomotrie

il pleut sur la bergère  
il pleut sur les wagons  
c 'est le progrès sorcièrre  
la civilisation

Raymond QUENEAU  
*L 'Instant fatal*, Gallimard, 1948

## LE SYLLABAIRE

A.B.C. dit le syllabaire.  
(Abaissez qui ? Abaissez quoi ?)

« Ah, mais c 'est B. ? » dit C. en l 'air.  
(D. ne dit mot et reste coi.)

A. s 'étonne. A. dit « Ah ? »  
A. n 'a pas encore l 'habitude.  
A. marmonne : « Ah ah ah ah... »  
A. devra faire des études.

B. est baba, la bouche bée.  
B. est béat. Non : « B-a, ba. »  
B. est buté et hébété.  
B. se sent bête et embêté.

C. dit qu 'il n 'a pas commencé,  
que A. et B. l 'ont tracassé.  
Il faut reprendre l 'A.B.C.  
Mais C. en a déjà assez.

D. se sent tout dégingandé ;  
« A.B.C. c 'est vous, c 'est pas moi »,  
dit D. qui s 'est décommandé  
et reste sur son quant-à-soi.

Claude ROY,  
*Nouvelles Enfantasques*, Gallimard, 1978.

## LA CLÉ DES CHAMPS

Qui a volé la clé des champs ?  
La pie voleuse ou le geai bleu ?

Qui a perdu la clé des champs ?  
La marmotte ou le hochequeue ?

Qui a trouvé la clé des champs ?  
Le lièvre brun ? Le renard roux ?

Qui a gardé la clé des champs ?  
Le chat, la belette ou le loup ?

Qui a rangé la clé des champs ?  
La couleuvre ou le hérisson ?

Qui a touché la clé des champs ?  
La musaraigne ou le pinson ?

Qui a perdu la clé des champs ?  
Le porc-épic ? Le renard roux ?

Qui a volé la clé des champs ?  
Ce n'est pas moi, ce n'est pas vous.

Elle est à personne et partout  
La clé des champs, la clé de tout.

Claude ROY,  
*Farandoles et fariboles,*  
La Guilde du livre et Clairfontaine, 1957

## LA CLÉ DES CHAMPS

On a perdu la clé des champs !  
Les arbres, libres, se promènent,  
Le chêne marche en trébuchant,  
Le sapin boit à la fontaine.

Les buissons jouent à chat perché,  
Les vaches dans les airs s'envolent,  
La rivière monte au clocher  
Et les collines cabriolent.

J'ai retrouvé la clé des champs  
Volée par la pie qui jacasse.  
Et ce soir au soleil couchant  
J'aurai tout remis à sa place.

Jacques CHARPENTREAU,  
*Poèmes pour peigner la girafe,*  
Gautier-Languereau, 1994

Petite question perverse : le second a-t-il, comme un élève sans scrupules, copié sur le premier ?

## BLANCHI

*pour Christiane et Alioupe Diop*

Se peut-il donc qu 'ils osent  
me traiter de blanchi  
alors que tout en moi  
aspire à n 'être que nègre  
autant que mon Afrique  
qu 'ils ont cambriolée  
Blanchi  
Abominable injure  
qu 'ils me paieront fort cher  
quand mon Afrique qu 'ils ont cambriolée  
voudra la paix la paix rien que  
la paix  
Blanchi  
Ma haine grossit en marge  
de leur scélératesse  
en marge  
des coups de fusil  
en marge  
des coups de roulis  
des négriers  
des cargaisons fétides de l 'esclavage cruel  
Blanchi  
Ma haine grossit en marge  
de la culture  
en marge  
des théories  
en marge des bavardages  
dont on a cru devoir me bourrer au berceau  
alors que tout en moi aspire à n 'être que nègre  
autant que mon Afrique qu 'ils ont cambriolée

Léon Gontran DAMAS  
*Pigments*, Guy Lévis Mano, 1937

## POÈME À MON FRÈRE BLANC

Cher frère blanc,  
Quand je suis né, j 'étais noir,  
Quand j 'ai grandi, j 'étais noir,  
Quand je suis au soleil, je suis noir,  
Quand je suis malade, je suis noir,  
Quand je mourrai, je serai noir.

Tandis que toi, homme blanc,  
Quand tu es né, tu étais rose,  
Quand tu as grandi, tu étais blanc,  
Quand tu vas au soleil, tu es rouge,  
Quand tu as froid, tu es bleu,  
Quand tu as peur, tu es vert,  
Quand tu es malade, tu es jaune,  
Quand tu mourras, tu seras gris.

Alors, de nous deux,  
Qui est l 'homme de couleur ?

Attribué à Léopold SEDAR SENGHOR

## POUR LES ENFANTS ET POUR LES RAFFINÉS

Je te donne pour ta fête  
Un chapeau couleur noisette  
Un petit sac en satin  
Pour le tenir à la main  
Un parasol en soie blanche  
Avec des glands sur le manche  
Un habit doré sur tranche  
Des souliers couleur orange  
Ne les mets que le dimanche  
Un collier des bijoux  
Tiou !

Max JACOB,  
*Saint-Matrel*, Gallimard, 1936

## BAGUETTES

ce que j 'aime bien dans les restaurants  
chinois  
c 'est t 'attraper la peau avec les baguettes  
la peau des bras  
et toi tu m 'appuies sur le bout du nez  
avec ta baguette  
c 'est ça qui est bien dans les restaurants  
chinois

Pierre TILMAN  
*Tout comme unique*,  
Voixéditions, 2000.  
Repris dans *L 'Amour moderne*, La rumeur libre Édition, 2015

## FOURCHETTE

une fourchette prend tout de suite un côté sado-  
masochiste  
on peut y jouer aussi

Pierre TILMAN  
*Tout comme unique*,  
Voixéditions, 2000.  
Repris dans *L 'Amour moderne*, La rumeur libre Édition, 2015

## MENUS

I

Foie de tortue verte truffé  
Langouste à la mexicaine  
Faisan de la Floride  
Iguane sauce caraïbe  
Gombos et choux palmistes

II

Saumon du Rio Rouge  
Jambon d 'ours canadien  
Roast-beef des prairies du Minnesota  
Anguilles fumées  
Tomates de San-Francisco  
Pale-ale et vins de Californie

III

Saumon de Winnipeg  
Jambon de mouton à l 'Écossaise  
Pommes Royal-Canada  
Vieux vins de France

IV

Kankal-Oysters  
Salade de homard cœurs de céleris  
Escargots de France vanilles au sucre  
Poulet de Kentucky  
Desserts café whisky canadien-club

V

Ailerons de requins confits dans la saumure  
(Jeunes chiens mort-nés préparés au miel)  
Vin de riz aux violettes  
Crème au cocon de ver à soie  
Vers de terre salés et alcool de Kawa  
Confiture d 'algues marines

VI

Conserves de bœuf de Chicago et salaisons allemandes  
Langouste  
Ananas goyaves nèfles du Japon noix de coco mangues pomme-  
crème  
Fruits de l 'arbre à pain cuits au four

VII

Soupe à la tortue  
Huîtres frites  
Patte d 'ours truffée  
Langouste à la Javanaise

VIII

Ragoût de crabes de rivière au piment  
Cochon de lait entouré de bananes frites  
Hérisson au ravensara  
Fruits

Blaise CENDRARS  
*En voyage 1887-1923*, Éditions Stock

*Recette pour se fabriquer un poème* : prendre la plus grande quantité possible de mots et rester avec eux le plus longtemps possible : en ville, à la campagne, dans son bain, à son travail ; jouer avec eux un bon moment tous les soirs, tous les matins, tous les jours, en somme les amuser de son mieux, les amuser jusqu'à ce que, par pure distraction, certains d'entre eux virent au poème.

Arnaldo CALVEYRA  
« *Guide pour un jardin des plantes* »,  
*Anthologie personnelle*, Actes Sud, 1993

### TROIS POÈMES-CAGES

#### *Hymne*

Et patapi et patata  
Et tapati et tapata  
Et patiti et patoto  
Et titipa et totopa  
Et pititi et pototo  
Et titipi et totopo  
Ah !

#### *Rien*

Vendredi dit à dimanche  
ôte-toi de là que je m'y mette  
Mais dimanche est sorti de sa loge  
et encombre le printemps  
comme une crotte de chien  
qui aboie après  
les mardi, mercredi, jeudi, samedi et lundi.

Benjamin PÉRET, 1952-1953  
*Œuvres complètes* tome II  
Association des amis de Benjamin Péret,  
Eric Losfeld, Le Terrain vague, 1971

Moi, j'ai une petite maison  
Une chandelle, trois saucisses,  
Un lit de fer qui crie tout seul  
Et une paire de sabots.

Jean GIONO,  
extrait de la nouvelle « Complément à l'eau vive » dans *Rondeur des jours*,  
Gallimard, posthume, 1973

## AMBRE SOMMAIRE

Sur la plage alignés  
En épidermes serrés  
Les gentils vacanciers  
Aux petits pores  
Et aux grands pieds  
Se bronzent au soleil  
De l 'été  
Tous bien-pensant  
Tous bien-dorant  
Tous bien-bronzant  
Tous  
Bruns-bicots  
Et noirs-négros  
Mais à la rentrée  
Racistes jusque dans le métro  
Racistes jusque dans le boulot  
Racistes jusqu 'à l 'os  
Et tout ça  
pour la peau

Joël SADELER,  
dans *101 poèmes et quelques contre le racisme*,  
anthologie collective, Le Temps des cerises, 1998

## L 'OTARIE

L 'otarie  
s 'en réjouit  
c 'est un mot  
qui rit rit  
aussitôt  
qu 'on le dit

Joël SADELER,  
*Les Animaux font leur cirque*, Gallimard Jeunesse, 2000

## CHAT

Un chat  
sans h  
devinez  
ce que c 'est

Un chat  
anglais

Joël SADELER,  
*Les Animaux font leur cirque*, Gallimard Jeunesse, 2000

## LES ÉCOLIERS

Sur la route couleur de sable  
En capuchon noir et pointu,  
Le « moyen », le « bon », le « passable »  
Vont, à galoches que veux-tu,  
Vers leur école intarissable.

Ils ont dans leur plumier des gommés  
Et des hannetons du matin,  
Dans leurs poches, du pain, des pommes,  
Des billes, ô précieux butin  
Gagné sur d'autres petits hommes.

Ils ont la ruse et la paresse  
– Mais l'innocence et la fraîcheur –  
Près d'eux les filles ont des tresses  
Et des yeux bleus couleur de fleur  
Et de vraies fleurs pour la maîtresse.

Puis, les voilà tous à s'asseoir  
Dans l'école crépie de lune,  
On les enferme jusqu'au soir  
Jusqu'à ce qu'il leur pousse plume  
Pour s'envoler. Après, bonsoir !

Ça vous fait des gars de charrue  
Qui fument, boivent le gros vin,  
Puis des ménagères bourruées  
Dosant le beurre et le levain.

Billevesées, coquecigrues,  
Ils vous auront connues en vain  
Dans leurs enfances disparues !

Maurice FOMBEURE  
*Pendant que vous dormez*, Gallimard, 1953

## CARICATURAL

Mafflu, pansu, rose,  
Posé sur ses bas  
Malgré la cirrhose  
Il est au combat.

Tel. Sur sa rapière  
On lit (côté droit) :  
« Max-Adrien Pierre  
Charcutier du Roy ».

Maurice FOMBEURE,  
*Silences sur le toit*, 1930

## CHANSON DES GARS DE LORIENT

Quand ils ont quitté Lorient  
Ils avaient le vent d 'amour dans la poupe  
    Au gaillard d 'avant,  
Quand ils ont quitté Lorient  
Chacun a chanté c 'est pour pas longtemps.

Chacun a laissé sa belle au village  
À regarder dans le calendrier  
    La lune au hunier,  
Chacun a laissé sa belle au village,  
Le thonier, le cotre et le chalutier.

On n 'a pour y passer le temps  
Que fumer sa pipe et penser aux belles  
    Au gaillard d 'avant,  
On n 'a pour y passer le temps  
Que l 'accordéon des gars de Guingamp.

De la pêche un jour s 'ils reviendront  
Ils auront l 'amour des plus belles filles  
    Et nous danserons.  
De la pêche un jour s 'ils reviendront  
Ils auront l 'amour des plus beaux garçons.

C 'est chez le père Cornudé  
Qu 'on boira le cidre au retour des noces  
    Et le vin cach 'té,  
C 'est chez le père Cornudé  
Qu 'on boira le cidre et le muscadet.

Le gars qui l 'a fait la chanson  
C 'est René Guy Cadou, gabier de misaine,  
    Un joyeux garçon,  
Le gars qui l 'a fait la chanson  
C 'est René Guy Cadou, gabier d 'artimon.

Maurice FOMBEURE,  
*Chansons de la grande hune*, 1939

## PLUIE DU SOIR

Le grand-père est à la fenêtre  
Assis sur les genoux du chat,  
Les oies jouent de la trompette,  
L'araignée compte sur ses doigts.  
Les étangs de l'écho reflètent  
Un vieux château couleur de feuilles  
Pris dans une pluie toute neuve,  
Dans l'eau qui bat sous les moulins,  
Des souris bleues devant le feu  
Et des rats gris dans les prés verts  
S'arrêtent au bord de l'espace,  
À la lucarne du grenier ;  
La pluie barbouille leurs moustaches  
Dans la maison du garde-chasse,  
Des jours sans jeux, des jours sans dieux.  
J'écoute pleuvoir dans les feuilles ;  
La forêt goutte, goutte à goutte,  
Lentement la forêt s'effeuille  
Broutement de l'illimité...  
Ô ciel du vent, ciel de l'eau claire,  
Des soldats bleus comme du fil  
Dans les casernes du zénith  
Dans les casernes du nadir.  
Les bêtes des eaux vont partir  
Sous leur capuchon d'étamine  
Et les chandelles des rouliers  
Briller au loin dans les averses.  
Rentre le chat, rentre la herse,  
Il pleut comme les peupliers.  
Rentre les chats et le grand-père,  
La pluie entoure, éteint la terre,  
Efface tous les escaliers.

Maurice FOMBEURE,  
*D'amour et d'aventure*, Debresse, 1942

## NAÏF

— Je stipule,  
dit le roi,  
que les grelots de ma mule  
seront des grelots de bois.

— Je stipule,  
dit la reine,  
que les grelots de ma mule  
seront des grelots de frêne.

— Je stipule,  
dit le dauphin,  
que les grelots de ma mule  
seront en cœur de sapin.

— Je stipule,  
dit l'infante,  
élégante,  
que les grelots de ma mule  
seront fait de palissandre.

— Je stipule,  
dit le fou,  
que les grelots de ma mule  
seront des grelots de houx.

Mais, quand on appela le menuisier,  
Il n'avait que du merisier.

Maurice FOMBEURE,  
*Silence sur le toit*, Saint-Michel, 1930

## LA MÔME NÉANT

Quoi qu'a dit ?  
A dit rin

Quoi qu'a fait ?  
A fait rin

À quoi qu'a pense ?  
A pense à rin

Pourquoi qu'a dit rin ?  
Pourquoi qu'a fait rin ?  
Pourquoi qu'a pense à rin ?

A 'xiste pas

Jean TARDIEU,  
*Monsieur, Monsieur*, Gallimard, 1951

## LES SEPT NAINS

La princesse Blanche-Neige,  
Chez les sept nains qui la protègent,  
Lave, nettoie, époussette,  
Sept fois un, sept...  
Lorsqu 'une vieille aux jambes torses,  
Sept fois deux, quatorse,  
Lui dit : « Prends ce beau fruit, tiens ! »  
Sept fois trois, vingt et ien,  
Mais un des nains frappe à la vitre,  
Sept fois quatre, vingt-huitre,  
Et lui dit : « Garde-toi bien »,  
Sept fois cinq, trente-cien,  
« De mordre à ce fruit dangereux »,  
Sept fois six, quarante-reux,  
« C 'est un poison qu 'elle t 'offre ! »,  
Sept fois sept, quarante-noffre,  
La vieille, dans les airs, s 'enfuit...  
Sept fois huit, cinquante-sui.  
Et la Princesse des bois,  
Sept fois neuf, soixante-trois,  
Est sauvée par ses amis,  
Sept fois dix, soixante-di.

Jean TARDIEU,  
*Il était une fois, deux fois, trois fois...*  
*ou La table de multiplication en vers*, Gallimard, 1947,  
réédition sous le titre *Je m 'amuse en rimant*, Gallimard Jeunesse, 2000,  
transcription adaptée librement par Bernard Bretonnière

## LE PLAISIR DES MOTS

Les Mots tarabiscotés,  
Les biscottes, les tarots,  
Les encaparaçonnés,  
Les motifs et les motos,  
  
Les mots qui volent au vent,  
Le veau et l 'engoulevent,  
Le vent et l 'engouleveau,  
Les goulus et les bouleaux,  
  
Les mots dorment, les mots bâillent.  
Le Mot caravane et raille,  
Les mots riment et rimaillent  
Ou railleurs les mots dérailent.  
  
Les mots chouettes les mots moches,  
Le mot maux, l 'aristoloche,  
Pipistrelles de nos soirs,  
Les mots chantent dans le noir :  
Continue un peu... pour voir !

Georges JEAN,  
*Écrit sur la page*, Gallimard, 1992

## CONVERSATION

(sur le pas de la porte, avec bonhomie.)

Comment ça va sur la terre ?

— Ça va ça va, ça va bien.

Les petits chiens sont-ils prospères ?

— Mon Dieu oui merci bien.

Et les nuages ?

— Ça flotte.

Et les volcans ?

— Ça mijote.

Et les fleuves ?

— Ça s'écoule.

Et le temps ?

— Ça se déroule.

Et votre âme ?

— Elle est malade

le printemps était trop vert

elle a mangé trop de salade.

Jean TARDIEU,  
*Le Fleuve caché*, Gallimard, 1933

## PRINTEMPS

Tout est lumière, tout est joie.

L'araignée au pied diligent

Attache aux tulipes de soie

Les rondes dentelles d'argent.

La frissonnante libellule

Mire les globes de ses yeux

Dans l'étang splendide où pullule

Tout un monde mystérieux.

La rose semble, rajeunie,

S'accoupler au bouton vermeil

L'oiseau chante plein d'harmonie

Dans les rameaux pleins de soleil.

Sous les bois, où tout bruit s'émousse,

Le faon craintif joue en rêvant :

Dans les verts écrins de la mousse,

Luit le scarabée, or vivant.

La lune au jour est tiède et pâle

Comme un joyeux convalescent ;

Tendre, elle ouvre ses yeux d'opale

D'où la douceur du ciel descend !

Tout vit et se pose avec grâce,

Le rayon sur le seuil ouvert,

L'ombre qui fuit sur l'eau qui passe,

Le ciel bleu sur le coteau vert !

La plaine brille, heureuse et pure ;

Le bois jase ; l'herbe fleurit.

— Homme ! ne crains rien ! la nature

Sait le grand secret, et sourit.

Victor HUGO,  
choix de poèmes parmi les manuscrits,  
effectué par Paul Meurice, *Toute la lyre*, posthume, 1888

## LA POMME ET L'ESCARGOT

Il y avait une pomme  
À la cime d'un pommier ;  
Un grand coup de vent d'automne  
La fit tomber sur le pré !  
Pomme, pomme,  
T'es-tu fait mal ?  
J'ai le menton en marmelade  
Le nez fendu  
Et l'œil poché !  
Elle tomba, quel dommage,  
Sur un petit escargot  
Qui s'en allait au village  
Sa demeure sur le dos  
Ah ! Stupide créature  
Gémit l'animal cornu  
T'as défoncé ma toiture  
Et me voici faible et nu.  
Dans la pomme à demi blette  
L'escargot, comme un gros ver  
Rongea, creusa sa chambrette  
Afin d'y passer l'hiver.  
Ah ! Mange-moi, dit la pomme,  
Puisque c'est là mon destin ;  
Par testament je te nomme  
Héritier de mes pépins.  
Tu les mettras dans la terre  
Vers le mois de février,  
Il en sortira, j'espère,  
De jolis petits pommiers.

Charles VILDRAC,  
*Livre d'amour*, Eugène Figuière, 1910, rééditions Nrf, 1914, Seghers, 1959  
et *Le Temps des cerises*, 2005

Ce poème a été mis en musique par Michel Briant et... Beethoven.

## PAS POUR LONGTEMPS

Vlan, je sors de mon tombeau  
Pour la vingt-neuvième fois.  
Salut, mes amis, je viens  
Vous embrasser sur les joues,  
M'enquérir des rossignols,  
Des angines, des amours,  
Des roses dans les ténèbres,  
Des nobles vins et des nobles  
Emphases qui les célèbrent,  
Des dieux qui demeurent sourds.

Bon, tout va bien, je remeurs,  
Je meurs mais pas pour longtemps.

NORGE  
*Eux les anges*, Flammarion, 1978

## COMME C 'EST DRÔLE D 'EXISTER

Minou, tes ongles poussent,  
Bientôt tu pourras nous griffer.  
Albert, comme tu tousses,  
Dis, tu ne vas pas étouffer ?

Janvier, les jours allongent.  
Il ne l 'avait pas reconnue.  
Oui, ce chagrin le ronge.  
Septembre, les jours diminuent.

Lison va avoir un enfant.  
J 'ai lu un bien beau livre.  
Du café ? Le docteur défend.  
Ils sont heureux de vivre.

Paul a dû tout recommencer.  
Oh, comme le vent cingle !  
On n 'y avait jamais pensé.  
Tiré à quatre épingles.

Ils ont gagné beaucoup d 'argent.  
C 'est si gai, le voyage.  
Mais non, ce sont de braves gens.  
Pierre est grand pour son âge.

Ah, depuis que maman est morte.  
C 'est ma nouvelle auto.  
J 'avais mal refermé la porte.  
Ils reviennent bientôt.

Nous y passons tous les étés.  
Louis, ton chat miaule.  
Comme c 'est drôle d 'exister.  
Comme la vie est drôle.

NORGE  
*Eux les anges*, Flammarion, 1978

## SUCRE CANDIDE

*Maman, l 'hiver, m 'en donnait un petit morceau pour la gorge,  
quand je partais à l 'école.  
L 'institutrice m 'apprit un jour qu 'on ne dit pas le sucre  
candide mais le sucre candi. Quelle déception ! Le lendemain, je  
doutais du Père Noël et un peu plus tard, je réfléchis à l  
'existence de Dieu.*

NORGE  
*Le Sac à malices*, dans *Poésies 1923-1988, Poésie*/Gallimard, 1990

## POLTRON

C 'est pas tant la peur du tonnerre  
Avec son grand zigzag,  
C 'est pas tant la peur des années  
Avec leur grand zodiaque,  
C 'est pas tant la peur de l 'enfer,  
Avec son grand tic-tac,  
C 'est pas tant le peur de l 'hiver,  
Avec son grand colback,  
C 'est pas tant la peur tracassière  
Avec son grand bivouac,  
C 'est pas tant la peur de la guerre  
Avec son grand micmac,  
C 'est pas tant la peur de l 'amour  
Avec ses grands cornacs,  
C 'est pas tant la peur du suaire  
Avec son grand cloaque :  
C 'est surtout la peur ordinaire,  
C 'est surtout la peur de la peur  
Avec son bric-à-brac.

NORGE

*Famines*, dans *Poésies 1923-1988*, *Poésie*/Gallimard, 1990

La roue en avait assez  
De trimballer la charrette.  
Le poivre en avait assez  
D 'assaisonner la blanquette.

Assez que l 'eau chaude avait  
De cuire à point les navets,  
Le feu d 'exciter l 'eau chaude,  
Le four d 'enfler la farine  
Et le poète ses odes.  
La rose était écœurée  
De caresser les narines.

Un dormant raz de marée  
Couvrit toute la machine.  
Assez ! assez, plus qu 'assez  
Geignaient mille pots cassés.  
Le cœur lui-même était las,  
Oh ! las de voler si bas.

Tout dormait, dorma, dormut  
Dans les vieux pays fourbus.  
Et tout dormirait encore,  
Tout dormirait à jamais,  
Si, tout à coup dans l 'aurore  
D 'un joli mai qui germait,  
Perlant, fusant à la ronde,  
Le chant d 'un merle jeunet  
N 'avait réveillé le monde.

NORGE

*La Belle Saison*, dans *Poésies 1923-1988*, *Poésie*/Gallimard, 1990

## TROP TARD

Qui qu 'en veux mes philanthropes,  
De mes renonculacées,  
Qui veut de ma fleur d 'hysope  
Et qui veut de mes pensées ?

Non, trop tard jeune homme,  
La fille est déjà mariée.  
Non, trop tard, curé,  
Leur âme est déjà damnée.  
Non, trop tard, docteur,  
La jambe est déjà coupée.  
Non, trop tard, soiffard,  
Le vin est déjà pissé.  
Non, trop tard, bouée,  
Le type est déjà noyé.  
Non, trop tard, azur,  
Nos yeux sont déjà crevés.  
Toujours trop tard, mon bon roi !  
Et en avant la musique :  
On tâch 'ra, ma république,  
D 'être à temps la prochain ' fois.

NORGE

*Famines*, dans *Poésies 1923-1988*, *Poésie*/Gallimard, 1990

## LA FAUNE

Et toi, que manges-tu, grouillant ?  
— Je mange le velu qui digère le  
pulpeux qui ronge le rampant ;

Et toi, rampant, que manges-tu ?  
— Je dévore le trotinant, qui bâfre  
l 'ailé qui croque le flottant.

Et toi, flottant, que manges-tu ?  
— J 'engloutis le vulveux qui suce  
le ventru qui mâche le sautillant.

Et toi, sautillant, que manges-tu ?  
— Je happe le gazouillant qui gobe  
le bigarré qui égorge le galopant.

Est-il bon, chers mangeurs, est-t-il  
bon, le goût du sang ?  
— Doux, doux ! tu ne sauras jamais  
comme il est doux, herbivore !

NORGE

*Famines*, Stols, 1950

## LE BON PETIT BOUILLON

Les p 'tits calculs au p 'tit crayon sur des p 'tits bouts d ' papier  
jaune avec des p 'tites fautes d 'addition pour des p 'tits achats d  
' légumes avec des p 'tites fautes d 'orthographe, payés avec des  
p 'tits centimes usés et cuits dans une petite marmite avec un  
bon petit feu doux, avec du thym et du laurier, avec un bon petit  
poulet, avec du sel, c 'est ça qui nous fait, nom de nom, un sacré  
petit bouillon.

NORGE

*Le Sac à malices, dans Poésies 1923-1988, Poésie/Gallimard, 1990*

## PAUL VALET

Ni grec ni juif ni gaulois ni catholique ni protestant ni figue ni  
raisin

Rien du tout

Un clou

Un clou rouillé

Un clou sauvage

Un clou de sabotage

Engagé volontaire

Dans votre chambre à air

Paul VALET,

*Les Poings sur les i, Julliard, 1955*

## TANT PIS

Et si elle boîte ma poésie

C 'est parce que vous et moi

Nous n 'avons pas le même pied

Paul VALET,

*Les Poings sur les i, Julliard, 1955*

## CHANSON DANS LE SANG

Il y a de grandes flaques de sang sur le monde  
où s'en va-t-il tout ce sang répandu  
Est-ce la terre qui le boit et qui se saoule  
drôle de soûlographie alors  
si sage... si monotone...  
Non la terre ne se saoule pas  
la terre ne tourne pas de travers  
elle pousse régulièrement sa petite voiture ses quatre saisons  
la pluie... la neige...  
le grêle... le beau temps...  
jamais elle n'est ivre  
c'est à peine si elle se permet de temps en temps  
un malheureux petit volcan  
Elle tourne la terre  
elle tourne avec ses arbres... ses jardins... ses maisons...  
elle tourne avec ses grandes flaques de sang  
et toutes les choses vivantes tournent avec elle et saignent...  
Elle elle s'en fout  
la terre  
elle tourne et toutes les choses vivantes se mettent à hurler  
elle s'en fout  
elle tourne  
elle n'arrête pas de tourner  
et le sang n'arrête pas de couler...  
Où s'en va-t-il tout ce sang répandu  
le sang des meurtres... le sang des guerres...  
le sang de la misère...  
et le sang des hommes torturés dans les prisons...  
le sang des enfants torturés tranquillement par leur papa et leur  
maman...  
et le sang des hommes qui saignent de la tête  
dans les cabanons...  
et le sang du couvreur  
quand le couvreur glisse et tombe du toit  
Et le sang qui arrive et qui coule à grands flots  
avec le nouveau-né... avec l'enfant nouveau...  
la mère qui crie... l'enfant pleure...  
le sang coule... la terre tourne  
la terre n'arrête pas de tourner  
le sang n'arrête pas de couler  
Où s'en va-t-il tout ce sang répandu  
le sang des matraqués... des humiliés...  
des suicidés... des fusillés... des condamnés...  
et le sang de ceux qui meurent comme ça... par accident.  
Dans la rue passe un vivant  
avec tout son sang dedans  
soudain le voilà mort  
et tout son sang est dehors  
et les autres vivants font disparaître le sang  
ils emportent le corps  
mais il est têtue le sang  
et là où était le mort  
beaucoup plus tard tout noir  
un peu de sang s'étale encore...  
sang coagulé  
rouille de la vie rouille des corps  
sang caillé comme le lait  
comme le lait quand il tourne  
quand il tourne comme la terre  
comme la terre qui tourne

avec son lait... avec ses vaches...  
avec ses vivants... avec ses morts...  
la terre qui tourne avec ses arbres... ses vivants... ses maisons...  
la terre qui tourne avec les mariages...  
les enterrements...  
les coquillages...  
les régiments...  
la terre qui tourne et qui tourne  
avec ses grands ruisseaux de sang.

Jacques PRÉVERT,  
*Paroles*, Point du jour, 1946

Dis-moi, ma chérie, qu'est-ce que ça veut dire ?  
Oui  
Qu'est-ce que c'est cette image  
Cette robe qu'ils tiennent chacun par une manche dans la nuit  
Un Noir et un Blanc  
Dans une ville moderne immense  
Ils errent la nuit tenant une manche de la robe reliés par la robe  
À qui est la robe, dis-moi  
Tu comprends, toi ?  
Je ne comprends pas ce poème  
Des images pour faire de la philosophie  
Oui  
Pour penser la solitude de l'homme  
Il est question d'une quête  
Parmi des fragments de réel  
Entre les fragments il y a des liens invisibles  
L'errance est cette recherche de ce qui relie les fragments épars  
Des saisons des âges des objets des machines des corps aussi  
Des pensées des impressions dans des lumières blanches oubliées  
Donc toi, tu comprends quelque chose ?  
Moi, ça ne me touche pas  
C'est fabriqué par l'intellect  
Dis-moi, ma chérie, explique-moi je veux comprendre  
Oui  
Qu'est-ce que c'est ces morceaux dispersés du rouage ?  
Quel rouage ?  
Alors, tu vois, il y a plusieurs strates  
Le quotidien l'homme seul à l'hôpital ou qui erre dans la nuit d'une  
ville froide moderne anonyme  
Puis de là une pensée surgit  
La condition humaine est celle de la solitude  
Une association d'images puisées à des lectures à l'enfance  
Des souvenirs d'amour  
Et l'introduction d'un concept  
Puis on retourne à l'objet, au concret,  
Un geste, un corps, des yeux, une voix, un son émouvant

Ma chérie ?  
Oui  
Qu'est-ce que ça veut dire ?  
Tu comprendras peut-être  
Plus tard  
Le rouage  
Ce qui lie les fragments  
À la jonction du noir et du blanc  
Une robe peut-être un corps ?

Myriam NOWICKA,  
dans la revue *Babel heureuse* n° 1, mars 2017

## DES BÊTES (extraits)

Ylla fait le portrait des bêtes  
le portrait d 'autres êtres  
qui vivent et meurent sur la même planète  
que ceux qui se nomment eux-mêmes les hommes  
les hommes  
les plus grands paraît-il sont connus  
comme le loup blanc

Il n 'y a pas de loup blanc  
dans cet album

On n 'y voit pas non plus  
l 'Aigle de Meaux  
ni le cygne de Cambrai  
ni l 'Âne de Buridan  
ni le Tigre de Vendée  
ni le Lion de Belfort superbe et général  
aucun Mouton de Panurge  
aucun Agneau Pascal  
pas une grue métaphysique  
Beaucoup d 'oiseaux sont musiciens  
mais il n 'y a pas chez les bêtes de bétaphysiciens  
Chez eux le chien de l 'Écriture  
s 'appelle en réalité  
Toutou Rien

Des bêtes  
seulement des bêtes de tous les jours  
et de toutes les contrées

[...]

Des bêtes  
avec des yeux des pattes et même des mains  
comme celles de cet enfant gorille  
seul  
en exil  
dans une des grandes singeries du monde civilisé  
et qui ressemble aux jeunes saltimbanques bleus  
que peignait Picasso il y a des années  
la même détresse  
les mêmes mains crispées  
les mêmes secrets  
la même beauté  
Pas la beauté du diable ou la beauté de dieu  
ni celle d 'un saint de vitrail ou de calendrier  
ou d 'une reine en conserve sur le mur d 'un musée  
simplement la déchirante beauté de la vie  
avec ses lueurs errantes  
dans le regard d 'un singe abandonné  
ou d 'un adolescent pauvre et désespéré  
la beauté d 'un ours captif avec un anneau dans le nez  
la beauté d 'un cheval couronné  
d 'un chien écrasé

la beauté d 'une lionne en cage  
allongée sur le dos  
et ses grands yeux couleur de doux orage  
où se reflètent en désolant mirage  
les dernières lumières d 'une fête  
les adieux d 'une plante verte  
mourant dans un cache-pot  
à l 'heure du crépuscule au Marché des Oiseaux...

[...]

Des bêtes de la Terre  
qui aurait pu s 'appeler la Mer  
si s 'était un poison  
qui avait trouvé le nom

Des bêtes  
comme des choses qui arrivent  
comme des choses qui s 'en vont

Et sans cesse le sang de la vie  
se jette dans la mort  
et sans cesse reviennent les fleurs de l 'amour  
et d 'autres bêtes renaissent  
et de nuit et de jour

Des bêtes  
avec leur faim leur soif leur joie et leur détresse  
et puis le même mystère  
la même simplicité  
que les vagues de la mer les arbres de la forêt

Des bêtes  
comme des pauvres avec leur misère  
des enfants avec leurs secrets  
ou des femmes avec leur beauté

Des bêtes  
avec un cœur comme le vôtre et le mien...

Jacques PRÉVERT,  
*Des bêtes*, sur des photographies d 'Ylla, Gallimard, 1950

(Cette transcription n 'est pas garantie quant aux capitales, à la ponctuation et aux passages à la ligne, ce livre, rare, n 'ayant pu être consulté.)

## POUR FAIRE LE PORTRAIT D 'UN OISEAU

Peindre d 'abord une cage  
avec une porte ouverte  
peindre ensuite  
quelque chose de joli  
quelque chose de simple  
quelque chose de beau  
quelque chose d 'utile...  
pour l 'oiseau  
placer ensuite la toile contre un arbre  
dans un jardin  
dans un bois  
ou dans une forêt  
se cacher derrière l 'arbre  
sans rien dire  
sans bouger...  
Parfois l 'oiseau arrive vite  
mais il peut aussi bien mettre de longues années  
avant de se décider  
Ne pas se décourager  
attendre  
attendre s 'il le faut pendant des années  
la vitesse ou la lenteur de l 'arrivée  
de l 'oiseau n 'ayant aucun rapport  
avec la réussite du tableau  
Quand l 'oiseau arrive  
s 'il arrive  
observer le plus profond silence  
attendre que l 'oiseau entre dans la cage  
et quand il est entré  
fermer doucement la porte avec le pinceau  
puis  
effacer un à un tous les barreaux  
en ayant soin de ne toucher aucune des plumes de l 'oiseau  
Faire ensuite le portrait de l 'arbre  
en choisissant la plus belle de ses branches  
pour l 'oiseau  
peindre aussi le vert feuillage et la fraîcheur du vent  
la poussière du soleil  
et le bruit des bêtes de l 'herbe dans la chaleur de l 'été  
et puis attendre que l 'oiseau se décide à chanter  
Si l 'oiseau ne chante pas  
c 'est mauvais signe  
signe que le tableau est mauvais  
mais s 'il chante c 'est bon signe  
signe que vous pouvez signer  
Alors vous arrachez tout doucement  
une des plumes de l 'oiseau  
et vous écrivez votre nom dans un coin du tableau.

Jacques PRÉVERT,  
*Paroles*, Point du jour, 1946

<https://www.youtube.com/watch?v=RUG0Kcbpr58>

## NOUS LES GUEUX

nous les peu  
nous les rien  
nous les chiens  
nous les maigres  
nous les Nègres

Nous à qui n'appartient  
guère plus même  
cette odeur blême  
des tristes jours anciens

Nous les gueux  
nous les peu  
nous les riens  
nous les chiens  
nous les maigres  
nous les Nègres

Qu'attendons-nous  
les gueux  
les peu  
les rien  
les chiens  
les maigres  
les nègres  
pour jouer aux fous  
pisser un coup  
tout à l'envi  
contre la vie  
stupide et bête  
qui nous est faite  
à nous les gueux  
à nous les peu  
à nous les rien  
à nous les chiens  
à nous les maigres  
à nous les Nègres

Léon Gontran DAMAS,  
*Black-Label*, Gallimard, 1956

## LE BEL ENFANT DE CHOEUR

tout plein gentil  
tout plein joli  
tout plein mignon

Le bel enfant de chœur  
en caramel  
chasuble rouge  
souliers vernis  
qu 'il me souvient d 'avoir été  
au seuil grandiose  
des reposoirs sur qui pleuvaient  
roses effeuillées  
roses parfumées  
roses d 'encens  
miraculées  
immaculées  
matriculées  
à la Fête-Dieu  
des ans passés et trépassés

Léon Gontran DAMAS,  
*Black-Label*, Gallimard, 1956

## AU MARCHÉ

« De l 'amour qui en veut ?  
À deux liards la pesée !  
Pour les jeunes et les vieux  
du bon amour ! qui en veut ?

La première fois – quelle presse il y avait !  
plus de filles que de garçons !  
La deuxième fois il n 'y avait plus que les vieux.  
« Habillée en mendiante je suis  
mon amour a mangé mon bien  
— Mon amour a cassé ma jambe  
par la jalousie qu 'il avait. »  
La deuxième fois il n 'y avait plus que les vieux.  
« De l 'amour qui en veut ?  
— Tout de même, rien de meilleur  
mettez-en plein ma blague à tabac. »  
Une jument blanche disait :  
« N 'en prenez pas, douanier, vous en mourriez !  
C 'est pire pour nous que pour les jeunes. »

Max JACOB  
*Poèmes de Morven le Gaëlique*, Gallimard, 1953

## LES BOUTIQUES DE TOILE

Les boutiques en toile ne manquent pas  
à la foire du 15 août à Quimper  
et un tas de mardi gras  
pour y boire des verres  
venez par ici tous à la loterie  
venez au cirque  
c'est ici qu'on rit  
à voir la vache à trois queues.  
Mais les filles ne vont qu'au marchand de cacahuètes  
Ses yeux sont un miroir pour prendre les alouettes  
il a la peau à l'huile comme un chevreau cuit  
il a des belles épaules comme un spahis  
À la fin du mois les baraques sont parties  
et la bonne du docteur  
n'est pas rentrée  
On a dit qu'on l'avait vue avec ce boit sans soif  
Ah ! ma pauvre Marie ! qui empèsera tes coiffes.  
L'année suivante Marie est revenue chez le docteur  
Elle dit que son petit est l'enfant de sa sœur.  
Le docteur lui dit : « Marie reprenez votre place  
et ne mentez pas ! on vous aidera à élever votre gars. »  
Marie pleure de temps en temps  
« C'est que j'ai mal aux dents.  
— Non Marie ! c'est du regret que vous avez de vos fautes.  
— Du regret de mes fautes je n'ai pas  
mais d'avoir perdu mon amour. »

Max JACOB  
*Poèmes de Morven le Gaëlique*, Gallimard, 1953

## AMOUR DU PROCHAIN

Qui a vu le crapaud traverser la rue ?  
C'est un tout petit homme : une poupée n'est pas plus  
minuscule.  
Il se traîne sur les genoux : il a honte on dirait.  
... Non. Il est rhumatisant, une jambe reste en arrière, il la  
ramène...  
Où va-t-il ainsi ? Il sort de l'égout, pauvre clown.  
Personne n'a remarqué ce crapaud dans la rue ;  
Jadis, personne ne me remarquait dans la rue.  
Maintenant, les enfants se moquent de mon étoile jaune.  
Heureux crapaud !... Tu n'as pas d'étoile jaune.

Max JACOB,  
*Derniers poèmes*, Gallimard, posthume, 1990.

## L 'HOMME QUI TE RESSEMBLE

J 'ai frappé à ta porte »  
\_J 'ai frappé à ta porte  
j 'ai frappé à ton cœur  
pour avoir bon lit  
pour avoir bon feu  
pourquoi me repousser ?  
Ouvre-moi mon frère !...

Pourquoi me demander  
si je suis d 'Afrique  
si je suis d 'Amérique  
si je suis d 'Asie  
si je suis d 'Europe  
Ouvre-moi mon frère !...

Pourquoi me demander  
la longueur de mon nez  
l 'épaisseur de ma bouche  
la couleur de ma peau  
et le nom de mes dieux  
Ouvre-moi mon frère ! ...

Je ne suis pas un noir  
Je ne suis pas un rouge  
Je ne suis pas un jaune  
Je ne suis pas un blanc  
mais je ne suis qu 'un homme  
Ouvre-moi mon frère ! ...

Ouvre-moi ta porte  
Ouvre-moi ton cœur  
car je suis un homme  
l 'homme de tous les temps  
l 'homme de tous les cioux  
l 'homme qui te ressemble ! ...

René PHILOMBE,  
« Petites Gouttes de chant pour créer l 'homme »,  
dans *Le Monde* du 08-02-1973

- Il y a cinq continents.
- Je ne suis pas doué.
- Pourquoi ?
- Pour les divisions.

Eugène GUILLEVIC,  
*Autres : poèmes 1969-1979*, Gallimard, 1980

## J 'AI VU LE MENUISIER

J 'ai vu le menuisier  
Tirer parti du bois.

J 'ai vu le menuisier  
Comparer plusieurs planches.

J 'ai vu le menuisier  
Caresser la plus belle.

J 'ai vu le menuisier  
Approcher le rabot.

J 'ai vu le menuisier  
Donner la juste forme.

Tu chantais, menuisier,  
En assemblant l 'armoire.

Je garde ton image  
Avec l 'odeur du bois.

Moi, j 'assemble des mots  
Et c 'est un peu pareil.

Eugène GUILLEVIC,  
*Terre à bonheur*, Seghers, 1952

## MONSTRES

Il y a des monstres qui sont très bons,  
qui s 'assoient contre vous les yeux clos de tendresse  
et sur votre poignet  
posent leur patte velue.

Un soir –  
où tout sera pourpre dans l 'univers,  
où les roches reprendront leurs trajectoires de folles,  
ils se réveilleront.

Eugène GUILLEVIC,  
*Terraqué*, Gallimard, 1942

**COMME ON ASSEMBLE DES ROSES**  
(extrait)

Hommes de toutes les couleurs  
Le malheur n'est pas fatal  
Ni les bondieux ni les armes  
Ni la honte de quiconque  
N'est pas de votre frairie  
Il vous appartient de vivre  
Comme on assemble les roses

Mais manger est criminel  
Tant qu'un homme a faim sur terre  
Mais respirer est un vol  
Tant que l'on enchaîne et tue  
Mais il n'y a pas de roses  
Dans un jardin sans amour.

Jean ROUSSELOT,  
dans *101 poèmes et quelques contre le racisme*,  
anthologie collective, Le Temps des cerises, 1998

**L'EXIL**

Au-dessus des greniers  
les saisons à cloche-pied

Au-dessus des passerelles  
mille sauts de sauterelles

Au-dessus des merveilles  
la folie du soleil

Au-dessus de la ville  
le ciel en son exil.

Georges BONNET,  
*Coquerets et coquerelles*, Le dé bleu, 2003

**MERCREDI 8 JUIN**  
*Saint Médard*

Quoi de plus simple que de réussir des cailles à la Richelieu !

Vous prenez cinq ou six cailles. Videz, assaisonnez de sel et de poivre. Mettez dans chaque bestiole une grosse truffe, rangez dans une casserole assez grande pour les tenir légèrement serrées l'une contre l'autre. Recouvrez-les de julienne de carottes, oignons et céleris cuits au beurre. Mouillez à couvert avec un fond de veau brun, tiré de la chair de jarret de veau et de pied de veau.

Dix minutes de cuisson. À ce point, ajoutez trois ou quatre truffes pelées et taillées en julienne. Continuez la cuisson deux minutes.

Dressez les cailles en cocotte ; couvrez-les avec leur fond de cuisson, légumes et gelée. Et voilà tout.

N'hésitez pas, bien entendu, à servir pour accompagnement un de ces Bourgogne très séveux ; type côte de Nuits, plein de feu, au bouquet suave et quelque peu enveloppé mais toujours d'une grande délicatesse.

Parfois c'est cela aussi, vivre.

Pierre AUTIN-GRENIER  
*Les Radis bleus, Le dé bleu, 1990*

Un jour, en ville, mon père me montra un homme qui titubait. Il s'agissait d'un bourgeois et je fus fort impressionné de voir quelqu'un vêtu d'une pelisse faire des pas crochus. Pour moi, un ivrogne ne pouvait être qu'un homme à casquette et vêtements mal boutonnés. Par une journée de soleil léger, je vis donc cet avoué ivre qui tentait pourtant de rentrer chez lui. Alors s'ouvrit à mon esprit la notion des vies insaisissables. Celui que je voyais en pareil état m'avait quelquefois adressé la parole de cette façon enjouée dont il était de bon ton d'user avec les enfants, alors que ceux-ci rougissaient car ils en sentaient l'artifice et n'étaient pas à la hauteur pour y répondre. Il m'avait donc parlé et, de loin, je le voyais étalant ce qu'on était convenu d'appeler un vice et mon père, après m'avoir désigné le bourgeois par son nom ajoutait : « Tu vois, il a trop bu », et nous restions à le regarder s'en aller dans ce jour si fin, dans cet air aux effluves de café grillé, de tilleul et de chair des passantes. Il était près de midi et nous devions ressentir une première faim, point celle qui nous tenaille, mais celle-là qui creuse un peu et fait sentir la présence rassurante de la vie.

Jean FOLLAIN  
« Cheminements », dans *Chef-lieu*, Gallimard, 1950

## CHIEN AUX ÉCOLIERS

Les écoliers par jeu brisent la glace  
dans un sentier  
près du chemin de fer  
on les a lourdement habillés  
d'anciens lainages sombres  
et ceinturés de cuirs fourbus  
le chien qui les suit  
n'a plus d'écuelle où manger tard  
il est vieux  
car il a leur âge.

Jean FOLLAIN,  
*Territoires*, Gallimard, 1953

## LES JUMENTS BLANCHES

En breton, pour dire « la jument blanche »,  
on dit : « Ar gazeg wenn ».  
En arabe, on dit : « El fâras lè bêda ».  
En anglais, on dit : « The white mare ».  
En esquimau, on ne dit rien parce que chez eux  
il n'y a pas de juments blanches.  
En espagnol, on dit : « La yegua blanca ».  
En flamand, on dit : « De witte merrie ».

Comme vous pouvez le voir  
toutes ces juments sont très différentes.

Mais ce sont toutes des juments blanches.

Paul ANDRÉ,  
dans *L'Enfance lucide*, anthologie, Unimuse, 1989

## JEAN RENAUD

J'ai huit ans. Mon père est mort.  
Le soir à la maison, je suis seul, j'apprends mes leçons à haute  
voix en attendant ma mère.  
Quand elle tarde, je prépare le feu, je dîne et je me couche.  
Les yeux ouverts, j'écoute les bruits de la nuit.  
Parfois, les voisins inquiets ouvrent la porte sur la pointe des  
pieds. Ils me prennent pour un enfant.

Georges Louis GODEAU,  
*Votre vie m'intéresse*, Le dé bleu, 1985

## MA MÈRE ET MON PÈRE

La nuit, quand mon père et ma mère se battaient, je cachais d'abord la tête sous les draps puis, à bout de force, je me dressais dans ma longue chemise et je criais, criais.  
Ils n'étaient pas méchants. Ils se précipitaient, me consolait et je m'endormais dans les bras de l'un ou de l'autre.  
Parfois dans leurs mains rejointes sous mon corps moite.  
Je me rappelle, ils se regardaient comme deux enfants malheureux.

Georges Louis GODEAU  
*Votre vie m'intéresse*, Le dé bleu, 1985

## LES PETITS VOYOUS

Les petits voyous s'en vont à l'école. Ils ramassent des cailloux pointus pour rayer les voitures. Les plus belles, le plaisir est plus fort.  
Les pardessus des petits voyous sont trop courts. La mère est manœuvre à l'usine. Elle taille dans les vieux effets, entre onze heures et minuit. La baraque est froide. Ses doigts sont gourds.  
Les enfants sont couchés dans le même lit. Ils ont des yeux pour voir et des oreilles pour entendre la misère.  
À force, la misère, elle met des pierres dans les mains.

Georges Louis GODEAU  
*Votre vie m'intéresse*, Le dé bleu éditeur, 1985

## LES YEUX DE MA MÈRE

Les yeux de ma mère étaient bleu azur  
Elle me lavait en me roulant sur le sable chaud  
nageait avec moi sur son dos  
pour que mon père nous voie  
Requins et marsouins jouaient avec moi

Me peignant les cheveux, les autres sirènes chantaient,  
m'apprenaient comment plonger et pêcher

J'ai gardé ces souvenirs  
en tant de pays étrangers  
nageant dans les lacs et les rivières  
à travers ces plaines que les terres enferment

Maria JASTRZEBSKA,  
traduction Christophe Lamiot Enos, dans *Dans la lune* n° 10, novembre 2007

Un petit garçon rue de Sévigny  
s'accroche à sa mère à mon passage.  
Elle siffle « où est la sorcière ? »\*  
lui demandant « où,  
où est la sorcière ? »

—mon long manteau derrière, au vent,  
mes cheveux, foncés, flottants,  
à la sauvageonne, ébouriffés.  
Comment me connaissent-ils,  
les petits ?

(De quel nom le plus amer  
as-tu jamais été affublée ?  
*N'approchez pas —  
Ne me touchez pas\**.)

\* En français dans le texte original (voir ci-dessous).

Cecilia WOLOCH,  
traduction Christophe Lamiot Enos, dans *Dans la lune* n° 9, juin 2007

A small boy on the rue de Sévigny  
clings to his mother as I pass.  
She hisses, 'Où est la sorcière ?'  
asking him, 'Where,  
where is the witch ?'

—my long coat trailing in the wind,  
my dark hair flying, wild, unkempt.  
How do they know me,  
The little ones ?

(What is the bitterest name  
you have ever been called ?  
*Don't come near me —  
ne me touchez pas.*)

Cecilia WOLOCH,  
dans *Dans la lune* n° 9, juin 2007

## TOI – MOI

Par l 'univers-planète  
univers à toute bride  
Par l 'univers-bourdon  
dans chaque cellule du corps

Par les mots qui s 'engendrent  
Par cette parole étranglée  
Par l 'avant-scène du présent  
Par vents d 'éternité

Par cette naissance qui nous décerne le monde  
Par cette mort qui l 'escamote  
Par cette vie  
Plus bruissante que tout l 'imaginé

TOI

Qui que tu sois !  
Je te suis bien plus proche qu 'étranger.

Andrée CHEDID,  
*Poèmes pour un texte, 1970-1991*, Flammarion, 1991

[Le plus simple, le plus court, le plus juste poème que je connaisse pour illustrer le secours qu 'apporte la poésie ; ce poème répond on ne peut plus pertinemment à cette réflexion de Jean Starobinski : « Toute poésie, tout art de la mélancolie n 'est déjà plus mélancolique, suppose une énergie positive dont la véritable mélancolie ne dispose pas, implique une ressource inventive qui contredit l 'appauvrissement mélancolique... »]

## LE 7 AVRIL 1969

Ça va tellement mal aujourd 'hui  
que je vais écrire un poème.  
Je m 'en fiche ; n 'importe quel poème, ce poème.

Richard BRAUTIGAN  
*Tu es si belle qu 'il se met à pleuvoir*  
traduit de l 'américain par Nicolas Richard, L 'incertain, 1990

## AHOU, TU ES SI BELLE QU 'IL SE MET À PLEUVOIR

Oh, Marcia,  
je veux que ta grande beauté blonde  
soit enseignée au lycée,  
ainsi les gosses apprendront que Dieu  
vit comme une musique dans la peau  
et résonne comme un clavecin aux touches ensoleillées.  
Je veux que les bulletins scolaires ressemblent à ça :

Jeu de Délicates Choses de Verre  
20/20

Magie du Calcul  
20/20

Rédaction de Lettres pour Ceux que Vous Aimez  
20/20

Se Renseigner sur les Poissons  
20/20

Grande Beauté Blonde de Marcia  
21/20

Richard BRAUTIGAN  
*Tu es si belle qu 'il se met à pleuvoir*  
traduit de l 'américain par Nicolas Richard, L 'incertain, 1990

## LE RÊVEUR INCONNU

Un jour  
je pense  
*(et bientôt)*  
qu 'on devrait ériger  
un monument fragile  
au Rêveur Inconnu  
vu qu 'il  
était plus important  
que les soldats.

Richard BRAUTIGAN  
*Pourquoi les poètes inconnus restent inconnus*  
traduit de l 'américain par Thierry Beauchamp et Romain Rabier,  
Le Castor astral, 2003

Une fois j 'ai tendu le bras pour prendre un biscuit.

\*

Mon papa était fou.

\*

Il m 'a frappé la main avec sa fourchette.

\*

Ça m 'a fait pleurer.

Richard BRAUTIGAN,  
cité par Valérie Rouzeau dans *Dans la lune* n° 5, novembre 2005

Il s'approche. Regarde le bouquin que je lis. Trop de blanc  
entoure le poème. Nécessité ? Incertitude ? Lacune ? Caprice ?  
Bluff ?

Il aime ce qui est écrit comme on doit écrire, avec sérieux, de  
gauche à droite, en utilisant toute la page et des lignes d'égal  
longueurs ou de vrais vers rimants et trébuchants.

Au soupçon d'une supercherie se mêle l'horreur du gaspillage.  
Il ne lira jamais ça.

Gilles PAJOT  
*La Place du mort, Le dé bleu, 1991*

## LA MER ENGLOUTIT (extrait)

*Recueille dans ses filets  
Des souffles et des espoirs inachevés*

Partir n'est pas un choix  
Nous fuyons l'incendie  
Pour inventer des commencement et désapprendre le désespoir

Des seigneurs de guerre dépècent l'avenir  
Alors nous prenons la route, nos enfants sur le dos  
Nos cœurs rivés sur un mirage

Nous sommes des colonnes d'ombres  
Marchant le long des routes et des chemins  
Traversant les déserts, les montagnes et les années

Certains s'épuisent en cours de voyage  
Avant même d'atteindre les rivages  
Pour voir de leurs propres yeux plissés ce miroir éblouissant

Les marchands nous dépouillent le prix d'une vie de labeur  
Pour nous entasser pêle-mêle sur de fragiles rafiots  
Au bois rongé par le sel de nos larmes passées et à venir

La coque glisse sur le miroir onduleux  
La mer soulève sa poitrine  
Nos estomacs vacants se vident

À l'horizon on nous attend sans amour  
Avec des bouquets de caméras  
De barbelés, de grillages et de miradors

Au bout de la mer, il y a notre illusion  
Notre chimère : l'Europe forteresse  
Ce phare éteint dans la nuit

Au crépuscule, le soleil plonge dans l'eau turquoise  
La mer écarquille ses grands yeux bleus  
Nous nous en allons vers le Nord et son visage froid

Avec nos valises de nostalgie et nos baluchons de rêves  
Nous voguons vers la patrie de tous les hommes :  
L'espoir

Gaël FAYE,  
dans *Fantômes de la mer* de Bruce Clarke, Artco galerie, 2016.

## MA FILLE ET LA TARTE AUX POMMES

Elle me sert une part de tarte sortie du four  
il y a quelques minutes. Un peu de vapeur s'élève  
entre les croisillons de pâte. Sucre et épice –  
cannelle – dorés sur la croûte.  
Mais elle porte des lunettes noires  
dans la cuisine à dix heures  
du matin – tout est si agréable –  
en me regardant couper  
un morceau de tarte, l'approcher de ma bouche  
et souffler dessus. La cuisine de ma fille  
en hiver. J'engouffre le morceau  
et je me dis de ne pas m'en mêler.  
Elle dit qu'elle aime ce type. Ça ne pourrait  
pas être pire.

Raymond CARVER

*Là où les eaux se mêlent*

traduit de l'américain par Frédéric Lasaygues, L'incertain, 1993

## POÈME AVEC LE MOT « APLODIPLOÏDIE »

c'est un spécialiste  
il sait  
il cause  
il dit  
– sur un ton très suffisant – :  
    « aplodiploïdie  
    théorie d'Hamilton  
    asymétrie génétique »  
  
et la journaliste  
qui l'interviewe  
fait des petits « hum hum »  
comme des geignements  
d'un chiot perdu  
  
il n'empêche  
que « aplodiploïdie »  
ça me plaît beaucoup  
  
pas de raisons  
finalement  
que seuls les spécialistes  
suffisants  
s'accaparent  
des mots comme « aplodiploïdie »  
  
on peut écrire  
aussi  
un poème  
avec le mot  
« aplodiploïdie »

Roger LAHU

*Au plus près, Le dé bleu, 1998*

## POÈME DU PREMIER MATIN DE PRINTEMPS

J 'ai écrit ce matin  
un poème  
sur le lever du premier jour  
du printemps  
il était assez long  
plus de trente vers  
et j 'en étais assez content

un peu plus tard  
dans la matinée  
il m 'a moins plu  
et je l 'ai élagué  
jusqu 'à ce qu 'il ne reste  
que huit vers

ce soir  
ces huit vers  
à leur tour  
ne me conviennent plus

j 'ai bien envie  
de ne conserver  
que le tout premier  
c 'était :  
« ah ! ah ! sacré cabotin ! »

somme toute  
c 'est juste ça  
que je voulais écrire  
sur le lever du premier jour  
du printemps

Roger LAHU  
dans *L 'atelier du Merlin* n° 1

## SAGESSE

J 'irai à Pampelune  
disait l 'un  
qui se prenait pour un marin

Et moi sur la lune  
disait l 'autre  
qui se voulait astronaute

Ils n 'ont ni l 'un ni l 'autre  
quitté leur toit  
et se regardent heureux et narquois  
écossant leurs petits pois  
cassant leur petit bois

Il est bon parfois  
de rester chez soi.

Georges BONNET,  
*Coquerets et coquerelles*, Le dé bleu, 2003

La trompe de l'éléphant,  
 C'est pour ramasser les pistaches :  
 pas besoin de se baisser.  
 Le cou de la girafe  
 c'est pour brouter les astres :  
 pas besoin de voler.  
 La peau du caméléon,  
 verte, bleue, mauve, blanche,  
 selon sa volonté,  
 c'est pour se cacher des animaux voraces :  
 pas besoin de fuir.  
 La carapace de la tortue,  
 c'est pour dormir à l'intérieur,  
 même l'hiver :  
 pas besoin de maison.  
 Le poème du poète  
 c'est pour dire cela  
 et mille et mille autres choses :  
 pas besoin de comprendre.

Alain BOSQUET,  
*Le Cheval applaudit*, Les Éditions ouvrières et Pierre Zech, 1977

### RÉÉVALUATION DE LA POULE

Les poules – c'est su connu – n'ont pas de dents  
 Et alors ?

Les requins ne pondent pas d'œufs

Les éléphants ont de grandes dents  
 (nommées « défenses »)

Mais :

*Un éléphant sur un mur  
 Qui picote du pain dur  
 Picoti, picota  
 Lève la queue et puis s'en va »*

Ça serait ridicule

(questionnements : Comment un éléphant aurait-il pu grimper sur lémur ?  
 Quelle devrait être l'épaisseur du susdit mur pour qu'un éléphant y  
 grimpât et s'y tînt ?  
 Comment un éléphant pourrait-il « picoter » du pain dur avec ses  
 « défenses » ?)

(note : par mesure de précaution, ce panneau sur vos murs « mitoyens » « interdit aux  
 éléphants de grimper pour picoter du pain dur sur ce mur »)

Observation : l'absence de dents  
 Caractéristique physiologique de la poule

N'est en aucun cas

Un handicap  
 ou une tare

Roger LAHU  
 dans *Dans la lune* n° 21 & 22, janvier 2011

## POÈME POUR QUE ÇA AILLE

commencer un poème sans trop savoir  
si ça commence vraiment  
un poème  
ou  
si ça n'est qu'une petite mort  
et alors on ne commence jamais  
un poème  
on le laisse juste s'éteindre

commencer un poème parce que du froid  
vous engourdit  
et vous vous dites  
je vais me réchauffer un peu  
et vous cassez le petit bois  
du poème  
le mettez dans l'être  
du poème et craquez l'allumette  
du poème

en espérant que  
« ça prenne »

commencer un poème sans raison  
nécessaire  
juste pour s'ébrouer un peu  
sentir que votre sang coule

pincer la corde du poème  
dans le vide

faire des ronds  
dans l'eau  
du poème

commencer un poème  
pour que ça finisse  
un peu

tout « ça »

un moment  
juste un moment

juste un poème  
pour que ça aille

Roger LAHU,  
dans *Dans la lune* n° 8, décembre 2006

... outre la R11 GTL j 'ai conservé aussi deux trois vieux bleus  
de travail  
je ne les mets que pour de vrais labeurs

pas pour écrire des poèmes  
avec le mot « cambouis» dedans

Le mot cambouis dans un poème c '  
est toujours forcément un faux semblant  
qui ne tache ni la page ni ne sent  
cette odeur particulière  
qu 'est l 'odeur du cambouis

Ce poème ne sent rien  
ni la sueur  
ni les pieds  
ni le cambouis

et ça me navre infiniment...

Roger LAHU,  
*Poème cambouis*, Atelier de Villemorge, 2008

## **EFFETS SECONDAIRES**

Je suis né  
autrefois  
ça dure encore

Roger LAHU *alias* HOZAN KEBO,  
*Fuckin 'Fuji*, Éditions La Truite joviale, hors commerce, 2002

Les oiseaux se fichent totalement  
de ce que les poètes écrivent  
des oiseaux depuis des siècles

Roger LAHU *alias* HOZAN KEBO,  
*Fuckin 'Fuji*, Éditions La Truite joviale, hors commerce, 2002

## L 'INDIFFÉRENCE

Par milliers nus ils défilaient  
gauche ! gauche ! grand écart !  
gauche ! gauche !  
Aux fenêtres les gens applaudissaient  
« Oh le beau spectacle  
des pauvres à la rue  
c 'est comme à la télé... »  
D 'ailleurs la télé était là  
« Regarde mon chéri  
les affamés les illettrés  
les voleurs et les sans-abri  
... comme c 'est joli !  
Y en a de toutes les couleurs  
et on est bien placé...  
Touche pas c 'est sale !  
On obéit à Maman  
Ils ont d ' la chance il fait beau...  
Montre à Mamie comme tu lis bien  
Qu 'est-ce qu 'il y a marqué sur le panneau ?  
— Liberté ! Égalité !  
Je t 'interdis de dire des gros mots !  
— Fraternité ! Fraternité !  
Essuie-toi la bouche et va te coucher ! »  
gauche ! gauche ! grand écart !  
gauche ! gauche !  
Le défilé passé  
ils fermèrent la fenêtre  
et se regardèrent ravis et en couleurs  
applaudissant le malheur du monde.

Philippe SEURIN,  
*Nouveau monde*, L 'Échiquier, 1994

il y a les peaux blanches  
les peaux noires  
les peaux jaunes  
pourquoi pas les peaux rouges  
ajoutons-y  
les peaux vertes  
les peaux bleues  
ce sera  
l 'arc-en-ciel parfait de la fraternité

Raymond JEAN,  
dans *101 poèmes et quelques contre le racisme*,  
anthologie collective, Le Temps des cerises, 1998

D 'étoile en étoile je trace mon chemin,  
je persévère, je perds ma peau et je m 'essouffle,  
la truie est farcie et le verrat rôti,  
le poème est écrit, à l 'envers.

Eugène SAVITZKAYA  
*Cochon farci*, Éditions de Minuit, 1996

Où est la gauche d 'un mot,  
comment se déplace-t-il dans l 'espace,  
où projette-t-il son ombre  
(mais un mot peut-il faire de l 'ombre ?)  
comment en observer le verso,  
comment le poser en raccourci ?  
J 'aimerais rendre en poésie  
l 'équivalent de la perspective en peinture.  
Donner à un vers la profondeur du lapin  
qui détaille dans les champs et rendre la distance  
alors qu 'il s 'éloigne déjà de l 'observateur  
en se dirigeant vers le cadre,  
de plus en plus petit  
et cependant immobile.  
La campagne l 'observe  
et s 'ordonne autour de l 'animal,  
du point qui la fuit.

Valerio MAGRELLI  
*Natures et signatures*, traduit de l 'italien par Bernard Simeone,  
Le Temps qu 'il fait, 1998

### VILLANELLE D 'UN VIEUX PAPA

J 'avais fini mes haricots  
L 'écuelle sous l 'ampoule grillée  
J 'attendais de vivre bientôt  
Mes ancêtres dans leurs sabots  
Trépignaient depuis le passé  
J 'avais fini mes haricots  
Et je buvais un noir pinot  
À leur mémoire à ma santé  
Espérant de vivre bientôt  
J 'étais le dernier des idiots  
Ou le premier si vous voulez  
J 'avais fini mes haricots  
Le front collé sur le carreau  
Enfin de ma nuit relevé  
J 'attendais de vivre bientôt  
Ici s 'arrête ce lamento  
Ou les enfants vont me siffler  
J 'avais fini mes haricots  
J 'attendais de vivre bientôt

Valérie ROUZEAU,  
*Réceptifs d 'air*, Le temps qu 'il fait, 2005

Pommes poires et tralalas merles renards flûtes à bec  
Et les petites bottes bleues enfoncées dans la boue  
Après la peine la joie revenait aussi sec

Au bois sifflaient les ziaux les loups les pâtres grecs  
Beaucoup d'airs de toutes sortes faisaient gonfler nos joues  
Pommes poires et tralalères merles renards flûtes à bec

Il n'y avait pas d'euros de dollars de kopecks  
On pouvait chanter fort la gadoue la gadoue  
Après la peine la joie revenait aussi sec

Dans le vent murmuraient le lièvre et le fennec  
Tournaient les grues les elfes les roues  
Pommes poires et tralalères merles renards flûtes à bec

Au soleil se grisaient les drontes et les pastèques  
Les porcelets songeurs échappés de la soue  
Après la peine la joie revenait aussi sec

Mais de ce temps bon vieux ont eu lieu les obsèques  
Et je sens ma chanson du vilain qui s'enroue  
Pommes poires et tralalas merles renards flûtes à bec  
Après la peine la joie revenait aussi sec

Valérie ROUZEAU,  
*Réceptifs d'air*, Le temps qu'il fait, 2005

Les mains au quotidien dans les cheveux des autres  
Créatif addictif narratif positif  
Mon cher coiffeur m'a raconté sa vocation  
En collant à mes tempes deux guiches ou accroche-cœurs  
Voilà faudra t'faire dépilatif motif  
À la tête du client toi ma sœur ma frange in  
Et ne vends pas la mèche surtout aux intondables  
Zéro poil au caillou chauve qui peut pas pour nous  
Une autre fois veux-tu j'aimerais que tu penses  
Au balayage c'est trop il y a tant de nuances  
Alors réfléchis-y à ta métamorphose  
Trottoir contemplatif je rentre à mon logis  
Là je me fais deux couettes j'attrape des ciseaux  
Et le tour mien est joué ma coupe franche sans un mot.

Valérie ROUZEAU  
*Vrouz*, La Table Ronde, 2012

NDA. Les jeux de mots de coiffeurs ont été glanés ici et là, au gré de mes voyages hexagonaux.

## RONDE

Mon père me veut marier,  
Sauvons-nous, sauvons-nous par les bois et la plaine,  
Mon père me veut marier,  
Petit oiseau, tout vif te lairas-tu lier ?

L 'affaire est sûre : il a du bien.  
Sauvons-nous, sauvons-nous, bouchons-nous les oreilles  
L 'affaire est sûre : il a du bien...  
C 'est un mari... courons, le meilleur ne vaut rien !

Quand il vaudrait son pesant d 'or,  
Qu 'il est lourd, qu 'il est lourd et que je suis légère !  
Quand il vaudrait son pesant d 'or,  
Il aura beau courir, il ne m 'a pas encore !

Malgré ses louis, ses écus,  
Ses sacs de blé, ses sacs de noix, ses sacs de laine,  
Malgré ses louis, ses écus,  
Il ne m 'aura jamais, ni pour moins, ni pour plus.

Qu 'il achète s 'il a de quoi,  
Les bois, la mer, le ciel, les plaines, les montagnes,  
Qu 'il achète s 'il a de quoi,  
Le monde entier plutôt qu 'un seul cheveu de moi !

Laissez-vous mettre à la raison  
Et garder au clapier, hérissons, chats sauvages,  
Laissez-vous mettre à la raison  
Avant qu 'un sot d 'époux m 'enferme en sa maison.

Engraissez-vous au potager,  
Bruyères, houx, myrtils des bois, genêts des landes,  
Engraissez-vous au potager  
Avant qu 'un sot d 'époux ne me donne à manger.

Je suis l 'alouette de Mai  
Qui s 'élance dans le matin à tire d 'ailes,  
Je suis l 'alouette de Mai  
Qui court après son cœur jusqu 'au bout du ciel gai !

J 'y volerai si haut, si haut,  
Que les coqs, les dindons et toute la volaille,  
– j 'y volerai si haut, si haut, –  
S 'ils veulent m 'attraper en seront pour leur saut.

Si haut, si haut dans la chaleur,  
J 'ai peur du ciel, j 'ai peur, j 'ai peur... les dieux sont proches  
Si haut, si haut dans la chaleur,  
Qu 'un éclair tout à coup me brûlera le cœur.

Et, brusque, du désert vermeil,  
Il vient, il vient, il vient !... Hui ! l 'alouette est prise !  
Et, brusque, du désert vermeil,  
Un aigle fou m 'emportera dans le soleil.

Marie NOËL,  
*Les Chansons et les Heures*, Stock, 1935

## LE TERRORISTE, IL REGARDE

La bombe sautera dans le bar à treize heures vingt.  
Il n'est maintenant que treize heures seize.  
Certains auront le temps de sortir.  
Et d'autres d'entrer.

Le terroriste, lui, est déjà de l'autre côté de la rue.  
Cette distance le préserve du mal,  
et puis quelle vue ! Comme au cinéma.

La femme en blouson jaune, elle entre.  
L'homme en lunettes noires, il sort.  
Les gars en jeans, ils causent.  
Treize heures dix-sept et quatre secondes.  
Le plus petit, le veinard, il enfourche son scooter,  
et le plus grand, il entre.

Treize heures dix-sept et quatre secondes.  
La fille, elle arrive un ruban vert dans les cheveux.  
Seulement il y a un bus qui passe, et on ne la voit plus.  
Treize heures dix-huit  
Plus de fille  
Est-elle entrée, l'idiote, ou bien non,  
on verra quand ils auront sorti les corps.

Treize heures dix-neuf.  
Plus personne n'entre.  
Il y a juste un gros chauve qui sort.  
Mais on dirait qu'il fouille encore dans ses poches et  
à treize heures vingt moins dix secondes  
il revient chercher ses misérables gants.

Il est treize heures vingt.  
Le temps, qu'est-ce qu'il traîne.  
Ça doit être maintenant.  
Non, pas encore maintenant.  
Oui, maintenant.  
La bombe, elle saute.

Wisława SZYMBORSKA  
*De la mort sans exagérer,*  
traduit du polonais par Piotr Kaminski, Arthème Fayard, 1996  
(poème daté de 1976)

## CERTAINS AIMENT LA POÉSIE

Certains –  
donc pas tout le monde.  
Même pas la majorité de tout le monde, au contraire.  
Et sans compter les écoles, où on est bien obligé,  
ainsi que les poètes eux-mêmes,  
on n'arrivera pas à plus de deux sur mille.

Aiment –  
mais on aime aussi le petit salé aux lentilles,  
on aime les compliments, et la couleur bleue,  
on aime cette vieille écharpe,  
on aime imposer ses vues,  
on aime caresser le chien.

La poésie –  
seulement qu'est-ce que ça peut bien être.  
Plus d'une réponse vacillante  
fut donnée à cette question.  
Et moi-même je ne sais pas, et je ne sais pas, et je m'y  
accroche  
comme à une rampe salulaire.

Wisława SZYMBORSKA  
*De la mort sans exagérer,*  
traduit du polonais par Piotr Kaminski, Arthème Fayard, 1996

## TROIS MOTS ÉTRANGES

Quand je prononce le mot Avenir,  
sa première syllabe appartient déjà au passé.

Quand je prononce le mot Silence,  
je le détruis.

Quand je prononce le mot Rien,  
je crée une chose qui ne tiendrait dans aucun néant.

Wisława SZYMBORSKA  
*Je ne sais quelles gens,* traduit du polonais par Piotr Kaminski Arthème  
Fayard, 1997

## OPTIONS

J 'aime mieux le cinéma.  
J 'aime mieux les chats.  
J 'aime mieux les chênes de l 'autre côté.  
J 'aime mieux Dickens que Dostoïevski.  
Je m 'aime mieux moi aimant les humains  
que moi aimant l 'humanité.  
J 'aime mieux avoir sur moi une aiguille et du fil.  
J 'aime mieux la couleur verte.  
J 'aime mieux ne pas affirmer  
que la raison est coupable de tout.  
J 'aime mieux les exceptions.  
J 'aime mieux sortir plus tôt.  
J 'aime mieux d 'autres sujets quand je parle aux médecins.  
J 'aime mieux les vieilles images, toutes rayées.  
J 'aime mieux le ridicule d 'écrire des poèmes  
que le ridicule de ne pas en écrire.  
J 'aime mieux en amour des anniversaires pas ronds  
qu 'on peut fêter tous les jours.  
J 'aime mieux les moralistes  
qui ne me promettent rien.  
J 'aime mieux la bonté rusée à celle par trop crédule.  
J 'aime mieux la terre en civil.  
J 'aime mieux les pays conquis que conquérants.  
J 'aime mieux avoir des objections.  
J 'aime mieux l 'enfer du chaos que celui de l 'ordre.  
J 'aime mieux Perrault que les unes des journaux.  
J 'aime mieux les feuilles sans fleurs que les fleurs sans feuilles.  
J 'aime mieux les chiens à la queue non coupée.  
J 'aime mieux les yeux clairs car les miens sont foncés.  
J 'aime mieux les tiroirs.  
J 'aime mieux beaucoup de choses que je n 'ai pas citées.  
J 'aime mieux les zéros en vrac  
que les zéros faisant la queue derrière un chiffre.  
J 'aime mieux le temps des insectes que le temps des étoiles.  
J 'aime mieux toucher du bois.  
J 'aime mieux ne pas demander combien de temps encore,  
ni quand.  
J 'aime mieux prendre en compte jusqu 'à cette hypothèse  
que l 'existence aurait une raison quelconque.

Wisława SZYMBORSKA,  
*Je ne sais quelles gens*, traduit du polonais par Piotr Kaminski, Arthème  
Fayard, 1997

## UNE BONNE JOURNÉE

Ce fut une bonne journée  
On m 'a demandé trois fois le chemin  
1. Un couple de Japonais cherchait l 'Opéra  
Avenue de l 'Opéra  
2. Un provincial cherchait l 'église Notre-Dame-des-Victoires  
Place Notre-Dame-des-Victoires  
3. Une demoiselle cherchait la rue du Général-Delestraint  
À la sortie du métro Porte-de-Saint-Cloud  
Vraiment, ce fut une bonne journée

Jacques ROUBAUD  
*La Forme d 'une ville change plus vite, hélas, que le cœur des humains*  
Gallimard, 1999

## CE QUE DIT LE COCHON

Pour parler, dit le cochon,  
ce que j 'aime c 'est les mots porqs :  
glaviot grumeau gueule grommelle chafouin pacha épluchure  
mâchon moche miches chameau  
empoté chouxgras polisson.  
J 'aime les mots gras et porcins :  
jujube pechblende pépère  
compost lardon chouraver  
bouillaque tambouille couenne  
navet vase chose choucroute.  
Je n 'aime pas trop potiron  
et pas du tout arc-en-ciel.  
Ces bons mots je me les fourre sous le groin  
et ça fait un poème de porq.

Jacques ROUBAUD,  
*Les Animaux de tout le monde*, Ramsay, Paris, 1983

## LE MENU DU BOA

— Monsieur le Boa, que mangerez-vous aujourd 'hui ? des  
petits pois ?  
— Pouah  
— des Noa ?  
— Pouah Pouah  
— Alors sous voulez quoa ?  
— Un turbot – ah ! – un jambonneau – ah  
— un rabot et un robot – ah  
— un lavabo, un escabeau, un koala – ah ! ah !  
et encore quoa ?  
— Troa foa gras d 'oa premier choa.  
— Je voa. Et vous boarez ?  
— Un cocoa avec doa de vodka bien froa. Voa la !  
— Au revoar

Jacques ROUBAUD,  
*Menu, menu*, Gallimard jeunesse, 2000

## DJAMEL

T 'en souviens-tu Djamel quand tu as débarqué  
Les cousins t 'avaient dit qu ' c 'était la terre promise  
On t 'a pris tes papiers on t 'a déshabillé  
T 'as attendu des heures sans même une chemise  
Te souviens-tu Djamel des regards de mépris  
Des autres voyageurs quand tu as pris le train  
Toi tu voulais sourire et tu n 'as pas compris  
Que ' c 'était le commenc 'ement d 'un nouveau quotidien.

Te souviens-tu Djamel du patron de bistrot  
Qui t 'a r 'fusé une bière un jour rue des Abbesses  
Comm ' tu n ' te fâchais pas qu ' tu demandais de l 'eau  
L 'a fait sortir son chien de sous le tiroir caisse  
Te souviens-tu Djamel du soir où tu t 'es fait  
Casser bêt 'ement la gueul ' par une band ' de tondu  
Il y a des beaux quartiers qu 'il vaut mieux éviter  
Quand on n 'est pas comm ' ceux qui possèdent les rues.

Te souviens-tu Djamel des boulots des débuts  
Balayeur éboueur manœuvre sur les chantiers  
Et la gamelle froide et la chambre exigüe  
Te voilà installé mais tout n 'a pas changé  
Maint 'nant tu sais Djamel quand tu passes au péage  
D 'une autorout ' que tu vas te faire arrêter  
Les flics c 'est bien connu respectent les usages  
L 'usag ' veut qu 'on contrôle plutôt les gens bronzés.

Mais tu verrais Djamel si tu venais chez moi  
Le temps qu 'il te faudrait pour passer la frontière  
Avec tes cheveux longs ton accent de là-bas.  
Faut dire que tu n 'as pas l 'allure d 'un homm ' d 'affaires  
On pourrait continuer Djamel t 'en souviens-tu  
Les sarcasmes des filles la haine des parents  
Ce que je voulais dire c 'est simplement salut  
À toi et à tous ceux que l 'on dit différents.

Ce que je voulais dire c 'est simplement salut  
À toi et à tous ceux que l 'on dit différents.

Michel BÜHLER (auteur, compositeur, interprète et instituteur),  
album *Rue de la Roquette*, 1997

[https://www.youtube.com/watch?v=fHpM\\_h7wuaE](https://www.youtube.com/watch?v=fHpM_h7wuaE)

## SANS FRONTIÈRES FIXES

Bienheureux les fleuves  
qui n'ont pas de frontières  
et bienheureux les vents  
qui sautent les murailles :  
ils sont du pays où ils respirent

bienheureuse la nuit,  
que partout on accueille  
comme une amie de toujours  
et bienheureux le hêtre  
qui partage son hasard  
avec le tremble et l'églantier

Ah, faites-moi un homme  
comme une rivière  
comme un vent comme un arbre  
jouissant du droit du ciel  
citoyen du songe où son regard se pose

Jean-Pierre SIMÉON,  
dans *101 poèmes et quelques contre le racisme*,  
anthologie collective, Le Temps des cerises, 1998,  
repris dans le recueil personnel intitulé *Sans frontières fixes*, Cheyne, 2001.

Ce texte a été adapté, mis en musique et interprété par Michèle Bernard dans sa  
chanson « Arrachez tous les drapeaux », album pour enfants (« 12 chansons pour la  
planète ») *Monsieur je m'en fous* 2008.

## DANS LE JARDIN DE BELLA

(extraits)

Chaque jour, c'est chaque jour  
la même chose, c'est chaque jour  
autre chose, chaque jour, la mésange  
sur la branche du cerisier,  
la même, une autre, la mésange  
sur la même branche du cerisier,  
sur une autre branche du cerisier,  
chaque jour, c'est chaque jour  
le même jour et un autre jour.  
Comme demain depuis toujours.

\*\*\*

Dans le jardin, il n'y a pas  
de penseur, de nymphe, de poète,  
il n'y a pas de nymphette,  
de bimbo, de dryade, de pin-up,  
ni non plus de lune d'eau,  
de dromadaire, ni non plus  
de gentleman farmer, ni  
même de jardinier à chapeau  
de paille italien, gants de peau.  
C'est évasif un jardin la nuit.

Dominique JOUBERT,  
dans *Dans la lune* n° 3, janvier 2005

## AU FEU

— Au feu !...  
— Aufeu!  
— Aufeu  
— Aufe  
— Auf  
— Au  
— A

Pierre ÉTAIX,  
dans *Le Tireur de langue, anthologie de poèmes insolites, étonnants ou carrément drôles*, Rue du monde,

## AVANT-DERNIÈRES VOLONTÉS (extrait)

Je lègue à la science qui en a tellement besoin  
ma tête chercheuse avec sa cervelle d 'oiseau  
et sa suite dans les idées -  
mon nez creux et mes oreilles attentives un  
œil de bœuf, l 'autre de perdrix,  
ma bouche d 'incendie aux baisers de feu,  
ma langue maternelle ainsi que  
la moitié de mon cœur aimant et  
l 'autre d 'artichaut.

Pierre ÉTAIX,  
*Textes et texte Étaix*, nouvelle édition augmentée, Le cherche midi, 2012.

## LA CUEILLETTE DES FRAISES

Un jour un homme est venu  
avec un drôle de vase nous demander  
s 'il pouvait répandre les cendres de sa mère  
dans la lumière poussiéreuse qui gisait  
entre les rayons de Red Gauntlet.

Alors nous avons cueilli des fraises  
comme si une vieille femme était  
avec nous à genoux sur cette côte ensoleillée  
et regardait nos fruits joufflus peu à peu remplir  
nos paniers, lorgnait les plus appétissants,

se jetait sur chaque brin de paille, limace, trou de bec  
que nos mains jeunes et vives n 'avaient pas remarqués,  
lisait le poids des fruits par-dessus notre épaule  
jusqu 'à ce que le fermier crie : « C 'est l 'heure ! »  
et que nous poursuivions à pied  
plus loin que le vent ne puisse l 'envoler.

Susan WICKS,  
traduction de l 'autrice avec Valérie Rouzeau *alias* Sardine Robinson,  
dans *Dans la lune* n° 7, juillet 2006

## IL M 'A DIT

Il m 'a dit :  
Ma race est la race jaune.  
J 'ai répondu :  
Je suis de ta race.

Il m 'a dit :  
Ma race est la race noire.  
J 'ai répondu :  
Je suis de ta race.

Il m 'a dit :  
Ma race est la race blanche.  
J 'ai répondu :  
Je suis de ta race ;

car mon soleil fut l 'étoile jaune  
car je suis enveloppé de nuit ;  
car mon âme, comme la pierre de la loi  
est blanche.

Edmond JABÈS,  
*Le Livre de Yukel*, Gallimard, 1964  
et dans *Art contre/against apartheid*,  
Les artistes du monde contre l 'apartheid, 1983.

## BIOGRAFFRIE, VITE (impromptu)

D 'abord ce fut cette pluie  
    quelle  
    pluie – oh si  
    hésitante zig  
    /  
    zag à force  
de disperser ses forces  
en incompréhensible morse

(ainsi  
quasi djà  
la vie)

savoir si ça va pas tout  
    ça  
tomber sur nous boum et pas

un cri

Christian PRIGENT avec Philippe BOUTIBONNES,  
dans *Dans la lune* n° 7, juillet 2006

Ce n 'est qu 'au jeu de cartes  
que les couleurs m 'importent

Ou au jardin  
pour commenter les parfums

Ou avec mes chats  
pour commenter leurs noms

Avec les humains  
je suis daltonien.

Michel BESNIER,  
dans *101 poèmes et quelques contre le racisme*,  
anthologie collective, Le Temps des cerises, 1998

Pas ce soir écrire un  
un poème si j 'aime si  
si je suis joyeux

je ferai un poème demain  
à mon ventre enflé  
au vin qui déchire.

Olivier BOURDELIER,  
*Un oiseau compliqué*, Tarabuste, 2008

Trois cailloux dans mon sac  
je les montre à la grive  
elle chante trois fois

J 'ai remis mes cailloux  
dans mon sac et merci  
merci merci la grive.

Olivier BOURDELIER,  
dans *Dans la lune* n° 2, septembre 2004,  
et dans *Un oiseau compliqué*, Tarabuste, 2008

## IMAGES

### I

Un jour, à Kharkow, dans un quartier populaire  
(Ô cette Russie méridionale, où toutes les femmes  
Avec leur châle blanc sur la tête, ont des airs de Madone !),  
Je vis une jeune femme revenir de la fontaine,  
Portant, à la mode de là-bas, comme du temps d 'Ovide,  
Deux seaux suspendus aux extrémités d 'un bois  
En équilibre sur le cou et les épaules.  
Et je vis un enfant en haillons s 'approcher d 'elle et lui parler.  
Alors, inclinant aimablement son corps à droite,  
Elle fit en sorte que le seau plein d 'eau pure touchât le pavé  
Au niveau des lèvres de l 'enfant qui s 'était mis à genoux  
pour boire.

### II

Un matin, à Rotterdam, sur le quai des Boompjes  
(C 'était le 18 septembre 1900, vers huit heures),  
J 'observais deux jeunes filles qui se rendaient à leurs  
ateliers ;  
Et en face d 'un des grands ponts de fer, elles se dirent au  
revoir,  
Leurs routes n 'étant pas les mêmes.  
Elles s 'embrassent tendrement ; leurs mains tremblantes  
Voulaient et ne voulaient pas se séparer ; leurs bouches  
S 'éloignaient douloureusement pour se rapprocher aussitôt  
Tandis que leurs yeux fixes se contemplaient...  
Ainsi elles se tinrent un long moment tout près l 'une de l  
'autre,  
Debout et immobiles au milieu des passants affairés,  
Tandis que les remorqueurs grondaient sur le fleuve,  
Et que des trains manœuvraient en sifflant sur les ponts de fer.

### III

Entre Cordoue et Séville

Est une petite station, où, sans raisons apparente,  
Le Sud-Express s 'arrête toujours.  
En vain le voyageur cherche des yeux un village  
Au delà de cette petite gare endormie sous les eucalyptus.  
Il ne voit que la campagne andalouse : verte et dorée.  
Pourtant de l 'autre côté de la voie, en face,  
Il y a une hutte faite de branchages noircis et de terre.  
Eu au bruit du train une marmaille loqueteuse en sort.  
La sœur aînée les précède, et s 'avance tout près du quai,  
Et, sans dire un mot, mais en souriant,  
Elle danse pour avoir des sous.  
Ses pieds dans la poussière paraissent noirs ;  
Son visage obscur et sale est sans beauté ;  
Elle danse, et par les larges trous de sa jupe couleur de cendre,  
On voit, nues, s 'agiter ses cuisses maigres,  
Et rouler son petit ventre jaune ;  
Et chaque fois pour cela, quelques messieurs ricanent,

Dans l'odeur des cigares, au wagon-restaurant...

*Post-scriptum*

Ô mon Dieu, ne sera-t-il jamais possible  
Que je connaisse cette douce femme, là-bas, en Petite-Russie,  
Et ces deux amies de Rotterdam,  
Et la jeune mendicante d'Andalousie  
Et que je me lie avec elles  
D'une indissoluble amitié  
(Hélas, elles ne liront pas ces poèmes,  
Elles ne sauront ni mon nom, ni la tendresse de mon cœur ;  
Et pourtant elles existent, elles vivent *maintenant*.)  
Ne sera-t-il jamais possible que cette grande joie me soit  
donnée,  
De les connaître  
Car je ne sais pourquoi, mon Dieu, il me semble qu'avec elles  
quatre,  
Je pourrais conquérir un monde !

Valery LARBAUD  
*Les Poésies de A.O. Barnabooth, 1923*

Tu ne prends pas l'ascenseur remarques-tu  
il y a tant de poussière dans l'escalier  
non, pas l'ascenseur  
je n'aime pas me sentir enfermée  
j'ai une peur panique d'étouffer  
je me souviens grand-mère  
était asthmatique  
elle revenait de loin d'un pays qui n'a pas de nom  
du fin fond de l'abîme peut-être  
de l'inconcevable à coup sûr et elle prononçait d'étranges  
paroles  
des paroles suffoquées  
Je suis issue d'un peuple qui fut asphyxié dans certaines  
chambres de l'Europe  
des cellules hermétiquement closes étaient emplies de gaz  
les murs portent encore les traces des ongles des suppliciés  
qui labourèrent le béton de leurs doigts  
À Varsovie dans le quartier chic et très paisible de Rozbrat  
je me souviens  
grand-mère ses crises d'asthme les pas du médecin  
l'affolement de grand-père qui n'était pas mon grand-père  
car grand-père avait disparu dans l'une de ces cellules  
hermétiquement closes  
puis il n'en était resté que des cendres mêlées à la terre de  
Pologne  
je me souviens  
les paroles suffoquées  
il fait gris un peu froid moins que d'habitude à Varsovie en  
février  
dans la cage d'escalier je passe le doigt sur la poussière de la  
rampe  
et j'ouvre la fenêtre

Myriam NOWICKA,  
dans la revue *Babel heureuse* n° 1, mars 2017

## JOSÉPHINE

Qu'est-ce que je vais faire à manger  
se demande la mère  
hier déjà  
la question s'est posée  
devant moi  
avec sa tête têtue  
elle me montrait les dents  
avant hier aussi  
et encore avant  
et depuis des siècles  
qu'est-ce que je fais à manger  
et demain  
il ne faut pas penser à demain  
aujourd'hui  
c'est aujourd'hui  
la question

que faire à manger  
du cheval ?  
de la salade d'érable au vinaigre ?  
des pommes de terre en robe du soir ?  
des animaux frais cuits au haut-fourneau ?  
de la purée de charbon ardent ?  
mon dieu  
mon dieu  
délivrez-moi  
de la question  
moi qui n'ai pas faim  
laissez-moi faire du parachute  
là-haut  
pas de fourneau  
pas de question  
à la sortie de l'avion  
je suis une plume  
que bercent  
les courants d'air  
comme tout est petit sur la terre !  
la cuisinière  
le cheval en salade  
les pommes du soir  
je suis si légère  
moi qui n'ai pas faim  
loin loin  
mon mari  
mes enfants  
têtes renversées me regardent en riant  
  
jamais ne retoucherai terre.

Christiane VESCHAMBRE,  
dans *Dans la lune* n° 2, septembre 2004

## À SAVOIR

savez-vous que je n'ai aucune formation professionnelle  
savez-vous que j'étais très bonne en saut en hauteur  
savez-vous que j'ai appris la danse et le piano au conservatoire

savez-vous que je ne sais pas chanter  
savez-vous qu'un de mes grands-pères était casseur  
savez-vous que j'ai un second prénom  
savez-vous que je ne sais pas m'occuper des plantes vertes  
savez-vous que je chausse du 37,5  
savez-vous que je ne pratique aucune activité sportive  
savez-vous que je bois du vin blanc à l'apéritif  
savez-vous que je ne m'y connais pas en électricité  
savez-vous que je ne prends jamais les transports en commun  
savez-vous que je suis capable de faire deux choses à la fois  
savez-vous que je change de serviette de toilette une fois par semaine

savez-vous que je vais rarement au restaurant  
savez-vous que je pars rarement en vacances  
savez-vous que je sors rarement le soir  
savez-vous que je n'ai pas de passe-temps  
savez-vous que je possède trente paires de chaussures  
savez-vous que je ne vais pas chez le coiffeur  
savez-vous que je passe mes soirées devant le feu  
savez-vous que je n'ouvre jamais la porte si l'on sonne à l'improviste

savez-vous que je n'aime pas les œufs  
savez-vous que je ne cuisine pas au micro-onde  
savez-vous que je suis salariée  
savez-vous que je ne sais pas tricoter  
savez-vous que je ne prends jamais de sandwich à la mayonnaise

savez-vous que je préfère les disques vinyles aux CD  
savez-vous que je ne suis pas mariée  
savez-vous que j'ai posé moi-même mes rideaux  
savez-vous que j'aime la pêche à pied  
savez-vous que je peux manger des crevettes au petit déjeuner  
savez-vous que je me lève à 7 h 45  
savez-vous que je lis mon horoscope  
savez-vous que j'aime faire la cuisine  
savez-vous que je voyage peu  
savez-vous que je fais mes courses au marché  
savez-vous que j'aime aller dans les bistros  
savez-vous que j'aime qu'on me raconte des histoires  
savez-vous que je fais le ménage une fois par semaine  
savez-vous que je ne sucre jamais mon café  
savez-vous que je bois du thé au petit déjeuner  
savez-vous que je possède 4 tableaux de mon arrière-grand-mère

savez-vous que j'écoute du jazz  
savez-vous que j'adore George Ben

Isabelle JELEN  
dans la revue *Gare maritime*, 2006

Souvent je m'occupe dans la cuisine  
préparant une soupe aux cinq légumes  
un pot-au-feu (avec os à moëlle)  
un gratin de potiron ou des pois chiches bouquet garni  
(par exemple)

Souvent c'est au soir de journées  
où ville turbin hypocrisies sociales  
m'ont assombri contaminé laminé :  
ainsi je récupère quelque énergie quelque goût  
des choses simples des certitudes élémentaires

Souvent aussi je me souviens de la terre sacrée  
de la colline de la vallée de la ferme de tant de vies passées  
de siècles en millénaires ainsi revient le firmament des mystères  
les rivières enchantées les grottes magiques les gigots  
d'agneaux ou de taureaux  
sacrifiés dans le feu crépitant de la scène originelle

sans même m'en rendre compte en rêvant en fredonnant  
épluchant avec l'économe les patates de Carrefour  
je retrouve **le sens de la cuisine**

Daniel BIGA  
*Détache-toi de ton cadavre*, Tarabuste Éditeur, 1998

Demande lui ce qu'il a mangé  
à midi, ma mère me sssssss  
à l'oreille. Pour dissimuler ma  
détresse face à ta confusion,  
je pose la question.  
Des perr-oq-uets et des car-ottes  
tu ânottes de ton lit d'hôpital  
et toute la famille applaudit tes  
premiers mots articulés depuis  
l'attaque cérébrale. Fier, tu nous  
fais des grimaces.  
Seul le serrement de ton unique  
main valide m'envoie  
un SOS désespéré.

Patricia NOLAN,  
dans *Dans la lune* n° 8, décembre 2006

## UNE SOURIS VERTE

Une souris verte  
Qui courait dans l'herbe  
Je l'attrape par la queue,  
Je la montre à ces messieurs  
Ces messieurs me disent :  
*Trempez-la dans l'huile,*  
*Trempez-la dans l'eau,*  
*Ça fera un escargot*  
*Tout chaud.*  
Je la mets dans un tiroir  
Elle me dit qu'il fait trop noir  
Je la mets dans mon chapeau,  
Elle me dit qu'il fait trop chaud  
Je la mets dans ma culotte,  
Elle me fait trois petites crottes.

Chanson enfantine anonyme,  
XVIII<sup>e</sup> siècle ou fin XVII<sup>e</sup>

## PROCNÉ

Toute une journée  
à l'ombre des oiseaux  
sur ma tête :  
une couronne  
de corètes du Japon  
dans le pommier  
au tronc fendu :  
un secret

.....  
L'eau coule  
du ruisseau  
Procné  
chante  
sa voix  
est  
celle de l'hirondelle

.....  
J'ai acheté  
un couteau neuf  
la pluie  
est tombée  
dans ma bouche  
et  
le poisson  
s'est enfoncé

Denise LE DANTEC,  
dans la revue *Babel heureuse* n° 1, mars 2017

## LIMERICKS INÉDITS

Sans pieds sans dents sans tête  
Je vieillis dans l'assiette  
Le plafond me mange  
Le volcan éteint me démange  
Seuls les clous ont une tête

Je suis le roi des ramoneurs  
Dit un vieux rat à sa petite sœur  
Je m'enfonçe dans les trous noirs  
Puis ressurgis couvert de gloire  
Vive le roi des ramoneurs

Un vieillard de cent ans  
Se promène sans dents  
Ça fait rire un bossu  
Qui se pisser dessus  
Peut-on vivre sans dents

Car je suis l'ange du Bizarre  
Ainsi dit la queue d'un homard  
Les homards dansent le quadrille  
En bousculant les jeux de quilles  
La vie est banale et bizarre

Un mouton rond comme un pommier  
Rumine une herbe ensorcelée  
Levant les vagues de l'océan  
Jusqu'au sommet de tous les temps  
Dormons à l'ombre du pommier

Dans le ventre d'une baleine  
Jonas découvre l'univers  
Universel il fume sa pipe  
En proférant des prophéties  
Écoutons chanter les baleines

Un rat mange du gruyère  
Au fin fond d'un frigidaire  
Attrapons-le par la queue  
Cuisons-le à petit feu  
Taisez-vous trous de gruyère

Le pissenlit aime à pousser  
Dans les coins vagues et désolés  
Quand il rencontre le chiendent  
Alors c'est la joie du néant  
Et les trains roulent dans le poussier

Les corbeaux labourent les plaines  
D'amour obscur notre âme est pleine  
Par temps sombre et mélancolique  
On aime se blottir dans les plis  
Les trains déraillent au bout des plaines

Christian BACHELIN,  
dans *Dans la lune* n° 1, mai 2004

Rue d'Aligre, rue des pommes  
l'hiver a pris ses quartiers  
quartier d'Aligre, de pomme  
et des passants vont, à pied  
par le rue qui les y somme.

À leurs étals, beaucoup d'hommes  
peu de bruit font et, altiers  
altiers leurs étals, leurs pommes  
arrêtent qui vont à pied  
chaque passant, ou tout comme.

Sur le marché et ses pommes  
l'hiver, aller, qui leur sied ;  
sied au marché qui le nomme  
son nom d'Aligre-quartier  
avec, sur étals, des pommes.

.....  
**(14/12/04) (fin de matinée)**

*Peu de passants. Aucun véhicule à moteur en marche et qui attire l'attention (à l'exception d'un seul).  
Des pommes disposées en pyramides sur les étals. Donnent envie de s'approcher : le calme apparent, la tranquillité impassible des visages.*

.....  
**? De l'habitation, il faut avancer vers le centre de la ville pour les commissions. Se tient là un marché de produits frais.**

Christophe LAMIOT ENOS,  
dans *Dans la lune* n° 8, décembre 2006

On dirait qu'ils vont bouger  
ces tout petits avocats  
tout petits dans la rue d'A.  
Les peaux qu'on veut caresser  
sont de deux couleurs –

une pour mûr, l'autre pas  
avance un vendeur (allez,  
n'hésitez pas, choisissez  
vous-même. Madame, là  
suivant votre cœur).

Caresser sans se presser  
bel hiver, sept avocats  
on le peut, dans la rue d'A.  
ce matin et, sans tarder  
en suivant son cœur.

.....  
**(14/12/04) (peu après, toujours en suivant)**

*Achat de sept petits avocats, au marché d'Aligre.*

.....  
**? Spécialité du lieu, les avocats ?**

Christophe LAMIOT ENOS,  
dans *Dans la lune* n° 8, décembre 2006

## LE SECRET

Sur le chemin près du bois  
J'ai trouvé tout un trésor :  
Une coquille de noix  
Une sauterelle en or  
Un arc-en-ciel qu'était mort.

À personne je n'ai rien dit  
Dans ma main je les ai pris  
Et je l'ai tenue fermée  
Fermée jusqu'à l'étrangler  
Du lundi au samedi.

Le dimanche l'ai rouverte  
Mais il n'y avait plus rien !  
Et j'ai raconté au chien  
Couché dans sa niche verte  
Comme j'avais du chagrin.

Il m'a dit sans aboyer :  
« Cette nuit, tu vas rêver. »  
La nuit, il faisait si noir  
Que j'ai cru à une histoire  
Et que tout était perdu.

Mais d'un seul coup j'ai bien vu  
Un navire dans le ciel  
Traîné par une sauterelle  
Sur des vagues d'arc-en-ciel !

René de OBALDIA,  
*Innocentines*, Grasset, 1969

## C'EST JUSTE POUR DIRE

J'ai mangé  
les prunes  
qui étaient dans  
le bac du frigo

et que  
probablement  
tu gardais  
pour ton petit-déjeuner

Pardonne-moi  
elles étaient délicieuses  
si douces  
et si fraîches

William Carlos WILLIAMS,  
1934, dans *The Collected Poems : volume I, 1909-1939*,  
New Directions Publishing Corporation, 1938,  
traduction par Monia Courchet et Bernard Bretonnière, inédite.

## BREF DIALOGUE SUR LA POÉSIE CONTEMPORAINE

Je t'ai demandé : « que penses-tu de l'évolution de la poésie contemporaine en France ? »

Tu m'as répondu : « goûte et dis-moi s'il y a assez de menthe dans le taboulé. »

J'ai goûté – j'ai remarqué : « c'est un peu fade ! »

« Voilà ! as-tu simplement dit.

## SECOND DIALOGUE LACONIQUE SUR LE MÊME SUJET

Je t'ai demandé : « que penses-tu de l'évolution de la poésie contemporaine ? »

Tu m'as répondu : « goûte et dis-moi s'il y a assez de coriandre et d'épices dans le tajine. »

J'ai goûté – j'ai remarqué : « MMMmmum ! Super goûteux ! »

« C'est bien » as-tu simplement fait.

Daniel BIGA  
dans *Calendrier de la poésie francophone 2009*,  
Alhambra publishing

Le lapin rose de ma fille est assis sur la fenêtre du crépuscule.  
« Salut », me dit-il en entrant. Je le remercie d'un coup d'aile.  
Un chien qui passe remue l'oreille... Soir d'été.

Jean-Claude MARTIN  
*Le Tour de la question*  
le dé bleu & Le Noroît, 1990

Rien n'est plus doux qu'un matin de printemps, quand l'aube est  
un linge frais sur le visage, un habit neuf. Que le but soit  
incertain, l'après-midi avortée important peu. Demain sera une  
autre chance, un autre lieu. Rien n'est plus doux que de renaître.

Jean-Claude MARTIN  
*Le Tour de la question*  
le dé bleu & Le Noroît, 1990

## TON CHRIST EST JUIF

Ton Christ est juif  
Ta voiture est japonaise  
Ton couscous est algérien  
Ta démocratie est grecque  
Ton café est brésilien  
Ton chianti est italien  
Et tu reproches à ton voisin d'être un étranger

Ta montre est suisse  
Ta chemise est indienne  
Ta radio est coréenne  
Tes vacances sont tunisiennes  
Tes chiffres sont arabes  
Ton écriture est latine  
Et tu reproches à ton voisin d'être un étranger

Tes figues sont turques  
Tes bananes viennent du Cameroun  
Ton saumon vient de Norvège  
Ton Tchantchès vient de Liège  
Uilenspiegel vient de Damme  
Du Zaïre vient ton tam-tam  
Et tu reproches à ton voisin d'être un étranger

Tes citrons viennent du Maroc  
Tes litchis de Madagascar  
Tes piments du Sénégal  
Tes mangues viennent du Bangui  
Tes noix d' coco d' Côte d'Ivoire  
Tes ananas d' Californie  
Et tu reproches à ton voisin d'être un étranger

Ta vodka vient de Russie  
Ta bière de Rhénanie  
Tes oranges d' Australie  
Tes dattes de Tunisie  
Ton Gulf-Stream vient des Antilles  
Tes pommes de Poméranie  
Et tu reproches à ton voisin d'être un étranger

Ton djembé vient de Douala  
Ton gingembre vient d'Ouganda  
Ton boubou vient d' Tombouctou  
Tes avocats du Nigéria  
Tes asperges viennent du Chili  
Ton ginseng vient d' chez Li Peng  
Et tu reproches à ton voisin d'être un étranger

Julos BEAUCARNE  
chanson recueillie dans l'album *Vingt ans depuis quarante ans*, 1997

## DEREK

Derek est tout bleu  
c'est un oiseau tombé du ciel  
pas un oiseau tombé du nid  
un oiseau tombé du ciel  
il n'a pas compris  
quand il s'est éveillé  
dans l'herbe verte  
et jaune aussi  
lui qui était en bleu  
qui n'avait que ça en tête  
son bleu  
celui du ciel  
Derek n'a pas compris  
qui il était et pourquoi là  
debout et bleu dans l'herbe verte  
et jaune aussi

## LE NOM DE LA BALEINE C'EST CLARISSE

écoutez  
écoutez chanter  
(la baleine)  
voyez l'eau qui bouge  
voyez la baleine)

Éric SAUTOU,  
dans *Dans la lune* n° 12, avril 2008

## L'AMI JEAN

À *Christiane Gagnault*.

Bonjour, je sors de ma baleine  
Comme Jonas tous les matins  
Et je respire à longue haleine  
Le thym, le serpolet, le thym.

Je respire avec l'ineffable,  
Le thym, le serpolet, le thym.  
Ainsi font les petits lapins  
Qui trottent si doux dans ses fables.

Oui, Jean, tu me fais respirer  
Par tes saisons, par tes aurores  
En de si françaises durées  
Que je respire mieux encore !

Il n'en sait rien, Jean se promène  
Dans ses serpolets infinis.  
Il n'en sait rien, il dort parmi  
Les surnaturelles garennes.

Mais je suis vraiment un ami  
Profond de Jean de La Fontaine.

NORGE  
« La Belle Saison », dans *Poésies 1923-1988*, Poésie/Gallimard, 1990

## LE LOUP ET L'AGNEAU

La raison du plus fort est toujours la meilleure :  
Nous l'allons montrer tout à l'heure.  
Un Agneau se désaltérait  
Dans le courant d'une onde pure.  
Un Loup survient à jeun qui cherchait aventure,  
Et que la faim en ces lieux attirait.  
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?  
Dit cet animal plein de rage :  
Tu seras châtié de ta témérité.  
— Sire, répond l'Agneau, que votre Majesté  
Ne se mette pas en colère ;  
Mais plutôt qu'elle considère  
Que je me vas désaltérant  
Dans le courant,  
Plus de vingt pas au-dessous d'Elle,  
Et que par conséquent, en aucune façon,  
Je ne puis troubler sa boisson.  
— Tu la troubles, reprit cette bête cruelle,  
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.  
— Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?  
Reprit l'Agneau, je tâte encor ma mère.  
— Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.  
— Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens :  
Car vous ne m'épargnez guère,  
Vous, vos bergers, et vos chiens.  
On me l'a dit : il faut que je me venge.  
Là-dessus, au fond des forêts  
Le Loup l'emporte, et puis le mange,  
Sans autre forme de procès.

Jean de LA FONTAINE,  
*Fables*, premier recueil, 1668

Cette fable est inspirée de celle de Phèdre.

## TROP BÊTE

Il y avait, dans ce coin du monde,  
Un homme grand, très grand ;  
Si haut de taille qu'on ne voyait pas sa tête ;  
Là-dessus, au fond des forêts  
Le Loup l'emporte, et puis le mange,  
Sans autre forme de procès.  
C'est là qu'on découvrit le corps  
Il gisait au pied d'un arbre  
Pareil à un homme endormi.

Edmond JABÈS  
*(Petites poésies pour jours de pluie et de soleil,*  
Gallimard, 1991),  
Jean de LA FONTAINE  
et François RANNOU  
*(Rapt, La Nerthe, décembre 2013)*  
repris par Didier CAHEN

dans *Le Monde des livres*, chronique mensuelle « TransPoésie »

## TOUT SIMPLEMENT

Imagine un livre, un petit livre  
Dont les mots seraient recouverts un par un  
De tout petits cailloux

La tête inspire en premier le sens au mot  
Le corps s'efforce de suivre la pensée  
De répéter les gestes, de renforcer les muscles

Déjà captif de la page  
Le poème trébuche, rejette la fixité de l'absence  
S'enlise dans la danse illusoire d'un nuage

Didier CAHEN,  
dans *Le Monde des livres*,  
chronique mensuelle « TransPoésie », 14 mars 2014

Ce poème « nouveau » est composé à partir de trois séries de vers choisis par l'auteur « nouveau » dans trois livres différents : *Brouillons* de Rachel Blau Duplessis ; *Kosice Marseille un échange de poésie contemporaine*, anthologie de poèmes de trois auteurs français et trois auteurs slovaques ; et *Par la fissure de mes mots* d'Evelyne Trouillot.

Si les vaches partaient en vacances  
elles iraient voir le Mont-Blanc  
et visiteraient Paris la Tour Eiffel et le Moulin-Rouge  
ou peut-être diraient :  
Non, nous sommes si bien  
à regarder les boutons d'or.  
Les vacances c'est pour les hommes.  
Nous ne voulons rien que le ciel  
et un coin d'herbe  
pour abriter nos yeux.

Dominique CAGNARD,  
*Une vache dans ma chambre*, Møtus, 2008

J'aime les gens qui connaissent le nom des étoiles  
Celui des brins d'herbe, des fleurs, des plantes, des arbres  
J'aime les gens érudits qui disent qu'ils ne savent rien.  
Les terrasses de café au soleil.

J'aime les exceptions aux règles de grammaire,  
La modestie des sportifs de haut niveau  
Le café liégeois.  
J'aime trouver de l'aspirine quand j'ai la migraine. [...]

J'aime me souvenir de mes rêves.  
J'aime le champagne brut,  
Le choc des silex,  
Les châteaux de la Loire.

Bruno RUIZ,  
*J'aime*, N&B, 1995,  
réédition Ithaque, collection « Les Lettres d'Ulysse », 2004

## LA NUIT

la nuit ceux qui travaillent on  
ne les voit pas nous  
les gens du jour

on sait seulement qu'on peut  
acheter le pain le matin à six heures  
quand l'hiver glace la rue

et qu'il est bon ce pain  
chaud  
de la nuit

\*\*\*

on ne dort pas

on trie on écrit on pétrit on assemble  
on veille on roule on bosse on attend  
qu'au bas du ciel revienne  
comme trembloter du blanc

le poème aussi est  
façon de voir venir  
du fond du sombre  
les mots comme un ciel d'aube

Antoine ÉMAZ,  
Poème commandé par Le Printemps des poètes 2008, lu par l'auteur sur  
France Inter dans l'émission « Sous les étoiles exactement ». Une forme plus  
longue, et sous le titre « Sous les étoiles exactement », a été publiée dans  
l'anthologie *À poèmes ouverts : 50 poètes français d'aujourd'hui présentés  
par Le Printemps des poètes*, préface de Jean-Pierre Siméon, Éditions du  
Seuil, « Points Poésie », 2008.

nous jouons  
au ping-pong  
dix douze  
je perds  
quinze treize  
je gagne

soudain  
il me demande  
quand est-ce que tu vas  
mourir ?

vingt vingt-et-un  
il gagne  
puis il prend  
son ballon  
sans attendre  
ma réponse

Christian GARAUD,  
« Tu est là ? » dans *Dans la lune* n° 12, avril 2008

**BIENTÔT PÂQUES**  
**POUR 1,10 € UN LAPIN VÊTU D'ALU BRILLANT**

je mange le chocolat comme les enfants comme s'il n'y avait de fin au chocolat que dans l'aluminium et aucune autre raison au monde d'arrêter que la fin du chocolat

quand il s'agit de chocolat je ne crains ni les kilos ni le diabète ni les indigestions ni les particules de Parkinson transmises par l'aluminium

en matière de chocolat, je ne connais d'autre loi que celle du chocolat

mais je t'en aurai laissé une oreille si seulement j'avais su que tu viendrais récupérer ton fer à repasser ce midi

les déménagements, c'est pas une science exacte

Fanny CHIARELLO,  
*La Fin du chocolat,*  
Les Carnets du Dessert de Lune, 2005

**GÉNÉRATION OUVERTURES FACILES**

la jeune femme toque sur le melon comme si elle s'attendait à ce qu'il s'ouvre,

lui propose un café et un bout de divan  
avec un coussin en prime  
mais il ne le fait pas alors elle le soulève et  
lui renifle son  
trou du cul tout vert  
d'une narine experte  
puis elle passe au melon suivant

moi j'en choisis un qui n'a pas trop une peau d'iguane

Fanny CHIARELLO,  
*La Fin du chocolat,*  
Les Carnets du Dessert de Lune, 2005

**À MES PARENTS**

Je meurs d'amour quand vous êtes loin de moi  
Je meurs d'ennui quand vous êtes près de moi  
J' comprends pas, j' comprends pas, j' comprends pas  
C' qui s' passe, là !

J' voudrais qu' vous soyez là,  
Quand vous êtes là  
J' voudrais pas.

J' sais pas où ça va pas  
Si c'est là ou là ou là  
Hou la la !

André SCHETRITT  
*Eux autres, moi-je et le monde,* Donner à voir, 2005

## LES GENS DU VOYAGE

Il traverse et le temps et l'espace  
Ses mains voltigent et puis s'effacent  
Regarde l'enfant sauvage  
On dit qu'il n'a pas d'âge

IL fuit  
Et sa maison le suit  
Il parle  
Et mon cœur fait du bruit  
Il chante  
Et la chanson c'est lui

Il est libre comme nous  
Quand nous vivions debout  
Il pleure  
Qu'on soit des enfants sages  
Il part  
Et nous faisons naufrage

On dit qu'il est né là sur le rivage  
Où se pavane le fleuve des gens du voyage.

André SCHETRITT  
*Eux autres, moi-je et le monde*, Donner à voir, 2005

## CHAQUE VISAGE EST UN MIRACLE

Un enfant noir, à la peau noire, aux yeux noirs, aux cheveux crépus ou frisés, est un enfant.

Un enfant blanc, à la peau rose, aux yeux bleus ou verts, aux cheveux blonds et raides, est un enfant.

L'un et l'autre, le noir et le blanc, ont le même sourire quand une main leur caresse le visage, quand on les regarde avec amour et leur parle avec tendresse. Ils verseront les mêmes larmes si on les contrarie, si on leur fait mal. [...]

Il n'existe pas deux visages absolument identiques. Chaque visage est un miracle. Parce qu'il est unique. Deux visages peuvent se ressembler ; ils ne seront jamais tout à fait les mêmes. La vie est justement ce miracle, ce mouvement permanent et changeant et qui ne reproduit jamais le même visage. [...]

Vivre ensemble est une aventure où l'amour, l'amitié est une belle rencontre avec ce qui n'est pas moi, avec ce qui est toujours différent de moi et qui m'enrichit.

Tahar BEN JELLOUN,  
« Éloge de la différence » dans *Mots et merveilles 3*,  
anthologie collective, Magnard, 1984.

## LE BAISER

Papa a embrassé une femme  
Devant moi  
Son amoureuse.  
Les amoureux s'embrassent  
sur la bouche, c'est normal.  
Mais leur baiser m'a donné  
mal au cœur.  
Pas au ventre, à la gorge  
ou aux yeux.  
Au cœur.  
Au cœur parce que c'est l'endroit  
de l'amour.  
Je ne veux pas que papa soit  
amoureux.  
Je ne veux pas que papa embrasse  
une autre femme.  
Papa et maman ne s'embrassaient  
plus.  
Mais je ne veux pas qu'une autre  
femme embrasse papa.  
La femme est restée dormir  
à la maison.  
Elle a dormi dans le lit de maman  
et papa.  
À la fin de leur histoire, maman  
dormait sur le canapé.  
Mais c'est encore leur lit quand  
même. Le lit de papa et maman.  
Je ne veux pas que la femme  
dorme dans le lit de maman.  
Je ne veux pas que la femme  
dorme avec papa.  
J'ai pleuré.  
J'ai dit que je ne voulais pas.  
J'ai dit qu'elle devait partir.  
Elle s'est levée.  
Je me suis couchée à sa place  
pour l'empêcher de revenir.  
Papa m'a portée dans ma chambre.  
Il m'a interdit de me relever.  
Il ne m'écoutait pas.  
Il était en colère.  
Il était perdu.

J'ai frappé mon ours doudou.  
Je l'ai jeté.  
Je le déteste.  
Il ne sait rien faire.  
Il ne sait rien empêcher.  
J'ai dormi toute seule dans le noir.  
J'ai dormi en pleurant.  
J'avais froid.  
Je déteste papa.  
Je déteste maman.  
Papa.  
Maman.  
Je vous aime.  
Je veux qu'on revive ensemble.  
Je le veux.  
Je le veux.  
Je le veux.  
Je voudrais être magicienne.

Thierry LENAIN,  
*L'Amour hérisson*, Colophon, 2005

je  
le crie sur les toits  
je le hurle à la lune  
je grimpe aux murs en y pensant  
je saute en l'air en le disant  
je t'aime je t'aime à la folie  
j'en ai des frissons dans le dos  
les dents qui claquent les genoux qui tremblent  
yeux exorbités doigts de pieds électrisés  
hou là là c'est excitant  
exaltant étonnant époustouflant  
vraiment  
d'aimer

Bernard FRIOT,  
*Je t'aime, je t'aime, je t'aime : poèmes pressés*, Milan, 2007

## JE CHASSE MES CHAUSSURES JAUNES DU 33

la salle de bain dans la cuisine  
maman m'achète des chaussures jaunes du 33  
je monte au quatrième depuis  
la cour  
cette cour maman c'est haut  
pèpère quatre étages sans ascenseur  
tu es mort  
mèmère chez Marissou  
sur les étagères les boîtes à archives  
Denis prépare une thèse  
paille de chine rose plus propre plus  
clair tu es belle maman à mon âge chaussures jaunes  
et ta photo au mur  
l'appartement dans la cuisine  
cette fenêtre maman  
c'est haut quatre étages

Nolwenn EUZEN,  
dans *Dans la lune* n° 5, novembre 2005



### UN POÈME ÉCRIT À PROPOS DU POÈME PRÉCÉDENT

Avec Google  
j'ai cherché sur Internet  
si je pouvais y trouver le texte  
du poème de Nolwenn Euzen  
« JE CHASSE MES CHAUSSURES JAUNES DU 33 »  
pour le copier-coller  
et la réponse a été celle-ci :  
« Aucun résultat trouvé pour  
"je chasse les chaussures jaunes du 33"  
Résultats pour je chasse les chaussures jaunes du 33  
(sans guillemets) :  
Toutes les chaussures jaunes | Votre sélection sur Zalando  
Donnez une touche de gaieté à votre look avec notre sélection de  
chaussures jaunes sur Zalando Livraison et retour gratuits  
Choix parmi plus de 100 000...  
Chaussures grandes tailles à Bordeaux – PagesJaunes  
Chaussures jaune | La Redoute »  
Alors  
j'ai ouvert la revue *Dans la lune*  
et je l'ai recopié  
ce poème  
en tapant chaque lettre  
l'une après l'autre  
sur le clavier de mon ordinateur  
(j'ai même ajouté un accent circonflexe qui manquait)  
et je n'ai pas oublié d'enregistrer.

Bernard BRETONNIÈRE,  
inédit, 21 novembre 2017

**DU BON USAGE DES PROCÉDÉS LITTÉRAIRES**  
(extrait)

Coq à l'âne  
Cessez d'empoisonner votre basse-cour  
avec du coq à l'âne manufacturé  
donnez plutôt sans compter  
du coca light à vos gallinacées !

(Gustave Flaubert in *Le petit élevage et la zoophilie expliqués aux enfants*)

Jean-Pierre VERHEGGEN,  
dans *Dans la lune* n° 3, janvier 2005

La famille bosniaque qui habitait en face d'ici  
a déménagé dimanche matin

ils ont amassé sur un chariot découvert  
toutes leurs affaires  
les sommiers, les meubles et les jeux des enfants

les gens à la sortie de la messe les regardaient  
sans comprendre comment on pouvait  
déplacer une maison entière en un seul voyage

ils nous ont salués, en souriant comme toujours  
puis sont montés  
se sont mis en route et ont disparu

la dernière image qui reste de leurs vies  
est une inscription au feutre noir  
sur la dernière grande boîte

FRAGILE

Francesco TOMADA,  
traduction Isabelle Miron, dans *Dans la lune* n° 15, février 2009

## N'EST-CE PAS ?

*N'est-ce pas la forme interro-négative qui de tous temps fut la parente pauvre, écrasée sous la domination des formes simples : affirmatives, négatives ou interrogatives ?*

*Cette situation subalterne de la forme interro-négative n'a-elle pas déjà trop duré ?*

*N'est-il pas temps enfin de mettre un terme à l'hégémonie de la stupide forme affirmative ?*

*Ne vous semble-t-il pas qu'en écartant résolument le oui et le non, en bannissant toute question impliquant une réponse simpliste, que le monde dans lequel nous vivons se porterait mieux ? N'est-ce pas ?*

Ne dites-vous pas comme José-Maria de Hérédia que le camembert est beaucoup TROP FAIT ?

Ne peut-on abuser d'alcool sans que cela ne provoque le cancer du fumeur ?

À un certain moment, Monsieur Guy Debord ne fut-il pas l'homme de la situation ?

Monsieur Albert Jacquard n'a-t-il pas un joli pull-over ?

N'est-ce pas que les choux-raves et les djeuns également ?

Ne devrait-on pas à cause de leur nom, obliger les pestiférés à toujours se déplacer par le train ?

L'OS DE LIMACE N'EST-IL PAS DIFFÉRENT DE LA MOLAIRE DE POULE ?

Quand la pluie menace, n'est-il pas plus sage de faire son jogging en voiture ?

Syd Barrett n'a-t-il pas rejoint ceux qui n'ont comme plafond que la moquette tachée ? N'avions-nous pas fréquenté le même établissement de santé mentale pendant la décennie d'avant ? Ne nous avait-il pas appris à jouer *Astronomy Domine* sur un coussin d'air ? Et maintenant n'est-il pas au ciel alors que nous nous reposons en paix pendant tout l'été ? N'est-ce pas ?

Ne savons-nous pas comment nous allons nous coiffer demain sans lui ?

Sans barrette, n'est-ce pas ?

Le toucan n'est-il pas nommé ainsi parce qu'il est un oiseau truyant ?

Consommer régulièrement du lait de poule n'empêche-t-il pas d'apprécier de temps en temps un œuf de vache ?

Les progrès du progrès ne sont-ils pas trop rapides ?

Les opérateurs de téléphone n'envisagent-ils pas de créer et de mettre sur le marché un modèle de fer à repasser qui prend des photos et permet de déterminer le groupe sanguin ?

La coupe des vis n'a-t-elle pas été inventée par le Colonel Parker en 1954 ? Son protégé le jeune Lavis Presley ne voulait-il pas expérimenter la coupe de la banane ? Le Colonel, un homme

très religieux ne préférerait-il pas affirmer le vis cruciforme ? Dans la Babylone moderne, la coupe des vices ne se remplissait-elle pas rapidement ? Lavis pour chanter ne changea-t-il pas de prénom et ne se fit-il pas appeler L'vis ? La croisade du duo ne dura-t-elle pas deux décennies ? Le Colonel n'adopta-t-il pas L'vis qui prit son nom ? La vie, n'est-elle pas bizarre puisqu'on affirme le vice et qu'on préfère la vis ? Ne serions-nous pas cruels, car Henry Miller ne disait-il pas : "La vis à bois, n'est-ce pas ? mais la Garabagne ne passe-t-elle pas ?" ?

HENRY FONDA NE FONDA-IL PAS ? N'EST-CE PAS ? MAIS NE PEUT-ON AUSSI DIRE « HENRY FONDAIT NE FONDAIT-IL PAS ? » OU « HENRY FONDU N'EST-IL PAS FONDU ? » OU ENCORE « HENRY FONDIT NE FONDIT-IL PAS ? », N'EST-CE PAS ?

Lucien SUEL,  
(sans doute) inédit, vers 2014

Le poème,  
L'écrire dans le silence de la nuit  
Et puis vouloir le partager,  
Le murmurer,  
Le chuchoter,  
Le dire,  
Le crier  
Pour qu'il retombe en feu d'artifice  
Sur nos visages étonnés.

Pour égayer la vie  
Et les jours de pluie  
Faire le plein de mots.

Une multitude de mots en suspension  
Tu les cueilles  
– au hasard –  
Tu les mélanges,  
Les tritures,  
Les malaxes, les retournes  
Pour donner vie à tes rêves.

Des mots pour écrire  
Un poème,  
Deux poèmes,  
Trois poèmes  
Une ribambelle de poèmes.  
Pour dire toutes les envies,  
Les tristesses,  
Les joies et les angoisses.  
Pour rire de la tempête  
Et de ses facéties,  
Pour défier les couleurs de l'été.  
Écrire des mots  
Et accrocher  
Tous ces papiers colorés  
Sur les murs infinis de la poésie.

Chantal COULIOU,  
*Le Chuchotis des mots*, Les Carnets du dessert de lune, 2016

je suis rebelle à la machine  
je préfère l'encre de Chine  
à l'école un maître apprenait  
à dessiner dans un carnet

devant ton écran tu es séparé  
de tous tes copains qui sont mal barrés  
il vaut mieux courir au fond des forêts  
pas besoin de clic ni de chien d'arrêt

l'informatique est un poison  
qui interdit toute illusion  
et croit peupler la solitude  
en offrant de fausses études

il n'y aura plus de saison  
chacune a perdu sa chanson  
il neige et puis l'orage tonne  
le printemps vient pendant l'automne

la terre meurt sous son manteau  
de pesticides sidéraux  
l'arbuste grandit avec peine  
et la ruche a perdu sa reine

quand les gendarmes sont venus  
mon père était à demi nu  
on l'a bouclé dans un charter  
et renvoyé vers la misère

j'aurai franchi les paysages  
comme un oiseau dans ses voyages  
j'aurai connu la terre entière  
et j'aurai vu toutes les mers

Jean-Claude PIROTTE,  
*Il y a*, avec des images de Didier Cros, Møtus, 2016

### BENNOZH DOUE

de trempe bonne baignant, la nuit  
dix millimètres tombés, suivis  
d'autres enfin, journée : la pluie  
saisissant nos soucis, d'eau manquante Sahel  
venant jusqu'ici, force de temps détraqué,  
ors, bonheur trop  
cette chaleur plombant aux épaules tôt  
en saison qu'on ne sait  
plus où nous sommes, d'arbre l'arrache  
ces plaines créées  
nous ne les voulions pas, vents, prairies,  
lambeaux de terre de partout allés  
au ruisseau.

Thierry LE PENNEC,  
dans *Dans la lune* n° 6, mars 2006

Ce qu'il y a de bien sous les arbres, c'est que, lorsqu'il pleut, on  
y est à l'abri, et lorsqu'il ne pleut plus, il pleut encore.

Guy BELLAY (poète et instituteur),  
inédit, dans *Face-B* n° 1, 1984

**PORTRAIT D'ENFANTS EN GROUPE**  
*(Le maître d'école est sur le côté)*

Voici, de gauche à droite et de haut en bas :

Murielle, obèse et aphasique ;  
Sylvie, sa tumeur sèche au cerveau ;  
Line, son diabolo douloureux dans l'oreille ;  
Patrick, sournois, bas comme une souche ;  
Louis, qui garde sa casquette sur sa tête pour rester sûr de lui,  
mais l'ôte pour se frotter contre les chats ;  
Sandra, orpheline aux mots dépareillés ;  
Jean, silencieux, bras croisés, qui attendra six mois pour parler  
et me dire : « Vous ne me connaissez pas. »  
Gaétan, qui aime mourir autant que vivre ;  
Marc, qui incendie les boîtes aux lettres, appelle douze fois les  
pompiers, lâche les ciseaux du deuxième en visant les crânes,  
s'acharne à vouloir lire, et enfin y parvient ;  
Karl, qui agite ses mains devant ses yeux, et c'est à longueur de  
jour le vol suspendu d'une mésange devant une fenêtre vide ;  
Alain, qui a deux pères, et José, un demi ;  
Annie, qui a repoussé ma main de son épaule comme un  
serpent ;  
Gaëlle, la douce, la privilégiée du cœur et de l'esprit, apeurée  
par ces maladroits ;  
Vincent, qui guette pour frapper ;  
Valérie, au père suicidé le jour de la rentrée, et qui sourit  
toujours ;  
Claudine la mince, la tranquille ;  
Stéphane le parfait ;  
Kamel, qui ne sait pas parler à plusieurs personnes à la fois ;  
Éric, d'une franchise de faucille ;  
Claire, que j'ai déçue : « Si tu t'énerves, toi aussi... » ;  
Sandrine, qui a passé sa main devant mon visage, comme on  
désembue une vitre, quand je rêvais ;  
et ceux qui sont heureux d'être oubliés.

De toute ma présence, j'allège cet échafaudage de consciences  
nues.

Les plus faibles sont dessous.

Et chaque soir, je suis, pendant un instant, comme une cage vide  
dont la porte bat.

Guy BELLAY,  
*La Liberté, c'est dehors*, Saint-Germain-des-Prés 1984

Lorsque l'enfant était enfant,  
Il marchait les bras ballants,  
Il voulait que le ruisseau soit rivière  
Et la rivière, fleuve,  
Que cette flaque soit la mer.

Lorsque l'enfant était enfant,  
Il ne savait pas qu'il était enfant,  
Tout pour lui avait une âme  
Et toutes les âmes étaient une.

Lorsque l'enfant était enfant,  
Il n'avait d'opinion sur rien,  
Il n'avait pas d'habitude  
Il s'asseyait souvent en tailleur,  
Démarrait en courant,  
Avait une mèche rebelle,  
Et ne faisait pas de mines quand on le photographiait.

Lorsque l'enfant était enfant, ce fut le temps des questions  
suivantes :  
Pourquoi suis-je moi et pourquoi pas toi ?  
Pourquoi suis-je ici et pourquoi pas là ?  
Quand commence le temps et où finit l'espace ?  
La vie sous le soleil n'est pas qu'un rêve ?  
Ce que je vois, entend et sens, n'est-ce pas simplement  
l'apparence d'un monde devant le monde ?  
Le mal existe t-il vraiment avec des gens qui sont vraiment les  
mauvais ?  
Comment se fait-il que moi qui suis moi, avant de le devenir je  
ne l'étais pas, et qu'un jour moi qui suis moi, je ne serais plus ce  
moi que je suis ?

Lorsque l'enfant était enfant,  
lui répugnaient les épinards, les petits pois, le riz au lait  
et la purée de chou-fleur.  
et maintenant il en mange même sans être obligé.

Lorsque l'enfant était enfant,  
Les pommes et le pain suffisaient à le nourrir,  
Et il en est toujours ainsi.  
Lorsque l'enfant était enfant,  
Les baies tombaient dans sa main comme seule tombent des  
baies,  
Les noix fraîches lui irritaient la langue,  
Et c'est toujours ainsi.

Sur chaque montagne, il avait le désir d'une montagne encore  
plus haute,  
Et dans chaque ville, le désir d'une ville plus grande encore,  
Et il en est toujours ainsi.  
Dans l'arbre, il tendait les bras vers les cerises, exalté  
Comme aujourd'hui encore,  
Était intimidé par les inconnus et il l'est toujours,  
Il attendait la première neige et il l'attend toujours.

Lorsque l'enfant était enfant il a lancé un bâton contre un arbre,  
comme une lance,  
Et elle y vibre toujours.

Peter HANDKE,  
poème du scénario des *Ailes du désir*,  
film réalisé par Wim Wenders, Argos Films, 1987 ;  
scénario et dialogues publiés  
dans la collection « L'écran d'argent », Flammarion, 1992

### MOCHES TALOCHES

C'est des taloches  
qui s'effilochent  
et le corbeau  
noir casque de pus gris  
crie aux anchois !  
c'est les rois !  
faut pas dire le pire  
aux sbires du Mantois  
y z'ont qu'à clamer  
que Rubempré  
est clamsé

Jacques LE SCANFF  
dans *Dans la lune* n° 15, février 2009

### ARMAND

Il a la veste grise  
de Soubise  
prince et amant  
des éléphants  
il déraisonne  
comme tu files ton tricot  
salaud !  
espère qu'il est noyé dans la soupière  
(trop de gras)  
dit le la las  
obtempère,  
les pères  
sont les mères des chats

Jacques LE SCANFF  
dans *Dans la lune* n° 15, février 2009

## LETTRE À MES AMIS (SUISSES)

### L'IGNORANCE DES BÊTES

Je ne sais toujours pas faire une tilde sur un clavier d'ordinateur pour écrire en espagnol ou en portugais le nom d'un écrivain aimé.

Je ne sais pas non plus ce que c'est, la poésie.

Je ne sais pas si nous en avons besoin. Ou pas.  
Et de quoi nous avons réellement besoin ici.

Ailleurs, d'eau, de pain, de lait.

Mais ici.

Je ne sais pas.

Le ciel est calme, nuages, à peine. La pluie ne viendra pas aujourd'hui.

L'herbe sous les pieds nus est dure.

Je ne sais toujours pas de quoi sera fait l'avenir.

Ni celui des enfants, ni des plus grands.

Je vois la carte des migrations.

Je ne sais pas ce qui pousse certains hommes à ne pas bouger.

Je ne sais pas pourquoi les mains d'un homme qui travaillait sont devenues les mains malades d'un oublié.

Comment cet homme actif est devenu un sans travail, errant dans son village sans vêtements.

Mon ignorance rejoint celle des bêtes.

Elles ne savent pas pourquoi on les tue.

Pourquoi on se lasse d'elles.

Pourquoi on les abandonne.

Je ne sais pas pourquoi Jean-Jacques Rousseau a abandonné ses enfants.

Je ne sais pas pourquoi je ne crois pas à cette histoire.

Sur l'île qu'il habita, en Suisse, il recueillait des lapins.

Observait et collectait des plantes.

J'ai marché dans son ombre sur les chemins de l'île sans le voir.

Je ne sais pas pourquoi cet homme m'est proche.

Moins que Walser. Mais proche comme on aime un frère.

Je ne sais pas s'il a réellement abandonné six enfants.

Je ne sais pas non plus pour quelle raison j'aime les poètes en marche.

Marchant à l'écriture.

Je ne sais pas marcher longtemps.

Ni ce qui me pousse vers certains lieux comme la Suisse.

Et le Portugal.

Et m'interdit d'autres.

Je ne sais pas ce qui ouvre et referme une frontière.

Est-ce l'amour ou la haine qui pousse à les ouvrir ou les refermer ?

Je ne sais pas pourquoi j'avais envie de pleurer en touchant les granits portugais après le passage de la frontière.

Et pourquoi je me sentais consolée.

Je ne sais pas si une frontière est comme la barrière d'un paturage.  
On doit la refermer derrière soi.  
Je ne sais pas pourquoi ma tête est farcie de forêts et de mots.  
Certains disent : c'est à cause de ton nom.  
Je ne sais pas pourquoi on m'a nommée ainsi.  
On me dit : les noms t'obsèdent.  
Je ne sais pas si c'est vrai. Mais je sais que le nom importe.  
Beaucoup.

Ici les gens changent parfois de noms.  
Certaines femmes.  
Jeunes parfois.  
Je ne sais pas pourquoi je n'ai pas changé de nom.  
Ni pourquoi je me suis Sanpatri.  
Ici et même ailleurs.  
Je ne sais pas pourquoi.  
Les arbres généalogiques m'intimident et parfois m'effraient.  
Comme une radioscopie de notre squelette.  
Je sais que c'est impossible à faire, l'arbre généalogique de ma famille.  
Seulement une ville, Marseille, et deux noms de famille.  
Et celui que je porte est un vrai nom, c'est celui de mon père.  
Je ne sais pas si c'est suffisant pour dire son nom aux autres gens.  
Si pour eux le choix du nom est chose simple.

Je ne sais pas pourquoi je ressens une violente émotion à la lecture de certains noms dont celui de Virginia dans un livre de Corinna Bille ; ou celui de Moudon sur la carte de Suisse. Ou le Jorat et Gustave Roud. Je ne sais pas d'où ça vient.  
Si ça vient sans prévenir, comme ça, justement.  
Et Soutter et Ballaigues, le nom sur la carte, au-dessus, dans le Jura.

Je ne sais pas pourquoi le déplacement a tellement de place dans ce que j'écris.  
A place to be. Plutôt ne pas. Et ce mot de place où s'assemblent les gens, je ne sais pas s'il convient ici.  
Je sais que beaucoup de gens se déplacent.  
Vont et viennent.  
À la recherche de.  
Ils ne savent pas quoi mais savent ce qu'ils fuient.  
Sanpatri, no place to be.

On me dit des choses qu'ensuite je sais.  
Même si je ne sais pas toujours les retenir, les écrire, les conserver.  
Il y a partout des histoires de gens et de bêtes qui s'affrontent.  
Je sais que la guerre déplace les gens avec leurs enfants et parfois leurs animaux.  
Je ne sais pas si la Méditerranée va devenir définitivement vineuse.

Je sais que je préfère cet adjectif à sanglante.  
Je ne sais plus où, dans l'Odyssée, cet adjectif est utilisé la première fois par celui qu'on nomme par commodité Homère.  
Ni ce qui se passe dans un corps comme le mien au moment où j'écris.  
Maintenant.

Je ne sais pas où se couche le soleil quand on perd de vue sa maison.

Je me demande pourquoi le mot maison ressemble au mot raison.

L'un vient de la casa et l'autre de la ragione.

Je ne sais pas si l'étymologie et la phonétique expliquent ce phénomène.

Où pourquoi maison rime pauvrement avec trahison.

J'allais écrire bêtement.

Mon ignorance rejoint celle des bêtes.

Encore une fois je bute sur ce que je ne sais pas.

Ni le nom des étoiles ni celui des errants disparus dans la mer de l'enfance.

Je ne sais pas où se cache dans le corps de l'adulte celui de l'enfant.

Ni où finissent de se cacher ceux qui meurent de peur en traversant l'eau noire.

Ni le nom des survivants ni ceux des garde-côtes.

Je ne sais pas comment de mon impossibilité à réaliser une tilde sur un clavier d'ordinateur, j'en suis arrivée là.

Un problème d'écriture.

Aujourd'hui pour la première fois j'ai cuit deux pains pétris avec mes deux mains.

Environ 800 grammes de farine. Deux moules en fer. Deux pains.

Je ne savais pas que j'étais capable de cuire deux pains à la fois.

Le même jour, dans le même four.

Maintenant je sais que c'est possible.

Je ne sais pas si j'irai me baigner dans la mer avant que l'été ne finisse.

Sylvie DURBEC,  
site Internet *Sans patrie*, samedi 10 septembre 2016

l'armoire de la cuisine est fatiguée

salière

la tasse socialiste de café

cristal

porcelaine

radio un

dimanche après-midi

sent le poulet grillé

bouillon

vinaigre sur la salade

pommes de terre sautées

sucre sur la gâteau aux pommes

dimanches midi

home sweet home

Mateja BIZJAK PETIT,  
dans *Dans la lune* n° 16, mai 2009

## LA SOURIS, LE POÈTE ET LA CHOUETTE (Comptine ?)

La souris de laboratoire n'est  
plus celle de l'enfance, aussi bien  
l'enleveuse de dents qui prend les  
rêves et les remplace par les mots à  
mâcher, remâcher – que la porteuse de nuit (sa taille  
importe peu, pas plus grande quand même que l'enfant que  
je suis-ne suis plus ) qui adoucit le temps mort  
des nuages.

Alors faut-il, parce qu'on a grandi, se laisser bercer  
par une souris blanche dont on se doute qu'elle  
finira mal, au mieux utile à la mise au point  
d'un quelconque vaccin poétique dernier cri ?

On peut demander la réponse à François, ce petit  
garçon qui avait appris à parler en dormant

et, comme on roule un rocher ancien,  
ouvrait les yeux avec un  
mot neuf qui  
baptise chaque chose, chaque  
être – ça aurait pu être une fable, une  
métaphore de bonne foi sur l'innocence perdue avec  
un rien de roublardise, mais non ça a été une vraie  
histoire et François a existé. Pas seulement une fois.  
D'enfance en enfance il a traversé les courants.  
Et toujours c'est le même récit.

D'abord François est  
dans la forêt, elle est chaude, vaste, humide, un  
paradis de paroles qui touchent, sentent, goûtent  
au moment même où une voix les prononce. Sans  
qu'il sache si c'est lui, si c'est elle,  
si le monde est monde  
puisqu'il est donné sans revers, sans miroir, sans image,  
sans qu'aucune pythie ne s'assoie au bord d'une rivière  
de larmes.

Une chouette veille (la chouette, c'est encore  
le sobriquet tendre que ses amis donnaient à sa mère)  
enlève de son chemin les cailloux — on ne sait jamais  
ce qu'un caillou et un autre caillou peuvent donner comme  
idée – les prendre et les jeter ? les polir ? les frotter ?  
les faire grandir en tas au bord d'un chemin, dans une clairière ?  
les poser l'un derrière l'autre avec application sans  
s'arrêter pour former... un chemin ? qui ramène où ?

François aime la forêt et la chouette mais c'est inexorable, il  
finit par suivre les pierres qu'il a polies, frottées,  
disposées vers l'horizon — Ah ! mais l'horizon, c'est la courbe  
des épaules d'une femme que d'autres mots habillent,  
tout à coup étrangers à la tessiture de la peau : à  
sonorité proche, ils saisissent sans caresser, ils  
appellent sans atteindre, les épaules sont tombées, le monde

se donne au rythme des prosopopées, c'est tout un travail de parler au prochain, toute une économie de nommer sans vergogne, une rude politique de manger le pain, de boire l'eau et le vin, de dessiner par terre le profil d'une belle étrangère (on peut encore aujourd'hui sur le sable mouillé d'une plage le faire mais par terre ? ailleurs qu'ici où tout est goudronné — peut-être, allez !, dans un chemin de terre s'il n'a pas trop plu, mais la poésie devrait savoir qu'il pleut réellement ?)

Alors ?

François écrit la nuit, c'est ça la complication du sommeil, oui car la chouette veille quand il écrit et même en plein jour elle est là dès qu'il écrit : traces de gestes invisibles effacés, buées des paroles, souffles sur les vitres, pour dissoudre l'éloquence et furtivement montrer sa présence...

François RANNOU,  
dans *Il Particolare* n° 30, septembre 2015

quand la colo boit du coca  
le lama du Titicaca  
boit du choco à la cola  
Amalacolahouhoilà est un doux lama de là-bas  
Amalacolahouhoilà je t'aime bien ami lama

poncho et sombre sombrero  
le lama du Titicaca  
crachote au cri du grand condor  
Amalacolahouhoilà est un doux lama de là-bas  
Amalacolahouhoilà je t'aime bien ami lama

Patrick JOQUEL,  
*Twenty-two sandwiches and a toast*, Donner à voir, 2016

Grinçant les soirs d'été  
roi de chaque foyer  
il se cache le jour  
le voilà silencieux  
le croyez-vous perdu ?  
on l'entend dans le noir  
nous voici rassurés.

Le nom de cet animal se cache au début de chaque vers.

Luce GUILBAUD,  
*Qui va là ?* Les Carnets du dessert de lune, 2013

## TENTATIVE DE POÈME ANTIRACISTE

Je vis d'abord  
sa raie des fesses  
largement découverte car  
il était penché  
bricolant sur l'asphalte de la rue  
quelque chose  
je ne sais quoi  
et de la voir  
sa raie des fesses  
me le rendit  
disons  
fraternel  
et sympathique  
oui  
parce que  
n'ai-je pas la même raie  
au même endroit ?  
Et ne l'avons-nous pas  
tous  
tous autant que nous sommes  
que nous sommes humains ?  
Quand il se releva  
et remonta son short  
je vis qu'il était jaune :  
un Viet ! un Chintok !  
un Ching Chang Chong ! un Jap !  
un Nip ! un Khmer ! un Yellow Submarine !  
un Asiate ! un Bol-de-riz ! un Citron ! un Pikachu ! un Bridé !  
un étranger peut-être mais frère de fesses  
tant il est vrai que  
lui et moi  
et toi et vous  
sommes faits de la même argile.

Bernard BRETONNIÈRE,  
inédit, 2017

Il pleut sur la bourrique impassible  
et sur la maison perchée à flanc de colline  
il pleut sur mes souvenirs il pleut  
bon sang comme il pleut sur les tuiles  
et sur la poussière du chemin  
où les pas des enfants se sont imprimés  
nus et graciles en soleils minuscules

Il pleut et il pleuvra longtemps  
avec cette allégresse d'après chaleur  
quand les parfums des fleurs  
montent dans l'air si net qu'on le respire  
comme une lame de couteau.

Francesco PITTAU  
Facebook décembre 2016

***La loutre offre du poisson en sacrifice***

c'est ce qui devait arriver  
la loutre traverse la route  
la nuit  
tous les animaux morts font pleurer  
même les poissons

***La taupe se métamorphose en caille***

cela n'a rien d'inconcevable  
si la caille est semblable à la taupe  
c'est une question de poids

***Premiers arcs-en-ciel***

il faut avoir avec soi  
un parapluie transparent  
et voir le bout du monde

***Les lentilles d'eau comment à pousser***

comment pousse la lentille  
qui apparaît à la surface  
de l'eau et la rainette  
qui saute au milieu

***La huppe se pose sur le mûrier***

pendant quelques années j'ai vu  
les huppes à l'orée des bois  
puis dans le jardin  
puis plus rien

***La citrouille royale sort de terre***

quand on la voit dans le jardin  
on croit pouvoir s'attendre à tout  
mais il ne se passe rien

***Le faisan plonge dans l'eau et se transforme en huître***

si je devais me transformer  
je choisirais  
plutôt l'étoile de mer  
ou le poulpe

Camille LOIVIER,  
dans *Dans la lune* n° 17, octobre 2009

## LE CHIEN

Je voudrais être un chien, un cabot de la rue,  
Me nourrir des déchets des poubelles ventruës,  
Et puis les renverser, les étaler par terre !  
Aller pisser au pied d'un affreux réverbère  
Pour le faire claquer, le faire disjoncter !  
Aller prendre une poule au jardin d'à côté  
Pour l'écouter râler, jurer toute la nuit !  
Mener ma vie, errant, exempt de tous soucis !

Je voudrais être un clebs qui aboie sans arrêt !  
Faire craquer les nerfs des dames du quartier !  
Puis effrayer les chats partis de leur maison !  
Moi, donner des frissons, ce serait ma passion !  
Mordiller les mollets qui me semblent poilus,  
Graisieux ou trop sûrs d'eux ! Mordiller la chair nue  
Pour écouter les cris de ces gens qui ont peur !  
Rôder comme un grand loup, comme un vieux baroudeur !

Je voudrais être aussi le toutou qu'on promène,  
Ribaute aux abords de la Seine !  
Être le beau toutou que les enfants adorent  
Et jouer avec eux à la chasse au trésor !  
Avoir un poil ciré, un collier anti-tiques,  
Une soupe Médor et un os en plastique !  
Avoir des gens sympas me berçant de caresses !...  
Moi, pour ces gens, j'aurais une infinie tendresse...

Édith AZAM,  
dans *Dans la lune* n° 17, octobre 2009

## WAGON GAMIN WAGON

Assis sur le bord d'un sentier, un gamin-  
Mal chaussé, visage noir- Un gamin-  
Jette des petits cailloux- Une cible invisible-

Un gamin- S'amuse ?  
Non, s'occupe juste suffisamment pour –ailleurs- poser son regard  
Ne s'amuse pas non.

S'occupe à devenir aveugle, suffisamment, et pour voir : RIEN.

Ni que trop mal vêtu pour saison,  
Ni que trois jours pas manger soupe,  
Ni que trop maigre,  
Ni tous les autres : enfants pareils-  
Tous les enfants en file indienne-  
Gamin-Gamin

Enchaînés sans visage  
Gamin-Gamin-Gamin-Gamin-comme des petits wagons  
GAMIN-GAMIN-GAMIN-GAMIN-GAMIN-WAGON-MINE-CHARBON

Édith AZAM,  
dans *Dans la lune* n° 17, octobre 2009

on me dit que la dépression est partie  
je suis une carte météo  
je m'enferme la maison clac  
et deux clacs les volets  
je mets le ciel derrière  
le ciel sent la poudre

la fenêtre est douce  
la pluie tombe sans faire de bruit  
le ciel se penche de ma tête aux pieds  
je le fonds sous ma langue  
et bouche cousue  
je m'enivre rouge

elle dit qu'elle m'attendra  
elle dit de ces choses  
qui n'arrivent pas jusqu'à moi  
est-ce qu'aussi les filles mentent mentent  
la cabine téléphonique sent le tabac froid

les feuilles de magnolias brillent  
comme cirées et dessus ciel fils électriques  
ardoises et soleil  
je me hisse sur la pointe des pieds  
me mélange au paysage

Sophie G. LUCAS,  
dans *Dans la lune* n° 19, mai 2010

### SURPRISE D'EN HAUT

Surprise d'en haut  
Au fond du couloir les portes s'ouvriront  
Une surprise attend ceux qui passent  
Quelques amis vont se trouver là  
Il y a une lampe qu'on n'allume pas  
Et ton œil unique qui brille  
On descend l'escalier pieds nus  
C'est un cambrioleur ou le dernier venu  
Qu'on n'attendait plus  
La lune se cache dans un seau d'eau  
Un ange sur le toit joue au cerceau  
La maison s'écroule  
Dans le ruisseau il y a une chanson qui coule

Pierre REVERDY,  
*Lucarne ovale*, Imprimerie Birault, 1916

Un ara harassé  
Arriva hérissé  
Qu'est-ce que c'est  
Que cet ara  
Harassé hérissé  
Sinon  
Un gros perroquet  
Déplumé ?

Michel LAUTRU,  
*Le P de la Poule et... le Q du coq*, Mémoires et cultures, 2008

Et si le poème dit  
Autre chose à ton insu ?  
S'il t'emporte où t'avais pas prévu ?  
Parfois quelqu'un te l'écrit :  
Moment  
Comme un geste ensemble ;  
Presque aussitôt tu sais plus.

[...]

Si vraiment c'est important  
Qu'on sache ou pas  
Ça qu'est la poésie ?

Mettre ensemble des mots  
Avec ou sans tourment. Possible que c'est divin  
La poésie et que d'un coup, voilà  
Tu comprends tout ! Ou qu'à l'inverse rien  
Et quand même ça fait du bien.

La poésie : poèmes  
Comme autant d'interrogations  
Avec ou sans tourment.

James SACRÉ,  
*En tirant sur les mots*, Potentille, 2010

[Le plus beau, le plus juste poème que je connaisse pour définir le poème...]

## POÈME

Poème te voilà, si peu de mots, des phrases comme  
Une musique plutôt que du sens, une musique  
Mais pas vraiment, que des mots :  
On saurait mal en mesurer les rythmes.  
Et soudain des façons poème que tu as  
De les précipiter (distrain, ou qui pense à sait-on quoi ?)  
Peu de bruit nous reste dans l'oreille et tu ne proposes  
Aucune mélodie qu'on pourrait connaître par cœur.

James SACRÉ,  
*Une petite fille silencieuse*, André Dimanche Éditeur, 2001

... et chacun ajoutera les poèmes qu'il trouvera ici et là, et qu'il aimera, car « Le meilleur choix de poèmes est celui que l'on fait soi-même » (Paul Éluard)

*EN VRAC* (COMME DIRAIT PIERRE REVERDY), et sans prétention de conclure, quelques notes (rédigées pour un projet d'intervention en direction d'enseignants), pour tenter de préciser le pourquoi et le comment des choix de cette anthologie...

Eh bien, Reverdy, pourquoi ne pas commencer par le citer ? Trois phrases en forme d'exergues :

« Le poète doit susciter ce qui est à comprendre. »

« Rien ne vaut d'être dit en poésie que l'indicible, c'est pourquoi l'on compte beaucoup sur ce qui se passe entre les lignes. »

« Un poète ne vit guère que de sensations, aspire aux idées et, en fin de compte, n'exprime que des sentiments. »

Ces jours-ci (novembre 2017), j'entendais un journaliste, expliquer, à la radio, comment le *Salon du livre et de la presse jeunesse*, à Montreuil, allait témoigner, cette année, d'une évolution sensible de la production éditoriale. Considérant les ouvrages récemment parus, il expliquait que la littérature jeunesse commençait « enfin » à se détacher de l'obsession pédagogique ; obsession qui, après la grande audace libertaire des années 1970 (Harlin Quist, François Ruy-Vidal chez Grasset, Christian Bruel avec *Le Sourire qui mord*, etc.), avait replacé la morale moralisatrice au premier rang (contes, romans, poèmes, etc.), dénonçant, en vrac, la malbouffe, la pollution, la consommation ou le racisme et incitant à la préservation de la planète, au développement durable, à la conversion aux produits *bio* ou à la défense de la cause animale. Je prends cela comme une très bonne nouvelle, atterré depuis longtemps par le fait que l'on puisse fabriquer des textes pour enfants, textes d'édification morale, à partir de recettes d'époque du type : divorce + SIDA + drogue + alcoolisme + terrorisme, etc. C'est, en effet, trop souvent devenu le « cadre » imposé de collections qui excluent d'office des textes librement écrits...

Il va sans dire que je ne saurais critiquer les combats antiracistes ou écologiques, mais j'estime que ni l'éducation civique ni la morale ne sont l'affaire de la littérature, moins encore de la poésie. Ou alors, ne parlons pas de littérature, mais de production livresque ; les livres de pédagogie ou d'éducation, à l'instar des livres de cuisine, n'appartiennent pas à la littérature, fût-elle « Jeunesse » ; imagine-t-on Flaubert, Dostoïevski, Kafka ou Beckett dispenser des leçons de morale ?

Ainsi confond-t-on pédagogie, morale, éducation et enseignement, toutes choses très distinctes.

Heureuse évolution annoncée, mais pouvons-nous y croire ? Rien ne semble encore gagné ainsi qu'en témoignait cette chronique de l'écrivain Olivier Adam parue dans *Libération* (15 avril 2016 – les

choses auraient-elles changé depuis ?) : « La nouvelle direction [de L'École des loisirs] a mis Geneviève Brisac "sous tutelle". Ses choix sont soumis à validation. On la pousserait vers la sortie. On parle soudain d'évolution du marché, d'attentes, de tendances. D'anciens titres sont purement et simplement radiés du catalogue. Des contrats signés sont rendus. Des auteurs se voient signifier l'obligation de remanier leurs textes sous peine de voir leur publication annulée. Des manuscrits sont refusés car jugés trop sombres, torturés, déprimants. Ou trop élitistes, référencés, littéraires. Ou exploreraient des territoires imaginaires trop débridés. (Pour quels lecteurs ? Pas ceux que j'ai rencontrés au fil des années. Pas ceux pour lesquels nous avons tous écrit et continuerons à écrire. Qui refusent le prémâché, le ciblé, le conforme aux attentes. Cherchent des voix, des regards hors normes. Attendent qu'on les questionne, qu'on les emporte ailleurs, ou toujours plus profond en eux-mêmes. Ceux qui plus tard liront autre chose que Musso et Levy). L'édition sans éditeur. Les romans vus comme des produits destinés à une cible. Les auteurs comme des fournisseurs. Le gommage des voix alternatives, des imaginaires non conformes. »

Tous les éditeurs ne tiennent pas le même discours, ni ne se livrent aux mêmes pratiques que celui que dénonce Olivier Adam. Ainsi Louis Dubost, poète lui-même, fondateur de la collection « Le Farfadet bleu » : « Pour moi, "la poésie pour enfants" n'existe pas, il y a la poésie ou rien. Les enfants ne s'y trompent pas, ils ne sont pas les "demeurés" que souhaiteraient certains pseudo-auteurs Jeunesse qui s'adressent à eux comme à des crétins attardés ! Si un enfant ne comprend pas tout, ça ne l'empêche pas de rêver avec les mots inconnus, de se frotter au mystère, d'exciter sa curiosité. C'est tout de même ce que chacun demande à la poésie : qu'elle opère une rupture avec le langage étriqué de la communication strictement utilitaire, qu'elle nous embarque vers l'essentiel, l'indispensable, l'inutile vital comme le rappelait Francis Picabia, "il n'y a d'indispensables que les choses inutiles". J'ai dit ce que je pensais de l'expression "pour enfants", non seulement inadaptée, mais dangereusement manipulatrice ».

Gageons quand même que cette littérature Jeunesse va commencer à sortir de la *bisounoursitude*, du conformisme, de l'angélisme ou de l'irénisme pour retrouver la fantaisie et l'invention, parfois l'absurde, qui sont les marques d'une création littéraire digne de ce nom. Il me semble en effet qu'aucun vrai poète ou écrivain, singulier par nature, n'est, ne peut être *moralelement correct*, la création artistique se fondant sur le dérangement, la subversion et la transgression. On peut rappeler ici cette phrase célèbre de René Char : « Ce qui vient au monde pour ne rien troubler ne mérite ni égards ni patience. » Encore, celles d'André Gide : « C'est avec les beaux sentiments que l'on fait la mauvaise littérature. [...] Il n'y a pas d'œuvre d'art sans collaboration du démon. » Pierre Bourdieu, reprend ainsi cette idée à propos de la télévision : « [...] avec de bons sentiments, on fait de l'audimat. Il y aurait à réfléchir sur le moralisme de gens de télévision. Souvent cyniques, ils tiennent des propos d'un

conformisme moral absolument prodigieux. » Pour être bien compris, je précise que ce dérangement, ce trouble, cet anticonformisme ne doivent pas être confondus avec la provocation, cet excès facile, pour ne pas dire puéril, le plus souvent gratuit et vain en matière de création artistique.

Qu'on prenne seulement ces deux exemples d'auteurs devenus *classiques* et dont les textes sont souvent proposés aux enfants : Raymond Queneau et Jean Tardieu se placent radicalement, par leur jeu sur la langue, dans ce que j'appelle le dérangement, par la subversion et la transgression. Même chose, bien avant eux, pour Jean de La Fontaine qui, toujours, dérange en mettant le doigt *là où ça fait mal*.

La « littérature Jeunesse » est une invention commerciale, c'est du marketing qui a *produit* quantité de textes n'ayant plus aucun lien avec la littérature. Si donc cette littérature Jeunesse n'existe pas en tant que discipline artistique, ce qui existe, et très dispersés, ce sont des textes de littérature abordables par les enfants et qui n'ont pas été nécessairement écrits à leur intention. Les textes délibérément écrits en direction des enfants se révèlent souvent médiocres, péchant par démagogie et simplisme ; ils veulent avant tout plaire aux parents, voire aux enseignants, aux *prescripteurs* (et acheteurs !), ils ne visent qu'à vendre, ils méprisent les enfants en voulant les séduire (et les réduire), ils sous-estiment leurs capacités ; en se travestissant en confiseurs à trois sous, ces auteurs rabaissent les enfants, et ils se rabaissent eux-mêmes : ce n'est pas parce que l'on écrit pour les enfants qu'il faut se mettre à quatre pattes, soi-disant « à leur hauteur » !

Or, certains écrivains, en poésie comme en prose, me donnent cette impression de, littéralement, *se coucher* (devant les éditeurs, les parents, les enseignants, les enfants). C'est, de mon avis, une attitude clientéliste qui va parfois jusqu'à la flagornerie et ne peut produire que des textes sans vérité.

La « littérature Jeunesse », si cette appellation veut dire quelque chose, doit être, doit rester... de la littérature : un auteur ne doit aplâtr ni l'intention, ni le propos, ni l'écriture ; il doit être aussi fier d'une œuvre Jeunesse que de n'importe quel autre texte. L'architecte Jean Nouvel, parlant de l'art en général, dit qu'« une bonne œuvre est accessible à plusieurs niveaux, que l'œuvre n'a pas à s'abaisser pour être reçue. » Faire de la littérature pour enfants, ce n'est pas faire de la sociologie, de la puériculture ou de la pédiatrie, pas de la pédagogie non plus.

Charles Vildrac expliquait, au début du *xx<sup>e</sup>* siècle : « La condescendance la plus enjouée marque une distance et les petits ne sont pas dupes de ce ton conventionnel, plus ou moins bêtifiant, qui prétend se mettre à leur portée. » Des auteurs et artistes aussi différents que Georges Simenon, Guy Debord, Jean Vilar, Noël Fillaudeau, Howard Buten ou Roger Judrin se sont encore très clairement exprimés sur cette démagogie, ce dernier écrivant : « À se régler sur le goût du public on réussit à être vulgaire. »

Max Jacob, par exemple, n'écrivait pas pour les enfants : il écrivait. Point. Par contre, quand le poème a été écrit, librement écrit, on peut le relire et dire : tiens, celui-là devrait être recevable par des enfants, il pourrait même leur plaire. Mais il n'a pas été écrit avec cet objectif, avec une visée de *prospects*. Et pour qui écrivaient les frères Grimm ? Leurs versions originales ont été censurées, édulcorées, déjà en Allemagne, puis par les traductions, notamment françaises\*. Pour plaire aux enfants et, plus encore, ne pas affoler ou choquer les parents. Par souci moral et non littéraire. Un petit exemple : la bouteille de vin apportée par le Petit Chaperon Rouge à sa grand-mère est devenue un petit pot de beurre ; les ligues antialcooliques veillent sur la jeunesse et refont la littérature ! Le retour à l'ordre moral, doublé d'un néo-puritanisme brandi par des groupes de pression communautaristes, n'est pas le monopole de l'extrême droite ; ainsi, par exemple, en Grande-Bretagne, une avocate veut-elle faire interdire aujourd'hui *La Belle au bois dormant* au motif que « le baiser n'est pas consenti » !

\* D'où l'intérêt de l'édition (*scientifique*) de leurs contes complets parue en 2009 chez José Corti, Natacha Rimasson-Fertin, la traductrice, ayant travaillé sur le texte original.

L'excellente poète Valérie Rouzeau, qui n'a jamais écrit « pour les enfants », c'est-à-dire pour fabriquer un produit spécialisé, a conçu et dirigé pendant huit années (2004-2011) la revue de poésie contemporaine adressée aux « enfants de cinq, six, sept à cent, cent dix-sept ans », *Dans la lune*, présentée comme « décarémélisée », c'est-à-dire débarrassée de Maurice Carême qui fut sans doute le plus diffusé de ces poètes *marketing*. Elle y a accueilli et publié des poètes qui n'avaient jamais écrit « pour la jeunesse », jamais publié dans des collections *Jeunesse*.

Un texte littéraire offre toujours plusieurs niveaux de lecture, et il ressortit presque toujours à la fable, comme on le constate chez des auteurs aussi différents que William Golding, Jack London ou Hermann Melville, Maurice Fombeure ou Géo Norge. « Écrire pour », c'est donc, déjà, de la démagogie : écrire pour les enfants, pour les filles, pour les garçons, pour les bruns, pour les blonds, pour les pauvres, pour les riches, etc. Un artiste, dans le temps de sa création, vend son âme au diable s'il cherche à charmer tel ou tel, parce qu'alors, il prospecte des marchés commerciaux, des clients.

C'est précisément contre ce ciblage commercial démagogique qui voudrait enfermer les enfants dans des *niches*\* que Vincent Cuvellier a récemment écrit *Je ne suis pas un auteur jeunesse* (Gallimard, 2017)\*\*.

\* Le marketing de niche désigne les techniques marketing utilisées pour promouvoir des produits sur des marchés centrés autour de clients spécifiques.

\*\* « Je m'appelle Vincent, Vincent Cuvellier, j'ai 46 ans, je suis le papa d'un petit garçon, je suis écrivain, et le général a raison, je suis quand même un peu un sacré branleur. Oui, j'ai dit écrivain, je n'ai pas dit auteur jeunesse. Pourquoi je ne dis pas auteur jeunesse ? Ben, je sais pas, je ne connais pas ce métier, je ne sais pas ce que c'est, auteur jeunesse, pour moi ça ne veut rien dire... écrivain, ça a plus de gueule. Auteur jeunesse, je sais pas, c'est un peu cucul la praline à dire... comme si, parce qu'on écrit pour les gamins, on n'assumait pas complètement la dimension artistique du métier. Genre, on serait des auteurs, ça suffit, pour les mômes, c'est bien bon. Pour moi, c'est simple : je fais des livres, j'écris, donc, je suis

écrivain. J'imagine un musicien qui ferait des disques pour enfants et qui dirait « je suis compositeur jeunesse. »

Venons-en maintenant aux obsessions de l'explication et de la compréhension qui, trop souvent, vont à l'encontre du plaisir. Car avant de comprendre, avant même d'apprendre, il faut sentir : sentir plus que comprendre, et faire sentir avant d'expliquer. N'était-ce Montaigne qui disait déjà qu'il faudrait créer une école du sentir ?

Tous, nous avons tendance à sous-estimer *a priori* les capacités de compréhension des enfants. Ou leur capacité à sentir, sans parler de stricte compréhension. Mais il faut bien accepter que le lecteur, quels que soient son âge, son degré de connaissances ou même son origine géographique, ne saisira qu'une partie du tout en tant que tout : son tout ; il n'en concevra aucune frustration. Relisant, plus tard, à un autre âge, dans de nouvelles dispositions et disponibilités, avec de nouveaux acquis, il atteindra d'autres niveaux. Il faut, en littérature comme dans les autres arts, qu'une œuvre offre l'inépuisable (cf. Jean Nouvel cité plus haut).

Il convient donc que le lecteur puisse deviner certaines intentions, mais sans qu'il soit pour autant en mesure d'analyser ou d'exprimer clairement en quoi elles consistent. À ce propos, j'aime citer l'écrivain et poète Pierre Jean Jouve : « [...] Nous ne savons pas ce qu'est la poésie et [...] tout poème, s'il est vrai, demeure mystère. De même que nous ignorons, en somme, ce qu'il y a dans la Musique et ce que la symphonie la plus célèbre dit à notre âme, ou encore ce que notre âme dit à travers la symphonie célèbre. Il n'y a ni honte ni malheur, pour l'homme, à reconnaître ses limites, et il n'y a point de diminution pour l'homme, quand il communique avec l'éternel, à ne pas savoir au juste les voies de son accès : l'important est alors ce qui se produit dans l'homme, la qualité de son plaisir, la force de son enchantement, et comment, étant homme limité, il se sent devenu illimité et autre. »

Le philosophe Maurice Merleau-Ponty écrit encore ceci, d'éclairant, de lumineux : « Ce qui est irremplaçable dans l'œuvre d'art [donc le poème] – ce qui fait d'elle non seulement une occasion de plaisir, mais un organe de l'esprit [...] c'est qu'elle contient mieux que des idées, des matrices d'idées ; elle nous fournit en emblèmes dont nous n'aurons jamais fini de développer le sens ; et, justement parce qu'elle s'installe et nous installe dans un monde dont nous n'avons pas la clef, elle nous apprend à voir et nous donne à penser comme aucun ouvrage analytique ne peut le faire [...]. »

Enfin, Georges Perros : « Il y a toujours quelque chose d'illisible dans un poème (digne de ce nom). L'illisible, c'est le poème lui-même, rendu équivalent à la nature. Incueillable. »

F. Rannou, enseignant en collège, rapporte qu'il a été inspecté dans un cours où des élèves de 5<sup>e</sup> lisaient, mettaient en voix, en espace, à plusieurs, un poème d'André du Bouchet, poète réputé hermétique par les adultes !... À leurs yeux, ce poète était limpide, quelque chose de ses textes leur plaisait, leur parlait, même si nous ignorons quoi, même s'ils n'étaient pas en mesure de l'expliquer ; leur enseignant témoigne : « Ce fut un moment magique ». Il ajoute qu'un

« mauvais élève de 5<sup>e</sup> découvrit et recopia de lui-même un poème de Boris Pasternak en français et... en russe : il ne connaissait pas le russe mais il trouvait ça beau et nécessaire ! » László Krasznahorkai dit ceci, si juste : « On ne comprend pas la beauté, on la rencontre. »

Qui, quel adulte, comprend *entièrement* Stéphane Mallarmé ou Paul Celan ? De mon point de vue, personne. Un poème, comme toute création artistique, est une corne d'abondance, riche de mille sens, mais, ainsi que l'écrit Gombrowicz, « une parcelle de partie de lecteur absorbe une parcelle de partie de cette œuvre, et encore partiellement ».

L'étude d'un laboratoire de sémantique conclut qu'une moyenne de lecteurs adultes ne perçoit que 12 % des intentions de l'auteur d'un texte de littérature. Voilà qui nous rappelle à la plus grande humilité ! Car pourtant, ce lecteur continue à lire, croyant parfois tout comprendre. Il ne s'agit donc pas de vouloir qu'un enfant comprenne tout d'un poème. J'en reviens là au *sentir* différent du *comprendre* – et au *sentir* qui, parfois, peut conduire au *comprendre*.

Si donc un adulte comprend 12 % d'un texte, un enfant n'en comprend-il que la moitié, soit 6 % ? Je pense qu'il en comprend plutôt 12 %, lui aussi, mais douze autres pour cent.

Ne doutons donc jamais de la capacité d'un enfant à percevoir, à sentir et à ressentir. Ne réduisons pas ses chances d'éprouver du plaisir en sélectionnant et excluant à sa place. Tout récemment, une élève de 6<sup>e</sup> m'a confié, spontanément, sans que personne ne lui souffle : « Souvent, je ne comprends pas, mais je sens de l'émotion ».

Directeur de théâtre, Charles Baret notait : « L'auteur écrit une pièce, les acteurs en jouent une autre et le public en comprend une troisième. » Eh bien, ce n'est pas grave, même si c'est décevant pour l'auteur dont toutes les intentions ne seront pas *comprises* par tous ses lecteurs. Pouvons-nous *expliquer* pourquoi nous trouvons telle fleur belle, pourquoi tel paysage nous émeut ? Faudrait-il toujours tout passer au crible de l'explication ? Sentir va au delà de comprendre, va ailleurs. Vous me direz que la mission d'un enseignant est de faire comprendre et d'expliquer ; un mot difficile ici, oui, une métaphore inattendue là, peut-être. Mais l'ensemble d'un poème, son entièreté, non : il doit simplement aider à le faire sentir, sentir sa musique, son rythme, sa fantaisie, j'allais dire : son odeur. Même le poète évite d'expliquer ce qu'il écrit (et quel poète comprend absolument tout de ce qu'il a écrit ?) ; Jean Cocteau disait : « Il est aussi difficile à un poète de parler poésie qu'à une plante de parler horticulture », ce que contresigne Jean Lescure : « la poésie ne s'explique pas. Elle s'éprouve ou elle se méconnaît. » Et le peintre Georges Braque : « Il n'est en art qu'une chose qui vaille : celle qu'on ne peut expliquer. » Gustave Courbet, encore : « Si on pouvait expliquer les tableaux, il n'y aurait pas besoin de les peindre. »

Le grand connaisseur et analyste de la poésie Georges Mounin, éminent linguiste, défendait la préséance de l'émotion sur la raison et disait que lorsque le poème fait mouche, on voit et on sait *avant d'avoir pensé* : les associations d'images ou d'idées inexplicables

n'ont pas besoin d'être... expliquées. C'est le miracle, le « merveilleux caractère » de la littérature, miracle non exempt de mystère, et littérature qui ne saurait être confondue avec enseignement : Proust remarquait très justement que le lecteur fait l'erreur d'attendre de l'auteur des réponses « quand tout ce qu'il peut faire est de nous donner des désirs ».

#### DES ÉDITEURS, DES COLLECTIONS

(liste non exhaustive ! – voir leurs sites Internet et catalogues)

Collection de poésie « lalunestlà » Éditions Les Carnets du dessert de lune (des auteurs tels Alain Boudet, Chantal Couliou, Éric Dejaeger, Jean-François Mathé, Pierre Soletti)

Collection « Poèmes pour grandir », Éditions Cheyne (*un éveil à la création poétique contemporaine* – des auteurs tels Jean-Marie Barnaud, Bruno Berchoud, Gérard Bocholier, Tristan Cabral, Isabelle Damotte, Jean-Pascal Dubost, David Dumortier, Simon Martin, Gwénola Morizur, Alain Serres, Jean-Pierre Siméon)

Collection de poésie « Le Farfadet bleu », Éditions le dé bleu, puis Cadex Éditions (*pour lecteurs à partir de 5 ans et jusqu'à plus que centennaires* – des auteurs tels Daniel Biga, Georges Bonnet, Jean-Damien Chéné, François de Cornière, Ariane Dreyfus, Louis Dubost, Luce Guilbaud, Jacqueline Held, Amandine Marembert, Michel Monnereau, Valérie Rouzeau, James Sacré, Joël Sadeler, Magali Thuillier, Claude Vercey)

Collection de poésie « Zipoé », Éditions Donner à voir (des auteurs tels Patrick Joquel, André Schetritt, Jean-Claude Touzeil)

Collection « Folio Junior Poésie », Éditions Gallimard (*une initiation pour les jeunes lecteurs, un enrichissement pour les amateurs et un outil idéal pour les enseignants* – essentiellement des auteurs devenus classiques tels Guillaume Apollinaire, Blaise Cendrars, Jean Cocteau, Paul Éluard, Henri Michaux, Jacques Prévert, Jules Supervielle)

Collection de poésie « Coquelicot », Éditions MeMo (*l'apprentissage de la langue commence avec la poésie, le cliquetis des rimes, le plaisir du rythme, le sentiment de baigner dans une langue commune joyeusement mémorisable* – direction et textes de Françoise Morvan)

Collection de poésie « Pommes Pirates Papillons », Éditions Møtus (*une collection de poèmes nouveaux alliant exigence formelle, humour et émotion* – des auteurs tels Michel Besnier, Dominique Cagnard, Thierry Cazals, François David, Jean-Louis Maunoury, Jean-Claude Pirotte, Janine Teisson, Paul Vincensini)

Éditions Rue du monde (*il y a 20 ans, les deux premiers livres de Rue du monde étaient consacrés l'un aux droits de l'enfant, l'autre à la*

*poésie. Depuis, la petite maison d'édition continue d'agir pour le droit au poème de chaque enfant et pour un partage équitable de la culture* – des auteurs tels David Dumortier, Daniel Picouly, Alain Serres, Jean-Pierre Siméon, mais majoritairement des anthologies collectives)

Mais attention, on ne saurait se contenter de chercher des éditeurs, des collections, des auteurs, des textes labellisés Jeunesse : on peut trouver beaucoup de poèmes recevables par les enfants dans des ouvrages qui ne leur sont pas destinés *a priori*.

Prévert est l'arbre qui cache la forêt : bon poète, certes, mais qui fait de l'ombre à Maurice Fombeure, à Géo Norge ou à Jean Tardieu, tout aussi remarquables, et à tous les poètes venus après lui (comme si la poésie s'était arrêtée en 1946 avec la publication de *Paroles*). Je vous invite (pour commencer...) à lire ces trois-là, si jamais vous ne les connaissez pas, ou peu. Des poèmes de Norge ont été mis en musique par Philippe-Gérard et chantés par Jeanne Moreau ; c'est éblouissant – *Jeanne Moreau chante Norge* (disques Jacques Canetti, vinyle et CD) ; ce n'est pas un disque pour enfants, mais certains titres peuvent leur convenir.

[https://www.youtube.com/watch?v=AE3B6XbaPoc&list=PLn0e0RKXbhO0kYeJ5t\\_2-CAwhsaorj9p9](https://www.youtube.com/watch?v=AE3B6XbaPoc&list=PLn0e0RKXbhO0kYeJ5t_2-CAwhsaorj9p9)

Depuis les années 1980, environ, les frontières entre les genres littéraires s'estompent. Ce qui, personnellement, me réjouit. Ainsi, par exemple, poésie et théâtre sont-ils de plus en plus proches. Un texte de théâtre n'est plus nécessairement dialogué. Il peut être un long poème (c'est le cas, par exemple, du magnifique *Dessin d'une aube à l'encre noire* d'Yves Lebeau – qui n'est pas un texte Jeunesse) ou une série de petits poèmes. On ne dit que c'est du théâtre que parce que son auteur ou son éditeur le destine à une représentation sur scène.

Quatre éditeurs sont remarquables pour leurs collections de théâtre jeunesse dans lesquelles on trouve des trésors :

Collection « Théâtrales Jeunesse », Éditions Théâtrales (des auteurs tels Françoise du Chaxel, Daniel Danis, Jon Fosse, Suzanne Lebeau, Yves Lebeau, Sylvain Levey, Fabrice Melquiot, Nathalie Papin, Karin Serres)

« Théâtre » aux Éditions L'École des loisirs (des auteurs tels Liliane Atlan, Philippe Dorin, Catherine Anne, Catherine Zambon)

Collection « Heyoka jeunesse », Éditions Actes Sud Papiers (des auteurs tels Marion Aubert, Jean-Claude Grumberg, Joël Jouanneau, Joël Pommerat)

Reste la possibilité de rechercher des poèmes sur Internet. Mais méfions-nous, même des sites qui nous semblent les plus sérieux, sites de pédagogie ou d'établissements scolaires. Lorsqu'ils mettent en ligne des poèmes pour enfants, les fautes y sont légion : fautes d'orthographe, fautes de typographie, lettres capitales ou bas de casse fantaisistes, traits d'union manquants ou abusifs, ponctuation, caractères italiques, paragraphes et passages à la ligne non respectés, etc. J'ai même vu des mots oubliés ou, pire, des mots changés, des accords fautifs ! Mieux vaut donc toujours aller au livre.

Ce n'est pas être trop tatillon, ni exagérer : je peux affirmer, pour y être allé voir de près, que, sur Internet, presque aucun poème n'est reproduit parfaitement. Prudence donc avec les copiés-collés. En outre, sur Internet, la source des poèmes n'est presque jamais indiquée.

Signalons enfin, produits par francetvéducation, les courts métrages d'animation de poésie *En sortant de l'école* (tiens, encore Prévert !); le choix des poètes est certes (et regrettablement) sans surprise ni audace, mais il permet de se familiariser un peu plus, et par l'image, avec la poésie d'Apollinaire, de Desnos, d'Éluard ou de... Prévert, bien sûr !

<http://education.francetv.fr/matiere/litterature/cinquieme/video/un-oiseau-chante-de-guillaume-apollinaire>

## QUELQUES LIVRES DE PÉDAGOGIE

Daniel Briolet : *Poésie, quelle pédagogie ?* Éditions Arts-culture-loisirs, 1983

Martine Chiron, René-Jean Garçon et Anne Gralepois : *La Poésie, ça s'écrit aussi : guide pédagogique*, Canopé et CRDP de Nantes, 1995 et 2000

Daniel Delas : *Aimer / enseigner la poésie*, Syros, 1990

Marie-Claire Martin et Serge Martin : *Les Poèmes à l'école : une anthologie*, « Parcours didactiques à l'école », Bertrand-Lacoste, 1997

Michèle Petit : *Éloge de la lecture : la construction de soi*, paru en poche l'année dernière aux Éditions Belin ; cet ouvrage n'est pas spécialement consacré à la pédagogie en direction de la jeunesse, mais il est très éclairant sur le sujet, défendant une lecture à l'école pour le plaisir comme principe d'égalité sociale. Des lecteurs, des lectrices et des écrivains, d'origines culturelles et de milieux sociaux différents, y témoignent de leurs souvenirs de lectures rapportant les biais insolites par lesquels les livres leur ont permis de trouver des réponses aux questions qui les inquiétaient, ou des solutions à leur difficulté d'être. Pour Michèle Petit, anthropologue, la lecture est aussi un moyen de résister aux processus d'exclusion ou d'oppression, pour reconquérir une position de sujet au lieu de n'être qu'objet du discours des autres.

Jean-Pierre Siméon : *La vitamine P : la poésie, pourquoi, pour qui, comment ?* Éditions Rue du monde, 2012. Comment aborder un poème ? Comment accepter de ne pas tout y comprendre ? Et pourquoi est-il décisif d'inviter les enfants, dès le plus jeune âge, à cette stimulante fréquentation ? L'auteur, poète et instituteur, nous fait partager son expérience et ses convictions en proposant des pistes d'actions concrètes à l'école ou au sein de la famille pour qu'on ne prive pas les enfants de cette rencontre avec le poème. Et pour qu'on

place délibérément la poésie au cœur du projet éducatif, comme la source de toutes nos libertés.

Je recommande aussi, et très vivement, à tous les enseignants un mince ouvrage de James Sacré publié par un tout petit éditeur, en l'occurrence une éditrice, à savoir Potentille (en 2010) : *En tirant sur les mots*. C'est une suite de poèmes, très simples, mais qui, l'air de rien, sans pontifier, sans emphase, presque naïvement (mais non sans malice !), posent la question du travail du poète et de la réception (ou de la non-réception) de la poésie. C'est pour moi un livre important, magnifique, une façon de chef-d'œuvre qui, en trente pages, en dit beaucoup plus (et plus clairement) que tous les doctes ouvrages, théories et analyses universitaires. Il vous en coûtera sept euros.

<http://editionspotentille.blogspot.fr/2010/06/james-sacre.html>

Pour limiter les références, je ne citerai que quelques livres ou auteurs parmi ceux que j'aime beaucoup :

Dans la collection « Enfance en poésie » de Gallimard Jeunesse, *Petites poésies pour jours de pluie et de soleil* d'Edmond Jabès.

Dans cette même collection, *Je m'amuse en rimant* de Jean Tardieu.

Dans la collection « Petits géants » des Éditions Rue du monde : *On peut se tromper* de Géo Norge. Au delà, je recommande tout Norge dont l'essentiel de l'œuvre est publié chez Gallimard et Flammarion car nombre de poèmes de Norge, non *a priori* destinés aux enfants, sont abordables par eux.

Aux Éditions Hachette Éducation, *Innocentines* de René de Obaldia, soixante-dix poèmes pétris de drôlerie, d'impertinence et de tendresse, dans une langue simple et imagée.

[bernard.bretonniere@yahoo.fr](mailto:bernard.bretonniere@yahoo.fr)